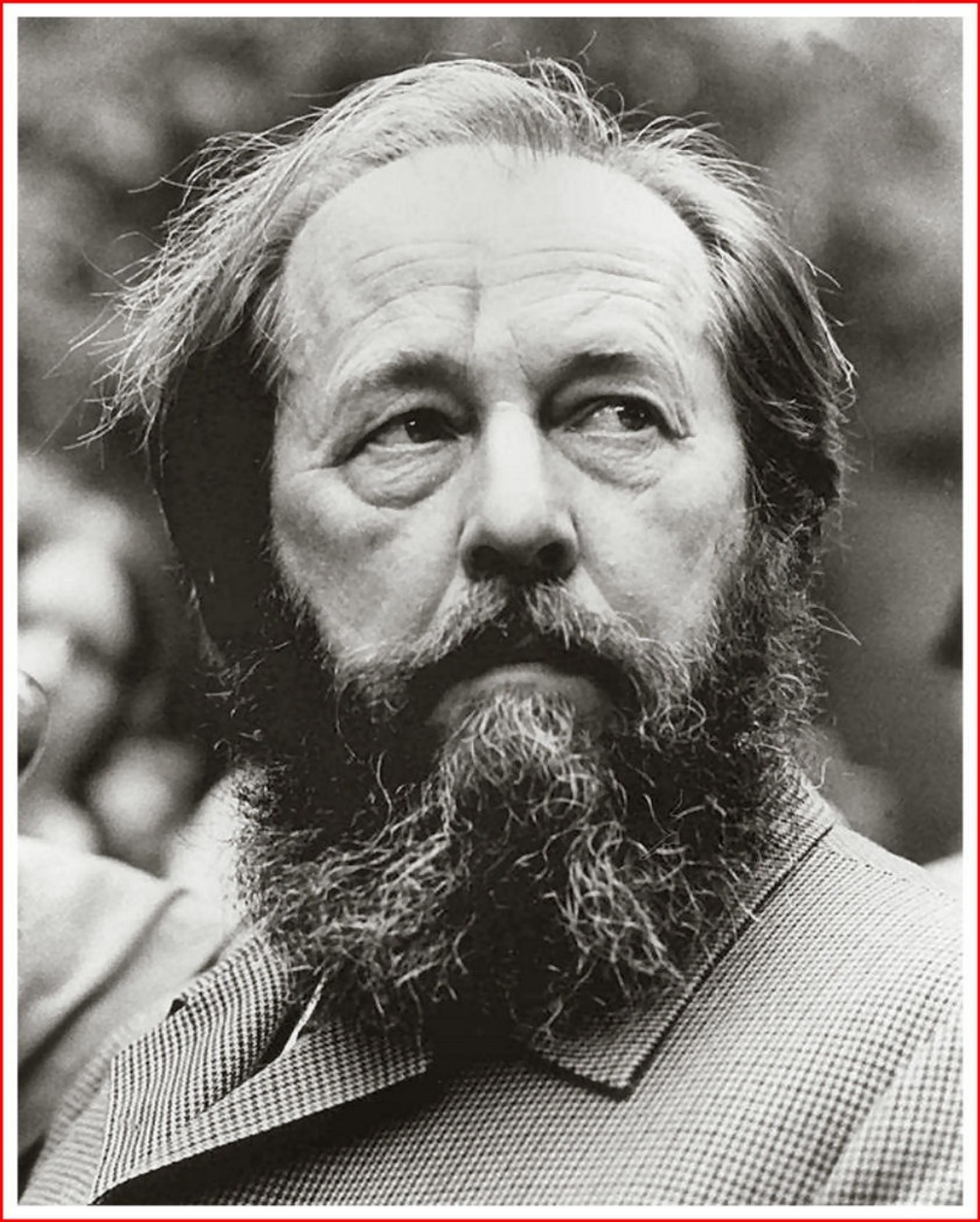
Alexandre SOLJENITSYNE

Une journée d'Ivan Denissovitch



Lotus16

ALEXANDRE SOLJENITSYNE

Une journée d'Ivan Denissovitch

Traduit du russe par Léon et Andrée Robel et Maurice Decaillot

Ebook créé par Lotus16

Cinq heures du matin. Comme tous les jours, sonne le réveil ; à coups de marteau sur le bout de rail qui pend près du baraquement de l'état-major. Les coups saccadés ont du mal à traverser les vitres et les deux doigts de givre dont elles sont recouvertes et, bientôt, ça cesse. Il fait froid. Le gardien n'a aucune envie de sonner longtemps.

Le son s'éteint. Dehors, tout est resté comme lorsque Choukhov s'est levé en pleine nuit pour aller aux chiottes. C'est noir, tout noir, avec trois lanternes jaunes qui donnent dans la fenêtre : deux sur la zone de surveillance, une sur l'intérieur du camp.

Ils ne viennent toujours pas ouvrir la baraque et on n'entend pas les hommes de corvée enlever la tinette et l'emporter avec leurs barres de bois.

Jamais Choukhov ne dort après l'heure, toujours il se lève au signal – avant le rassemblement, on a une bonne heure et demie de temps à soi dont on peut disposer sans rien devoir à l'administration ; or, celui qui connaît la vie des camps trouve toujours moyen de se faire des petits suppléments : transformer une vieille doublure en housse pour les mitaines, aller chercher les bottes de feutre bien sèches d'un type riche de la brigade et les porter jusqu'à son châlit pour qu'il n'ait pas à danser pieds nus autour du tas de bottes en vrac ; faire un tour au magasin où il pourrait arriver qu'on ait besoin de quelqu'un pour donner un coup de balai, pour faire une commission, ou bien encore aller ramasser les gamelles sur les tables du réfectoire et les déposer en piles à la plonge – là aussi on reçoit un petit quelque chose à manger, mais ce n'est pas les amateurs qui manquent ; on s'y bouscule, et puis surtout, s'il reste un rogaton dans une gamelle, on n'y tient plus, on se met à la lécher. Et Choukhov a retenu une fois pour toutes les paroles de Kouziomine, son premier chef de brigade, un vieux de la vieille, celui-là, qui était déjà en train de tirer sa douzième année de camp en 43 et qui avait dit alors à ceux qu'on lui amenait du front – cela se passait près d'un feu, dans une clairière :

" Ici, les gars, la loi... c'est la taïga{1}. Mais, même ici, on vit. Ceux qui ne font pas de vieux os, au camp, c'est les lèche-gamelles, c'est ceux qui comptent

sur l'infirmerie, c'est ceux qui vont frapper à la porte du grand patron. "

Pour ce qui était du grand patron, il en remettait un peu, Kouziomine. Parce qu'enfin ceux-là, ils s'en tirent toujours. Seulement, c'est au prix du sang des autres.

Tous les jours, donc, Choukhov se lève dès qu'on sonne le réveil, mais pas aujourd'hui. Déjà hier soir, il était mal fichu. Comme des frissons, on dirait, des courbatures. Il n'a pas pu se dégeler pendant la nuit. Dans son sommeil, à des moments, il se voyait dégringoler, à d'autres, il se requinquait un peu. Si le matin pouvait ne pas venir !

Mais le matin est venu comme il se doit.

Et qu'est-ce qui pourrait le ravigoter ? Les fenêtres sont couvertes de glace et, tout le long du baraquement – un sacré baraquement ! — à la jointure de la paroi et du plafond, comme une blanche petite toile d'araignée : du givre.

Choukhov ne se lève pas. Il reste couché en haut du châlit, la tête enfouie sous sa couverture et son caban, les deux pieds enfoncés dans la même manche repliée de sa veste matelassée. Il ne voit rien, mais comprend au bruit tout ce qui se passe dans le baraquement et dans le coin de leur brigade. Et voilà que les hommes de corvée emportent une des tinettes de cent litres. Ça passe pour un travail facile, bon pour les invalides, mais essayez voir d'en transporter une sans rien renverser ! Et puis voilà qu'à la 75e brigade, ils ont fichu par terre un paquet de bottes de feutre ramenées du séchoir. Et puis voilà les nôtres (c'était aussi notre tour aujourd'hui de sécher les bottes). Le chef de la brigade et le sous-chef se chaussent sans rien dire, et leur châlit grince. Le sous-chef va aller au pain, et le chef de brigade à l'état-major, au S.P.P., au Service du Plan de Production.

Et ce n'est pas simplement pour la fixation des tâches, comme les autres jours, qu'il va au S.P.P., le chef. Choukhov s'en souvient à présent : aujourd'hui, c'est leur destin qui se joue ; on peut balancer leur brigade, la 104e, de la construction des ateliers, pour la mettre sur un nouveau chantier, la " Cité de la vie socialiste ". Cette " Cité de la vie socialiste ", c'est un espace nu où on enfonce dans la neige et, avant d'y faire quoi que ce soit, il faut creuser des trous, planter des poteaux et tendre des barbelés contre soi-même, pour qu'on ne puisse pas s'enfuir. Et après, on construira.

Là-bas, c'est tout vu, pendant un mois, pas moyen de se chauffer nulle part, pas la moindre cahute. Et il ne faut même pas compter sur un feu – quoi brûler ? Trimer tout ce qu'on sait, voilà la seule planche de salut.

Le chef de brigade est préoccupé. Il part pour arranger ça. Expédier là-bas, à la place de la sienne, une autre brigade moins débrouillarde. Évidemment, on ne traite pas une pareille affaire les mains vides. Ça signifie une livre de lard pour le responsable des tâches. Ou même un kilo.

Ça ne coûte rien d'essayer. On peut toujours tenter le coup : filer tout à l'heure à l'infirmerie, se faire exempter de travail pour un jour ? Avec tout le corps qui est patraque.

Et autre chose, savoir qui va être gardien de service aujourd'hui ?

Ça lui revient : c'est Ivan-et-Demi, un sergent maigre et long, aux yeux noirs, qui est de service aujourd'hui. Au premier abord, il vous flanque la trouille, mais quand on le connaît, c'est le plus arrangeant de tous ceux qui prennent le service : il n'envoie jamais personne au cachot, ni ne traîne jamais personne chez le chef du quartier disciplinaire. Du coup, on peut rester couché tant que la baraque 9 ne va pas au réfectoire.

Le châlit se met à trembler et à tanguer. C'est que deux hommes se lèvent en même temps, en haut, le voisin de Choukhov, Aliochka-le-Baptiste ; en bas, Bouïnovski, ex-capitaine de frégate.

En emportant les tinettes, les vieux de la corvée se disputent pour savoir qui va aller chercher l'eau chaude. Ils s'injurient avec acharnement, comme de vieilles femmes. Le soudeur à l'arc de la 20e brigade aboie :

" Eh ! les vioques, je vais vous raccommoder, moi ! "

Il leur lance une de ses bottes. La botte heurte sourdement un pilier. Le silence se fait.

Dans la brigade voisine, le sous-chef grommelle à voix basse :

" Yassili Fédorovitch ! Ils nous ont eus au service de répartition, les salauds ! On avait droit à quatre boules de 900 grammes, il n'en est resté que trois. Il y en aura un, ce soir, qui va se faire rogner sa portion. "

Il a parlé bas, mais, évidemment, toute la brigade a entendu et retient son souffle : on piquera dans la ration de quelqu'un, ce soir.

Choukhov est toujours couché sur la sciure tassée de son mince matelas. Si ça pouvait se décider : ou une fièvre de cheval, ou que ça passe, cette courbature. Mais là, il est entre deux.

Pendant que le Baptiste chuchote ses prières, Bouïnovski, qui est allé se soulager, revient. Il déclare, sans s'adresser à personne, mais avec une sorte de joie mauvaise :

" Tenez ferme, marins rouges, moins trente garanti ! "

Choukhov prend sa décision : il ira à l'infirmerie.

A ce moment même, une main de gradé écarte sa veste matelassée et sa couverture. Choukhov rejette le caban qui couvre son visage et se dresse sur son coude. Au-dessous de lui, la tête au niveau de sa couchette, se tient le Tatar maigre.

C'est donc qu'il a pris le service en dehors de son tour et s'est approché en douce.

“ M. 854 ! épelle le Tatar sur le carré blanc cousu au dos du caban noir. Trois jours de cachot sans arrêt de travail. ”

A peine sa voix étouffée, bizarre, a-t-elle résonné que, dans la pénombre de la baraque – les lampes n’éclairent pas toutes – là où deux cents hommes dorment dans cinquante châlits pleins de punaises, tous ceux qui ne sont pas encore levés s’agitent et se hâtent de s’habiller.

“ Pourquoi donc, citoyen *natchalnik ?* ” demande Choukhov.

Et il force la note plaintive de sa voix.

Quand on va au travail, ça n’est pas vraiment le cachot. On a à manger chaud et on n’a pas le temps de penser. Mais quand on n’y va pas, ça c’est le cachot à plein temps.

“ Pas levé au signal, explique nonchalamment le Tatar, vu que Choukhov, et lui, et tous les autres savent bien le motif. Suis-moi au bureau du commandant. ”

Le visage imberbe et froissé du Tatar est sans expression. Il se retourne, cherchant une autre proie, mais déjà, tous, dans la pénombre ou sous les ampoules, sur les couchettes du bas comme du haut, enfoncent à qui mieux mieux leurs jambes dans les pantalons noirs matelassés, avec un numéro sur le genou gauche, ou bien, déjà tout habillés, ferment leurs vêtements et se hâtent vers la porte afin d’attendre le Tatar dehors.

Si Choukhov avait écopé du cachot pour quoi que ce soit d’autre, à condition de l’avoir mérité, ç’aurait été moins vexant. Ce qui était vexant, c’était qu’il se levait toujours dans les premiers. Mais il sait qu’on ne peut pas demander de grâce au Tatar. Et, tout en continuant, pour la forme, à se défendre, Choukhov enfile son pantalon matelassé (sur lequel on a aussi cousu, au-dessus du genou gauche, un morceau d’étoffe râpée, encrassée, où le numéro M. 854 est dessiné d’une encre noire, déjà pâlie), sa veste matelassée (laquelle porte deux numéros, un sur la poitrine, l’autre dans le dos), tire ses bottes de feutre du tas sur le plancher, met son bonnet fourré (avec, sur le devant, un morceau d’étoffe et un numéro tout pareils), et sort à la suite du Tatar.

Toute la 104^{e} brigade voit qu’on emmène Choukhov, mais personne ne souffle mot : à quoi bon, et que dire ? Le chef de brigade pourrait bien dire un petit quelque chose mais, justement, il n’est pas là. Choukhov ne dit rien à personne, lui non plus. Il s’abstient de provoquer le Tatar. Les copains penseront bien tout seuls à lui garder son petit déjeuner.

Et les voilà sortis tous les deux.

Un froid et un brouillard à couper le souffle. Sur la zone de surveillance, deux gros projecteurs, placés dans les miradors au loin, croisent leurs feux. Les lanternes de la zone brillent, et aussi les lanternes du camp. Il y en a tant et tant partout qu’elles effacent les étoiles.

Faisant crisser leurs bottes de feutre, les détenus se hâtent à leurs affaires, qui aux cabinets, qui au magasin, celui-ci au dépôt des colis, celui-là à la cuisine individuelle pour y déposer sa semoule. Tous, ils rentrent la tête dans les épaules, les cabans fermés. Tous, ils ont froid, non tellement à cause du gel qu'en pensant à la journée glaciale qui les attend. Le Tatar, lui, marche d'un pas égal dans sa vieille capote aux écussons bleus salis. On dirait que le gel ne l'effleure même pas.

Ils longent la haute barrière de planches qui entoure la baraque du Q.D., le Quartier Disciplinaire, la prison intérieure du camp. Ils suivent les barbelés qui protègent le fournil contre les détenus, dépassent le coin du baraquement de l'état-major où le rail givré, retenu par un gros fil de fer, pend à son poteau, contournent encore un autre poteau qui porte cette fois un thermomètre enrobé de givre qu'on a placé dans un coin abrité pour qu'il ne descende pas trop bas. Choukhov louche, plein d'espoir, sur le tube d'un blanc laiteux : s'il marque moins quarante et un, on ne les enverra pas travailler.

Mais aujourd'hui, rien à faire pour qu'il atteigne quarante.

Ils entrent dans le baraquement de l'état-major et vont tout de suite au poste de garde. Là, il apparaît, comme Choukhov l'a déjà pressenti en chemin, qu'il n'est pas question de cachot : tout bonnement, le plancher du poste de garde n'est pas lavé. Et le Tatar fait savoir à Choukhov qu'il lui pardonne et il lui donne l'ordre de laver le plancher.

Laver le plancher du poste de garde, c'est le travail d'un détenu qu'on n'emmène jamais hors du périmètre du camp – c'est la tâche qui revient à l'homme de corvée attaché au baraquement de l'état-major. Mais ça fait longtemps qu'il est comme chez lui à l'état-major, celui-là, il a accès au bureau du commandant, du chef du Quartier Disciplinaire, du grand patron. Il leur rend des services. Il entend quelquefois des choses que les gardiens eux-mêmes ignorent. Et, depuis quelque temps, il s'est mis à considérer que c'est bien au-dessous de sa dignité de laver le plancher pour de simples gardiens. Ceux-ci ont fait appel à lui une fois, deux fois ; puis, ayant compris de quoi il retournait, ils ont commencé à piquer des gars pour leur faire laver le plancher.

Dans le poste de garde, le poêle est chauffé à blanc. Deux gardiens en tunique sale jouent aux dames ; un troisième dort sur un banc étroit, tout habillé, lui, sa pelisse de mouton serrée à la ceinture, ses bottes de feutre aux pieds. Dans un coin, le seau et la serpillière.

Choukhov est bien content. Il dit à ce Tatar qui lui a pardonné :

" Merci, citoyen *natchalnik !* Jamais plus je ne me lèverai en retard. "

Ici, la règle est simple : quand on a fini, on peut s'en aller. Maintenant que Choukhov a du travail, il lui semble que ses courbatures ont disparu. Il prend le

seau et, sans moufles (dans sa hâte, il a oublié les siennes sous son traversin), il se dirige vers le puits.

Quelques chefs de brigade qui s'en retournent du S.P.P. se sont attroupés près du poteau au thermomètre, et l'un d'eux, plus jeune que les autres, un ancien Héros de l'Union soviétique, a grimpé et il gratte le thermomètre.

D'en bas, on lui conseille :

" Tâche au moins de respirer à côté, sans ça tu vas le faire monter.

— Monter ? Va te faire foutre ! Il n'y a pas de danger ! "

Tiourine, le chef de la brigade de Choukhov, ne se trouve pas parmi eux. Choukhov, son seau posé par terre, les mains fourrées dans les manches, observe avec curiosité.

De son poteau, l'autre dit d'une voix enrouée :

" Vingt-sept et demi, l'enfoiré. "

Il jette encore un coup d'œil pour être bien sûr et descend d'un bond.

" Il ne marche pas, ton truc, il déconne tout le temps, dit quelqu'un. Tu ne voudrais pas qu'ils en mettent un bon ici, dans le camp, non ? "

Les chefs de brigade se dispersent. Choukhov court au puits. Sous les pattes de sa *chapka*[2] qu'il a rabattues, mais pas attachées, le gel fend ses oreilles.

Le bord du puits est couvert d'une glace épaisse, si bien que le seau passe à peine par le trou. La corde est raide comme un bâton.

Choukhov, qui ne sent plus ses mains, revient au poste de garde avec son seau fumant. Il plonge ses mains dans l'eau. Il a plus chaud.

Le Tatar n'est plus là, mais il y a quatre gardiens rassemblés. Ils ont abandonné leur jeu de dames ou leur sommeil et discutent sur la quantité de millet qu'on va leur attribuer en janvier (les denrées sont rares au bourg voisin, et quoique leurs tickets soient épuisés depuis longtemps, on vend à part aux gardiens de la nourriture, et encore à prix réduit, ce qui n'est pas le cas pour la population locale).

" Ferme ta porte, fumier ! Ça souffle ! " dit l'un d'entre eux à Choukhov, en s'arrachant à la conversation.

Mouiller ses bottes de feutre dès le matin, c'est la chose à ne pas faire. Et il n'a vraiment rien d'autre à se mettre aux pieds, même en faisant un saut au baraquement. En huit ans de camp, Choukhov en a vu des vertes et des pas mûres en matière de chaussures : il leur est même arrivé parfois de marcher tout l'hiver sans bottes de feutre et sans voir la couleur des souliers non plus, avec rien que des *laptis* et des U.T.T.[3] (des godasses taillées dans un vieux pneu). Maintenant, de ce côté-là, ça s'est un peu arrangé. Au mois d'octobre, Choukhov a touché (il s'est débrouillé pour aller au magasin avec le sous-chef) des souliers

solides à bouts renforcés, qui laissent la place pour deux chaussettes russes chaudes. Pendant une semaine, il a été à la fête. Il a fait sonner ses talons tout neufs. En décembre, les bottes de feutre sont arrivées : la belle vie quoi, et pas le moment de passer l'arme à gauche. Et voilà qu'une espèce d'ordure à la comptabilité a susurré au gradé que, bon, pour ce qui était des bottes, ils n'avaient qu'à les prendre, mais qu'alors ils rendent les souliers. Parce qu'enfin, ça n'était pas normal tout de même que les détenus aient deux paires de chaussures en même temps. Et Choukhov a dû choisir : ou bien marcher tout l'hiver en souliers, ou rendre les souliers et garder les bottes de feutre, même pendant le dégel. Et ces souliers tout neufs, il les avait bichonnés, les amollissant à la graisse de machines. En ces huit années, il n'a rien regretté autant que ces souliers. Il a dû les jeter dans le tas et, au printemps, évidemment, ceux-là ne seront plus pour lui.

Pour l'heure, Choukhov a imaginé ceci : il ôte lestement ses bottes de feutre, les pose dans un coin, jette ses " chaussettes " par-dessus. (Sa cuiller tinte sur le sol. Si vite qu'il se soit équipé pour le cachot, il n'a pas oublié de planquer sa cuiller dans ses bottes.) Et, pieds nus, répandant généreusement l'eau avec sa serpillière, il fonce sous les bottes des gardiens.

" Hé, doucement, salaud ! beugle l'un d'eux en remontant les pieds sur les barreaux de la chaise.

— Le riz ? Pour le riz, c'est une autre ration. Ne compare pas avec le riz.

— Crétin ! Qu'est-ce que tu fabriques avec toute cette flotte ? Tu as déjà vu laver comme ça...

— Mais, chef ! Autrement, on n'y arrive pas. C'est incrusté de crasse...

— Sale cochon ! Tu n'as jamais vu comment ta bonne femme lave le plancher ? "

Choukhov se redresse, tenant à la main sa serpillière dégoulinante. Il fait un sourire bon enfant qui découvre les brèches laissées entre ses dents par le scorbut, à Oust-Ijma, en 43, quand il se voyait fichu. La dysenterie l'avait mis complètement à plat, et son estomac épuisé ne voulait plus rien prendre. A présent, il ne lui reste plus de ce temps-là qu'un parler zézayant.

" Ma femme, citoyen *natchalnik,* on m'en a séparé en 41. Je ne sais même plus à quoi elle ressemble, ma femme.

— C'est comme ça que ça lave... Ces ordures, ça ne sait rien faire et ça

ne veut rien faire. Ils ne valent même pas le pain qu'on leur donne. De la merde ! voilà ce qu'on devrait leur filer.

Qu'est-ce qu'on en a à foutre de laver ça tous les jours ? Ça ne fait que de l'humidité. Alors, tu piges, 854 ! Vas-y mollo ! Que ça soit juste un peu mouillé et puis tu décanilles.

— Le riz ! Tu ne vas quand même pas comparer ton riz avec le millet ! "

Choukhov s'exécute gaillardement.

Le travail, c'est comme un bâton, ça a deux bouts ; quand on travaille pour des hommes, on en met un coup ; quand c'est pour des cons, on fait semblant.

Sans ça, il y a belle lurette qu'on serait tous crevés, pas vrai ?

Choukhov frotte les planches jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'îlots secs, jette, sans la tordre, sa serpillière derrière le poêle, enfile ses bottes de feutre sur le seuil, déverse la flotte sur le sentier où passent les gradés, puis fonce obliquement vers le réfectoire, le long des bains et du bâtiment sombre, refroidi, du club.

Il faut encore trouver le temps d'aller à l'infirmerie. Les courbatures le reprennent partout. Il faut en outre ne pas se faire piquer par un surveillant avant le réfectoire – il y a un ordre rigoureux du chef de camp : coincer les retardataires isolés et les coller au cachot.

Devant le réfectoire, ce jour-là, par extraordinaire, pas de foule compacte, pas de queue. On n'a qu'à entrer.

Dedans, il y a de la vapeur comme dans une étuve : des bouffées d'air glacial entrent par la porte ; la soupe fume. Les brigades sont assises devant les tables ou se poussent au milieu des rangées en attendant qu'il y ait de la place. Deux ou trois types de chaque brigade se frayent un passage parmi la foule à grands coups de gueule. Ils portent sur des plateaux de bois les gamelles de soupe et de *kacha* et cherchent des tables où les poser. Et il n'entend toujours pas, ce con-là ! cette tête de mule ! Ça y est, il me bouscule mon plateau ! Pfof, pfof ! Une bonne baffe de la main libre. Bien fait ! Faut pas rester devant, dans le chemin, à zieuter ce qu'on pourrait grappiller.

Là-bas, à une table, la cuiller encore sèche, un jeune type fait le signe de croix. Sûrement un gars d'Ukraine subcarpathique, et encore, un nouvel arrivant.

Les Russes, eux, ils ne savent même plus de quelle main on le fait, le signe de croix.

On a froid à rester assis au réfectoire. On mange le plus souvent en gardant sa *chapka*, en prenant son temps, en attrapant sous les feuilles de chou piqué les débris bouillis de petits poissons pourris et on recrache les arêtes sur la table.

Quand il y en a un tas, quelqu'un les balaye avant l'arrivée de la brigade suivante et on finit de les écraser par terre.

Cracher les arêtes directement par terre, c'est plutôt mal vu.

Au milieu du baraquement, il y a deux rangées de piliers, peut-être bien des étais, et près d'un de ces piliers est assis Fétioukov, un copain de brigade de Choukhov ; et il lui garde son petit déjeuner. C'est un des derniers arrivés de la brigade, moins bien loti que Choukhov. Vue de l'extérieur, toute la brigade porte les mêmes cabans noirs et des numéros pareils, mais vue de dedans, il y a des drôles d'inégalités. On ne pourrait pas mettre Bouïnovski à garder une gamelle et Choukhov non plus ne ferait pas n'importe quoi : il en a des en dessous de lui.

Fétioukov aperçoit Choukhov et pousse un soupir en lui cédant la place :

" C'est déjà tout froid. J'allais la manger, ta soupe. Je me disais que tu étais au mitard. " Et il n'attend pas, sachant que Choukhov ne lui laissera rien, qu'il récurera les deux gamelles jusqu'au bout.

Choukhov sort sa cuiller de sa botte. Il tient à cette cuiller, il a fait tout le Nord avec ; il l'a coulée lui-même dans du sable, avec du fil d'aluminium, même qu'il y a dessus de gravé : " Oust-Ijma 1944. "

Ensuite, Choukhov enlève sa *chapka* de sur sa tête rasée – il a beau faire froid, on ne peut pas se laisser aller et manger en gardant sa *chapka* – et, remuant sa soupe qui s'est déposée au fond, il se rend vite compte de ce qu'il a récolté dans sa gamelle. C'est entre les deux. C'est pas le haut du bouteillon, mais c'est pas non plus trop clair. Il se pourrait bien que Fétioukov, en gardant la gamelle, ait péché dedans les morceaux de patates.

La seule bonne chose dans la soupe, c'est qu'elle est chaude, mais à présent, celle de Choukhov est complètement refroidie. Malgré tout, il prend bien son temps pour manger, en faisant durer le plaisir. Dans ces cas-là, même si la maison brûle, c'est pas la peine de se dépêcher. Sans compter les heures de sommeil, le gars qui est dans les camps, le laguernik, il n'a vraiment à lui, pour vivre, que dix minutes le matin au petit déjeuner, et puis cinq à midi et cinq au souper.

La soupe ne change pas d'un jour à l'autre ; Ça dépend du légume qu'on a stocké pour l'hiver. L'année d'avant, ils n'avaient stocké que de la carotte salée, alors il n'y avait eu que des carottes dans la soupe, pour aller de septembre à juin. Maintenant, c'était du chou piqué. Le moment où on bouffe le mieux dans les camps, c'est juin —- tous les légumes sont finis, ils les remplacent par de la semoule. Le plus mauvais moment, c'est juillet – ils mettent de l'ortie hachée dans les marmites.

Pour ce qui est des petits poissons, il ne reste guère que des arêtes, la chair s'est émiettée en bouillant et elle ne tient plus que sur la tête et la queue.

Choukhov n’a pas laissé la plus petite écaille, le moindre brin de chair sur la charpente fragile, il écrase le squelette avec ses dents, le suce et crache les débris sur la table. Quel que soit le poisson, Choukhov ne laisse rien, ni les ouïes, ni la queue, ni les yeux non plus s’ils se trouvent à leur place, mais s’ils se sont détachés et qu’ils flottent séparés dans la gamelle, des grands yeux de poisson, il n’y touche pas. On se moque de lui à cause de ça.

Ce jour-là, Choukhov a fait des économies : n’étant pas repassé au baraquement, il n’a pas touché sa ration et, à présent, il mange sans pain. Le pain, on peut ensuite se le taper à part, ça vous cale encore mieux.

Il lui reste sa bouillie de *magara*. Elle a pris d’un bloc : Choukhov en détache de petits morceaux. La *magara*, qu’elle soit froide ou chaude, elle n’a pas de goût et ne calme pas la faim : ça n’est ni plus ni moins que de l’herbe, mais jaune, ça a l’apparence du millet. Ils ont inventé de donner de ça à la place de la semoule ; il paraît que ça vient des Chinois. On en pèse trois cents grammes quand c’est cuit, et allez. Cette *kacha*-là, c'est pas de la *kacha*, mais ça sert de *kacha*.

Choukhov lèche sa cuiller, la replace dans sa botte, remet sa *chapka* et va à l'infirmerie.

Le ciel est toujours aussi noir. Les lanternes du camp en ont chassé les étoiles. Les deux projecteurs hachent toujours la zone du camp de leurs larges pinceaux. Quand on a ouvert ce camp, un Camp Spécial, la garde avait encore des tas de fusées du front. Alors, dès que la lumière s'éteignait, ils envoyaient des fusées au-dessus de la zone, des blanches, des vertes, des rouges ; la vraie guerre, quoi! Puis ils n'en ont plus jeté. Peut-être qu'elles étaient trop chères.

La nuit est toujours comme au moment du réveil, mais à des tas de petits signes, quand on a l'œil exercé, on se rend compte qu'on va bientôt sonner le rassemblement. L'aide du Boiteux (le Boiteux, homme de service au réfectoire, nourrit et entretient à ses frais un auxi), l'aide du Boiteux donc part chercher pour le petit déjeuner ceux du baraquement n° 6, les invalides qui ne sortent pas du camp. Le vieux peintre à barbiche trotte vers la Section Culturelle et Éducative pour y prendre la couleur et le pinceau qui servent à peindre les numéros. Ensuite, le Tatar se hâte de traverser la place à grands pas pour aller à l’état-major. D’ailleurs, il y a moins de monde dehors, c’est que chacun se tient à l’abri et se chauffe pendant les dernières minutes agréables qui restent.

Choukhov se cache prestement derrière le coin d’un baraquement pour que le Tatar ne le voie pas. S’il vous pince une seconde fois, il vous remet le grappin dessus. Ça n’est jamais l’heure de bayer aux corneilles. Il faut s’arranger pour qu’un gardien ne te voie jamais quand tu es tout seul, mais seulement quand tu

es avec les autres. Peut-être qu'il cherche quelqu'un à qui flanquer une corvée, peut-être qu'il n'a personne sur qui passer sa mauvaise humeur. On a lu au baraquement un ordre comme quoi il faut retirer sa *chapka* à cinq pas avant d'arriver sur un gardien et ne la remettre que deux pas plus loin. Il y a des gardiens qui marchent en aveugles, à qui ça ne fait rien, mais il y en a d'autres qui s'en donnent à cœur joie. Qu'est-ce qu'il y a comme gars qui sont allés au mitard à cause de cette *chapka !* Non, vraiment, il vaut mieux se planquer derrière le coin.

Le Tatar est passé, et Choukhov est tout ce qu'il y a de plus décidé à aller à l'infirmerie quand, tout à coup, ça lui revient : c'est ce matin que le grand Letton du baraquement 7 lui a dit de venir acheter deux verres de tabac de jardin, et avec tous ces soucis, ça lui était sorti de la tête. Le grand Letton a reçu un colis, la veille au soir, et peut-être qu'il ne restera plus rien du tabac demain : et un mois à attendre jusqu'au prochain ! Il est bon, son tabac de jardin, fort juste ce qu'il faut, bien parfumé. Du brun, brun-noir.

Contrarié, Choukhov fait du sur place : il vaut peut-être mieux retourner au baraquement 7 ? Mais il est presque arrivé à l'infirmerie, aussi il trotte vers le perron. On entend la neige qui crisse sous ses pieds.

A l'infirmerie, comme toujours, le couloir est si propre qu'on a peur de marcher sur le plancher. Et les murs qui sont passés au ripolin blanc. Et tous les meubles qui sont blancs aussi.

Mais les portes des cabinets de consultation sont toutes fermées. Les toubibs ne sont pas encore levés, si ça se trouve. L'aide-médecin de garde, c'est un jeune, Kolia Vdovouchkine. Il est assis à une table toute propre, avec une blouse blanche toute fraîche, en train d'écrire quelque chose.

Il n'y a personne d'autre.

Choukhov retire sa *chapka,* comme devant les gradés, puis, par vieille habitude des camps, se mêlant de ce qui ne le regarde pas, il ne peut s'empêcher de remarquer que Nikolaï écrit en faisant des lignes tout ce qu'il y a de plus régulières et qu'après chaque ligne, il commence l'autre en laissant un espace pour qu'elle soit bien au-dessous de la première, et il met une majuscule. Sans doute, Choukhov comprend tout de suite que ce n'est pas pour le travail, que c'est un petit à-côté, mais il n'a rien à voir dans cette affaire-là.

" Eh bien, voilà... Nikolaï Semionovitch... Je suis comme qui dirait... patraque... ", dit Choukhov, plein de remords, comme s'il guignait le bien d'autrui.

Vdovouchkine lève ses grands yeux tranquilles de sur son papier. Il porte un calot blanc, une blouse blanche et on n'y voit pas de numéros.

" Pourquoi viens-tu si tard ? Et pourquoi n'es-tu pas venu hier soir ? Tu sais

bien qu'on n'admet personne le matin. La liste des exemptés est déjà au S.P.P. "

Choukhov sait tout cela. Il sait aussi que le soir, ça n'est pas plus facile de se faire exempter.

" Ce qu'il y a, Kolia, c'est que... ça ne fait pas mal le soir, quand il faudrait...

— Qu'est-ce que c'est " ça " ? Où est-ce que " ça " te fait mal ?

— Ben ! à vrai dire, c'est pas que ça fasse mal quelque part, mais je suis patraque de partout. "

Choukhov n'est pas de ceux qui se cramponnent à l'infirmerie et Vdovouchkine le sait. Mais il n'a le droit d'exempter que deux gars le matin, et c'est déjà fait, ces deux-là sont inscrits sous la vitre verdâtre qui couvre la table et on a tiré un trait dessous.

" Alors, il fallait t'en inquiéter plus tôt. Comment veux-tu, juste avant le rassemblement ? Tiens ! "

Vdovouchkine retire un thermomètre du bocal où ils dépassent par une fente de la gaze, l'essuie et le donne à Choukhov.

Choukhov s'assied sur un banc, près du mur, tout au bord, juste ce qu'il faut pour ne pas le faire tomber et soi avec. Il a choisi cette situation incommode sans le faire exprès. C'est sans le vouloir qu'il laisse voir qu'il n'est pas chez lui à l'infirmerie, qu'il est venu y demander bien peu de chose.

Vdovouchkine, lui, s'est remis à écrire.

L'infirmerie se trouve dans le coin le plus reculé, le plus perdu du camp, et aucun bruit n'y parvient. Aucune pendule pour faire tic-tac ; les détenus ne sont pas censés avoir de montres – les gradés savent l'heure pour eux. Il n'y a pas non plus de souris pour gratter – elles ont toutes été attrapées par le chat de l'hôpital.

Choukhov trouve merveilleux de rester assis cinq minutes à ne rien faire dans cette pièce bien propre, toute silencieuse, avec une lampe qui brille.

Il inspecte les murs l'un après l'autre, mais il n'y a rien à voir dessus.

Il examine sa veste matelassée : le numéro du devant s'est un peu effacé. S'agirait pas de se faire ramasser quand même : va falloir donner un petit coup de neuf. De sa main libre, il tâte aussi la barbe de son visage, elle a vachement poussé depuis le dernier bain de vapeur, il y a de ça plus de dix jours. Oh ! après tout, c'est pas gênant. Dans trois jours, on retourne aux bains et on nous fera la barbe. A quoi bon faire la queue pour rien chez le coiffeur ? Choukhov n'a besoin de se faire beau pour personne.

Ensuite, en regardant le calot blanc, tout blanc, de Vdovouchkine,

Choukhov se rappelle le bataillon sanitaire sur la rivière Lovât[4], quand il est arrivé avec sa blessure à la mâchoire – si c'est possible d'être con à ce point-là ! il avait rejoint son unité de son plein gré. Dire qu'il aurait pu tirer cinq jours d'hosto...

Tandis que, maintenant, son rêve serait d'être malade pendant quinze jours, trois semaines, oh ! pas à la mort, et sans opération, mais assez pour être admis à l'hôpital. Il y resterait bien trois semaines sans remuer seulement le petit doigt ; on vous donne du bouillon sans rien dedans, mais tant pis.

Mais Choukhov se rappelle qu'à présent, même à l'hôpital, on ne vous fiche plus la paix. Un convoi de détenus a amené un nouveau docteur, Stepan Grigoritch ; remuant, gueulard, il ne se tient jamais tranquille et il ne fiche pas la paix aux malades non plus. Il a imaginé d'envoyer tous ceux qui tiennent debout travailler pour l'hôpital : planter une barrière, tracer des allées, apporter de la terre pour les plates-bandes, et l'hiver, faire des retenues de neige. Il dit que pour les maladies, le travail c'est le meilleur remède.

Le travail, les chevaux en crèvent. Il faut se rendre compte, quand même. S'il en avait bavé un bon coup, lui aussi, à monter des murs, sûrement qu'il se tiendrait tranquille.

Vdovouchkine est toujours en train d'écrire. C'est effectivement du travail " noir ", mais qui dépasse l'entendement de Choukhov. Il recopie un long poème auquel il a mis la dernière main la veille et qu'il a promis de montrer ce jour-même à Stepan Grigoritch, le champion de la boulothérapie.

Chose qui n'est possible que dans les camps, Stepan Grigoritch avait conseillé à Vdovouchkine de se déclarer aide-médecin. Il l'avait installé à ce poste, et Vdovouchkine avait appris à faire des piqûres intraveineuses sur des pauvres bougres de détenus qui, dans leurs bonnes têtes d'honnêtes gens, n'auraient jamais supposé qu'un aide-médecin puisse n'en être pas un. Kolia était, en fait, un étudiant en lettres, arrêté en deuxième année de Faculté. Stepan Grigoritch voulait qu'il écrive en prison ce qu'on ne lui avait pas laissé écrire en liberté.

A travers les doubles fenêtres que la glace blanche rend opaques, la sonnerie du rassemblement parvient jusqu'à eux. On l'entend à peine.

Choukhov pousse un soupir et se lève. Il frissonne comme avant, mais c'est clair qu'il n'arrivera pas à se faire porter pâle. Vdovouchkine tend la main, saisit le thermomètre et le regarde :

" Tu vois, c'est pas bien net, 37,7. Avec 38,5, tout le monde serait fixé. Je ne peux pas t'exempter. Si tu veux, tu peux rester, mais à tes risques et périls. Si le docteur, lors de sa visite, te reconnaît malade, il t'exemptera, mais s'il ne

trouve rien – refus de travail, et au cachot. Tu ferais peut-être mieux d'aller au boulot. ”

Choukhov ne répond rien, ne fait même pas un signe de tête. Il enfonce sa *chapka* et s'en va.

Celui qui est au chaud, qu'est-ce que vous voulez qu'il pige à ceux qui se gèlent ?

Le froid redouble. Une brume mordante étreint Choukhov à lui faire mal et l'oblige à tousser. Il fait moins 27. Choukhov, lui, fait 37,7. C'est à qui aura l'autre.

Choukhov regagne son baraquement au trot. La place est déserte d'un bout à l'autre, et tout le camp est comme vide. C'est ce bref moment qui vous démolit, où tout est déjà tranché, mais où on fait encore semblant de croire que non, qu'on ne sortira pas. Les gardes de l'escorte sont au chaud dans leurs casernes, appuyant leur tête lourde de sommeil sur leur fusil – ce n'est pas non plus du gâteau pour eux d'aller battre la semelle dans les miradors par un froid pareil. Au poste de garde principal, les surveillants remettent du charbon dans le poêle. Dans leur salle, les gardiens finissent leur dernière sèche avant la fouille. Les détenus, eux, ont déjà sur le dos tout ce qu'ils ont comme loques, attachées avec toutes les ficelles possibles et imaginables. Ils se sont entortillé des chiffons du menton jusqu'aux yeux, contre le gel. Étendus sur leur bout de châlit, en bottes sur la couverture, les yeux fermés, ils se laissent aller. Jusqu'à ce que le chef de brigade crie : “ De-bout ! ”

La 104e brigade somnole, comme tout le baraquement 9. Seul Pavlo, le sous-chef, compte quelque chose, avec un bout de crayon, en remuant les lèvres, et sur la couchette du haut, le voisin de Choukhov, Aliochka-le-Baptiste, net, débarbouillé, lit son carnet sur lequel il a recopié la moitié des Evangiles.

Choukhov entre comme un bolide, mais sans bruit, et va au châlit du sous-chef de la brigade.

Pavlo lève la tête.

“ Pas en prison, Ivan Dennisytch ? Vous êtes en vie ? ” (Les originaires d'Ukraine subcarpathique appellent au camp les gens par leur prénom et leur patronyme et ils les vouvoient ; pas moyen de leur faire passer cette habitude.)

Il prend la ration sur la table et la tend à Choukhov. On a versé une mesure de sucre sur le morceau de pain et ça fait une petite colline blanche.

Choukhov est très pressé, mais il répond tout de même en observant les convenances (le sous-chef de brigade, c'est aussi un chef, et il compte même plus au fond que le chef du camp). Il a beau être pressé (il lui faut attraper le sucre avec ses lèvres, ramasser le reste d'un coup de langue sur le pain, poser un pied sur la traverse du châlit, se hausser pour arranger sa couverture), il a trouvé

le temps de regarder sa ration d'un côté, de l'autre, de la soupeser de la main, pour voir si les 550 grammes réglementaires y sont. Il en a touché des milliers de ces rations, Choukhov, dans les prisons et dans les camps : et, bien qu'il n'ait jamais pu en peser une seule, pour voir, de ces portions, et que, timide, il n'ose pas faire du boucan et réclamer son dû, cependant, comme tous les détenus, ça fait beau temps qu'il a compris qu'on ne reste pas longtemps à la coupe du pain si on pèse honnêtement. Il manque quelque chose à chaque ration, mais combien ? Beaucoup ? Alors, tous les jours, on regarde pour se tranquilliser : peut-être qu'aujourd'hui, on ne m'en a pas fauché lourd ? Peut-être qu'il ne m'en manque pas beaucoup de grammes ?

" Une vingtaine en moins ", décide Choukhov, et il fait deux morceaux de sa ration. Il en glisse un dans ses vêtements, sous sa veste matelassée, là où il a cousu une poche de toile blanche tout exprès (à la fabrique, les vestes matelassées pour les détenus, on les fait sans poches). Il songe bien à manger tout de suite l'autre moitié qu'il a économisée au petit déjeuner, mais manger vite n'est pas manger ; le pain serait gâché, sans avoir calmé la faim. Choukhov avance la main pour mettre le bout dans le casier au chevet de son lit, mais il change encore d'avis. Il se rappelle que ça fait deux fois qu'on a rossé les hommes de corvée parce qu'ils volent. Le baraquement est grand. On y entre comme dans un moulin.

Alors, sans lâcher son pain, Ivan Denissovitch retire ses jambes des bottes de feutre. Il y laisse adroitement ses " chaussettes " et sa cuiller, grimpe pieds nus à sa couchette, élargit un petit trou de son matelas et cache cette demi-ration dans la sciure. Il enlève en vitesse sa *chapka*, en tire une aiguille tout enfilée (elle aussi cachée bien profondément – à la fouille, on palpe aussi les bonnets ; une fois, un gardien s'est piqué à l'aiguille. Un peu plus, il cassait la tête à Choukhov, de colère). Un point, deux points, trois points et voilà le trou rebouché sur la ration. Pendant ce temps, le sucre finit de fondre dans sa bouche. Choukhov est tout tendu. Le *nariadtchik*[5] va venir gueuler à la porte du baraquement. Les doigts de Choukhov se dépêchent drôlement, et sa tête, devançant les actes, prépare la suite.

Le Baptiste lit l'Évangile pas tout à fait en silence, mais un peu comme s'il respirait fort (peut-être qu'il le fait exprès, pour Choukhov ; ces Baptistes, ils aiment faire de la propagande).

" Qu'aucun d'entre vous ne souffre ni en tant qu'assassin, ni en tant que voleur, ni en tant que malfaiteur, ni parce qu'il a porté atteinte au bien d'autrui. Mais si tu souffres en tant que Chrétien, n'aie pas honte, bénis au contraire le Seigneur d'un pareil destin. "

Pour ça, il est fort, Aliochka, il cache son petit carnet dans une fente du mur

si habilement qu'on ne l'a jamais découvert, à aucune perquisition.

Sans ralentir l'allure de ses mouvements, Choukhov suspend son caban à une traverse, retire de sous le matelas ses moufles et une paire de " chaussettes " usées, puis une ficelle et un chiffon avec deux cordons. Il égalise un petit peu la sciure du matelas (toute lourde, comprimée, tassée), borde sa couverture tout autour, jette l'oreiller à sa place, descend pieds nus et entreprend de se chausser, mettant d'abord les bonnes «chaussettes " neuves, puis les mauvaises par-dessus.

A ce moment, le chef de brigade donne un coup de gueule, se lève et annonce :

" Fini de roupiller ! 104e, Sortie ! "

Et aussitôt, toute la brigade, qu'on dorme ou non, se lève, bâille un coup et se dirige vers la sortie. Le chef de brigade en a déjà tiré dix-neuf ans, il n'envoie pas les gens une minute trop tôt pour la Sortie. Du moment qu'il a dit : " Sortie ! " c'est la dernière extrémité.

Pendant que les gars de la brigade passent d'un pas lourd dans le couloir, l'un derrière l'autre, et gagnent ensuite l'entrée et le perron et que le chef de la 20e brigade, imitant Tiourine, annonce lui aussi : " Sortie ! " Choukhov a le temps d'enfiler ses bottes de feutre sur ses deux paires de" chaussettes ", de mettre son caban par-dessus sa veste matelassée et de bien serrer le tout à la ceinture avec une ficelle (ceux qui avaient une ceinture de cuir, on la leur a retirée : dans un Camp spécial on n'y a pas droit).

Ainsi Choukhov a réussi à tout faire et il rattrape dans l'entrée les derniers gars de sa brigade : leurs dos marqués du numéro franchissent la porte vers le dehors. Les gars sont tout boudinés, emmitouflés qu'ils sont dans toutes leurs frusques, et ils se dirigent pesamment vers la place, obliquement, à la queue leu leu, sans chercher à se rattraper les uns les autres, et on n'entend que la neige qui crisse.

Tout est encore sombre, mais à l'Est, le ciel verdit, pâlit, et un petit vent méchant souffle du levant.

Il n'y a pas de moment plus cruel, que quand il faut le matin aller au rassemblement. Dans le noir, dans le gel, le ventre affamé, et c'est pour toute la journée. La langue est comme paralysée. On n'a pas envie de causer.

Un adjoint du *nariadtchik* s'affaire sur la place :

" Alors, Tiourine, tu vas te faire attendre longtemps ? Toujours à la traîne ? "

Il fait peut-être encore peur à Choukhov, celui-là, mais sûrement pas à Tiourine. Il ne va pas user sa salive dans ce froid, pour ce type. Il va son chemin sans rien dire. Et derrière lui, la brigade piétine la neige qui crisse : tap-tap, cric-crac.

Un kilo de lard, au moins, que ça lui avait coûté, à Tiourine – vu que la 104e se retrouve dans sa colonne habituelle, comme on le voit aux brigades voisines. Donc, y en a des moins finauds et moins pourvus qui vont se faire expédier à la “ Cité socialiste ”. Brr ! ce sera à crever : moins 27 avec le vent, et pas d’abri, pas de feu !

Un chef de brigade, il lui faut beaucoup de lard : il lui en faut pour le S.P.P. et aussi pour se caler l’estomac. Bien que Tiourine ne reçoive pas lui-même de colis, il ne manque jamais de lard. Quand quelqu’un en reçoit dans la brigade, il en perte aussitôt en offrande à Tiourine.

Sans ça, on ne s’en tirerait pas.

Le *nariadtchik* en chef note quelque chose sur son ardoise :

“ Tiourine, il y a un malade chez toi, aujourd’hui, et vingt-trois hommes qui sortent ?

— Oui, vingt-trois, dit le chef de brigade en acquiesçant d’un signe de tête.

— Qui est-ce qui manque ? C’est Pantéléiev. Malade, lui ? ”

Et tout de suite à pia pia pia dans toute la brigade. Cette ordure de Pantéléiev est encore resté au camp. Il n’est pas malade pour un sou. C’est le chef du service de sécurité qui l’a exempté. Il va encore aller moucharder quelqu’un.

Dans la journée, on le fera appeler, on pourra bien le garder pendant trois heures. Ni vu ni connu.

Et on le fait passer malade...

La place tout entière est noire de cabans et, tout le long, les brigades s’avancent lentement, vers la fouille. Choukhov se rappelle qu’il veut faire rafraîchir le numéro de sa veste matelassée, et il se fraye un chemin à travers tous les rangs, vers l’endroit où deux ou trois détenus font déjà la queue devant l’artiste. Choukhov prend la suite. Pour nous autres, le numéro, ça n’apporte que des emmerdements. Un gardien te repère de loin avec et les types de l’escorte peuvent l’inscrire ; mais si tu ne le fais pas repeindre à temps, c’est encore toi qui te fais fourrer au bloc, comme quoi tu n’as pas pris soin de ton numéro.

Il y a trois artistes dans le camp ; ils peignent des tableaux à l’œil pour les gradés et, quand c’est l’heure de la Sortie, chacun à son tour, ils viennent peindre les numéros. Aujourd’hui, c’est le vieux à barbiche grise. Quand il peint un numéro sur une *chapka* avec son petit pinceau, on dirait vraiment un pope qui donne l’onction.

Quelques coups de pinceau et il souffle sur son gant. Il a un gant de laine,

fin. Sa main s'engourdit et n'arrive plus à tracer les chiffres.

Le peintre refait le numéro M. 854 sur la veste matelassée de Choukhov, et celui-ci, sans refermer son caban parce que la fouille n'est pas loin, rattrape sa brigade, tenant sa ficelle à la main. La première chose qu'il voit, c'est qu'il y a un gars de sa brigade, César, qui fume ; et c'est pas la pipe qu'il fume, c'est une cigarette. Donc, on peut le taper. Mais Choukhov ne lui demande rien de but en blanc ; il s'arrête tout près de lui, mais pas en face, et regarde ailleurs.

Il regarde ailleurs, feignant l'indifférence. Mais il voit la frange de cendres rouges avancer le long de la cigarette après chaque bouffée (César, perdu dans ses pensées, tire à longs intervalles sur sa cigarette et ça diminue de plus en plus, ça approche du fume-cigarette)...

Alors voilà Fétioukov qui vient faire le crampon, comme un crevard qu'il est, et il se plante juste en face de César, en louchant sur sa bouche, les yeux allumés.

Il ne reste plus un seul brin de tabac à Choukhov, et il ne voit pas comment en trouver avant le soir. Alors, il se crispe tout entier dans son attente, et il lui semble que ce mégot lui fait plus envie en ce moment que la liberté elle-même ; mais il ne s'abaisserait jamais, comme Fétioukov, à loucher sur la bouche des autres.

César est un mélange de toutes les nations ; c'est-il un Grec, un Juif ou un Tzigane – on n'en sait trop rien. Un jeune, encore. Il faisait des films pour le cinéma. Mais on l'avait mis à l'ombre avant qu'il ait fini le premier. Il a des «moustaches noires, bien drues. On ne les lui a pas rasées ici parce qu'il est photographié avec, dans son dossier.

" César Markovitch ! dit Fétioukov salivant, n'y tenant plus, laissez-moi tirer une goulée ! "

Il en a tellement envie que son visage se convulsé.

César entrouvre ses paupières à demi baissées sur ses yeux noirs, et considère Fétioukov. C'est justement pour qu'on ne l'interrompe pas tandis qu'il fumait, qu'on ne lui demande pas à finir la cigarette, que César s'était mis à la pipe. Ce n'était pas pour le tabac, mais ça lui faisait mal au cœur d'interrompre le fil de ses pensées. Il fumait pour aiguiser sa pensée, pour qu'elle trouve des choses. Mais à peine allumait-il une cigarette qu'il lisait dans bien des yeux : " Tu me la laisseras finir, dis... "

César se retourne vers Choukhov :

" Prends, Ivan Denissovitch ! "

Et d'un coup de pouce, il éjecte le mégot brûlant de son fume-cigarette d'ambre.

Choukhov se réveille (il s'y attendait que César lui propose le mégot de lui-même), il le saisit, reconnaissant, avec des doigts impatients, l'autre main en dessous, en cas qu'il tomberait. Il ne s'est pas vexé que César répugne à lui passer son fume-cigarette (il y en a qui ont la bouche propre, d'autres qui puent du bec) et ses doigts calleux ne se brûlent pas en serrant le bout allumé. Mais surtout, il a coupé l'herbe sous le pied à ce crevard de Fétioukov. Il pompe la fumée jusqu'à ce que ses lèvres commencent à lui brûler. M-m-m-m ! La fumée se répand dans son corps affamé et ça lui fait tout chose dans la tête et dans les jambes.

A peine cette béatitude s'est-elle répandue en lui qu'il entend gronder :

" Ils prennent les chemises de dessous !... "

C'est toujours comme ça, la vie du camp. Choukhov a l'habitude : aie tout le temps l'œil, qu'on ne te saute pas à la gorge.

" Les chemises, mais pourquoi ? C'est pourtant le chef lui-même qui les a fait distribuer ? Y'a erreur, pas possible... "

Il n'y a plus que deux brigades entre eux et la fouille, et toute la 104e aperçoit le chef du Quartier Disciplinaire, le lieutenant Volkovoï, qui sort de l'état-major, s'approche et crie quelque chose aux gardiens. Et les gardiens qui, lorsque Volkovoï n'était pas là, fouillaient à la va-comme-je-te- pousse, les voilà qui font du zèle, qui se jettent sur les copains comme des bêtes féroces, et l'adjudant se met à gueuler :

" Ouvrez vos chemises ! "

Le Volkovoï, on raconte qu'il n'y a pas que les détenus et les gardiens qui en ont la frousse, mais le chef du camp lui-même. Le Bon Dieu te marque les saligauds ! On peut dire que c'est bien trouvé, ce nom{6} ! Volkovoï vous regarde vraiment comme un loup. Il est noir, il est grand. Il fronce les sourcils. Il est rapide. Il vous débouche de derrière un baraquement :" Qu'est-ce que vous fichez tous là ? " et pas moyen de se planquer. Au début il traînait même une cravache de cuir tressé, longue comme le bras. On disait qu'il tapait sur les gars dans la prison avec. Ou alors, à l'appel du soir, si les détenus se mettaient à l'abri d'un baraquement, il arrivait tout doucement par-derrière, et vlan ! en pleine nuque : " T'es pas dans le rang, fumier ! " Et tous de se débiner comme devant une grosse vague. Le gars qui avait trinqué se tâtait le cou, essuyait le sang et se taisait. Des fois que l'autre le flanque au trou par-dessus le marché.

A présent, pour une raison ou pour une autre, il n'a plus sa cravache.

Par temps de gel, pour la fouille ordinaire, les types ne sont pas vaches ; peut-être qu'ils sont vaches le soir, mais pas le matin. Le détenu ouvre son caban, écarte les pans. On avance comme ça cinq par cinq avec cinq gardiens en face. Chacun tapote un détenu sur les côtés de sa veste matelassée, fermée, tâte

sur le genou droit la seule poche réglementaire. Ils ont des gants, les gardiens, et s'ils sentent quelque chose de pas normal ils ne l'extraient pas tout de suite. Comme ils ont la flemme, ils commencent par demander :" Et ça, c'est quoi ? "

Qu'est-ce qu'on peut trouver sur un détenu, le matin ? Des couteaux ? Mais les couteaux, on ne les sort pas du camp, on les fait entrer. Le matin, il faut vérifier si on n'emporte pas trois kilos de provisions pour se sauver avec. Il y a eu un temps où ils avaient une telle pétoche qu'on embarque du pain, oui, le petit bout de deux cents grammes pour le déjeuner, qu'ils avaient lancé un ordre : chaque brigade doit se fabriquer une malle de bois et porter dedans tout le pain de la brigade, ramasser tous les morceaux de tous les gars de la brigade. Personne ne sait trop quel avantage ils espéraient en retirer, en lançant cet ordre-là, c'était sûrement pour emmerder les gars. Ça faisait un embêtement de plus ; il fallait donner un coup de dent dans le morceau, bien repérer la marque avant de le fourrer dans la malle ; mais les morceaux, rien à faire pour qu'ils ne se ressemblent pas. Ils étaient tous du même pain. Alors, pendant tout le trajet, on n'arrêtait pas d'y penser, et on se faisait une bile de tous les diables à l'idée qu'on allait vous changer votre morceau et ça finissait souvent par des engueulades et des bagarres. Mais une fois, il y en a trois qui se sont taillés du chantier en camion en embarquant une de ces malles. Alors les gradés ont repris leurs billes et on a démoli toutes les malles au poste de garde. Chacun doit porter à nouveau son morceau sur soi.

Le matin, il faut encore vérifier que les gars ne portent pas de costume civil sous celui du camp, mais ça fait longtemps qu'on a retiré à tout le monde les effets civils et ils ont dit qu'ils ne les rendraient pas avant qu'on soit libérés. Et dans ce camp, personne n'a encore jamais été libéré.

Il faut aussi vérifier que personne n'emporte de lettre pour la faire passer par quelqu'un au-dehors. Mais s'ils veulent chercher une lettre sur chaque gars, ils en ont pour jusqu'à l'heure du déjeuner.

Pourtant Volkovoï a gueulé de chercher quelque chose et les gardiens ont vivement ôté leurs gants et ils ont ordonné d'ouvrir les vestes matelassées (où chacun retient la bonne chaleur du baraquement), d'ouvrir les chemises, et ils viennent palper si on n'a pas camouflé quelque chose d'interdit par le Règlement. Un détenu a droit à deux chemises, une de dessous et une de dessus, le reste, enlevé ! C'est comme ça qu'on a fait passer d'un rang au suivant l'ordre de Volkovoï. Les brigades qui étaient déjà sorties, tant mieux pour elles et il y en avait déjà quelques-unes de l'autre côté du portail, mais celles qui restent, allez, ouvrez vos vêtements ! ceux qui ont quelque chose d'interdit, allez, ouste ! qu'ils l'enlèvent séance tenante, dans le froid !

Ils ont commencé comme ça, mais ils avaient mal goupillé leur affaire : le

portail est déjà dégagé, et au poste de garde, l'escorte gueule tant qu'elle peut : " Allez ! Allez ! " et quand c'est au tour de la 104e, Volkovoï est passé du courroux à la magnanimité : on va noter ceux qui ont quelque chose en trop et ils n'auront qu'à le remettre eux-mêmes ce soir au magasin, avec une note explicative : comment ils s'y sont pris pour le cacher et pourquoi.

Choukhov n'a sur lui que des choses réglementaires, tiens, tu peux tâter, ventre et tripes ! Mais ils prennent note d'une chemise de flanelle trouvée sur César et d'une espèce de petit gilet, un cache-bidon quoi, trouvé sur Bouïnovski. Bouïnovski, c'est une grande gueule, l'habitude des torpilleurs et pas encore trois mois de camp :

" Vous n'avez pas le droit de faire déshabiller les gens par ce froid ! Vous ne connaissez pas l'article 9 du code pénal ! "

Ils l'ont, le droit. Ils le connaissent, l'article. C'est toi, mon pote, qui n'est pas dans le coup.

" Vous n'êtes pas des Soviétiques ! les mitraille le capitaine. — Vous n'êtes pas des communistes ! "

Le coup de l'article du code, Volkovoï l'avait encore supporté, mais là, il fulgure comme un éclair noir :

" Dix jours, fermes ! "

Et à l'adjudant, en baissant la voix : " A inscrire pour ce soir. "

Ils n'aiment pas coller des gens au cachot le matin ; ça fait un gars de sorti en moins et des comptes. Qu'il s'échine toute la journée durant et le soir, au cachot !

La prison est là, à gauche de la place ; construite en pierre, avec deux ailes. La deuxième, on l'a terminée cet automne. La première était devenue trop petite. La prison compte dix-huit cellules sans compter celles qu'on a cloisonnées en cellules d'isolés. Le camp est tout entier en bois ; seule la prison est en pierre.

Le froid est entré sous la chemise. On ne pourra plus le chasser. On s'est emmitouflés pour rien. Et Choukhov sent toujours son dos qui le tiraille sourdement. Ah ! se coucher, maintenant, dans un lit douillet d'hôpital et dormir ! Il ne demande rien d'autre. Et il y aurait une couverture bien épaisse.

Les détenus, debout devant le portail, referment leurs fringues, remettent leurs ficelles et dehors l'escorte gueule :

" Allez ! Allez ! *Davaï ! Davaï.* "

Et le *nariadtchik* les pousse par-derrière :

" *Davaï ! Davaï !* "

Premier portail. La zone d'approche. Deuxième portail. Et une balustrade de chaque côté du poste de garde.

" Halte ! crie l'homme de garde. Un vrai troupeau de moutons. En rang par

cinq. ”

Déjà il fait moins nuit. Le feu de bois allumé par les types de l’escorte finit de brûler derrière le poste de garde. Avant la Sortie, ils font toujours un feu. Ils se chauffent et ils y voient mieux pour compter.

Un homme de garde appelle d’une voix forte, perçante :

“ Premier ! Deuxième ! Troisième ! ”

Et les rangs de cinq se détachent et avancent en bloc, un par un, alors qu’on regarde par-derrière ou par-devant, ça fait toujours cinq têtes, cinq dos et dix jambes. Et le deuxième homme de garde, le contrôleur, debout en silence près de l’autre balustrade, se contente de vérifier que le compte y est bien.

Il y a aussi là un lieutenant. Il regarde.

Voilà pour le camp.

Un homme, c’est plus précieux que l’or. S’il manquait une tête derrière les barbelés, c’est la leur qui y entrerait.

La brigade est maintenant réunie à nouveau.

A présent, c’est au tour du sergent de l’escorte de compter :

“ Premier ! Deuxième ! Troisième ! ”

Et encore une fois les rangs de cinq se détachent et avancent en bloc, un par un.

Et de l’autre côté, le sous-chef de la garde contrôle.

Et il y a encore un lieutenant.

Voilà pour l’escorte.

Il n’est pas question de se tromper. S’ils signent une feuille de contrôle avec une tête en trop, ils la remplacent par la leur.

Ils sont une tapée, ces types de l’escorte !

Ils enveloppent la colonne de la Centrale Électrique en formant un demi-cercle, les mitraillettes pointées de façon à te viser droit dans la gueule. Et les dresseurs avec leurs chiens gris. Un chien montre les crocs, on dirait qu’il rit des détenus. Les types de l’escorte ont des pelisses courtes, six d’entre eux portent des touloupes[{7}]. Les touloupes passent des uns aux autres : ceux qui les mettent sont ceux qui vont aux miradors.

Une fois de plus, l’escorte recompte toute la colonne de la Centrale Electrique par rangs de cinq, brigades mélangées.

“ Le lever du soleil, c’est le moment le plus froid ! annonce le capitaine – parce que c’est le point extrême du refroidissement nocturne. ”

Le capitaine aime bien expliquer les choses. Il pourrait te calculer la lune, quand elle est nouvelle, quand c’est la pleine lune, et te dire ça pour n’importe quelle année, n’importe quel jour.

Il dépérit à vue d’œil, le capitaine. Ses joues se sont creusées, mais il ne

flanche pas.

Là, hors de la zone du camp, avec le petit vent, le gel mord durement le visage de Choukhov pourtant bien habitué à tout supporter. Comprenant que ça va lui souffler comme ça tout le temps en pleine poire pendant tout le trajet jusqu'à la Centrale, Choukhov décide de mettre son chiffon. Comme celui de beaucoup d'autres, son bout de chiffon a deux cordons. Les détenus se sont convaincus de l'utilité de ces chiffons. Avec le sien, Choukhov s'emmaillote le visage jusqu'aux yeux, passe les cordons sous les oreilles et se les noue sur la nuque. Puis il couvre sa nuque en rabattant le bord de sa *chapka*, il relève le col de son caban et rabat aussi le bord de devant de sa *chapka* sur son front. Comme ça, devant il n'a plus que les yeux de découverts. Il serre bien son caban à la ceinture avec sa ficelle ; à présent tout va bien. Il n'y a que les moufles qui ne valent pas grand-chose, et ses mains sont déjà engourdies. Il les frotte et les tape l'une contre l'autre, parce que maintenant, il va falloir qu'il les mette derrière son dos et qu'il les garde comme ça tout le long de la route.

Le chef de la garde récite la " prière " qu'il rabâche chaque jour aux détenus :

" Prisonniers ! Attention ! Pendant le trajet, respectez strictement l'ordre de la colonne ! Ne restez pas en arrière, ne dépassez pas, ne changez pas de rang, ne parlez pas entre vous, ne regardez pas de côté, tenez vos mains toujours derrière votre dos ! Un pas à droite, un pas à gauche sont considérés comme une tentative de fuite, l'escorte ouvre le feu *sans* avertissement. Les hommes de tête, en avant, marche ! "

Deux types de l'escorte, probable, ont ouvert la route. Vu que la colonne s'ébranle, les épaules se mettent à se balancer, les types de l'escorte avancent, une vingtaine de pas à droite et à gauche de la colonne, et à une dizaine de pas les uns des autres, la mitraillette prête à tirer.

Il n'a pas neigé depuis une semaine, la route est tassée, damée. Ils contournent le camp. Le vent prend les visages par le travers. Mains derrière le dos, têtes baissées, la colonne avance comme si elle suivait un enterrement. On ne voit que les pieds de deux ou trois copains qui sont devant et le bout de terrain piétiné où il faut poser les siens, de pieds. De temps en temps, un type de l'escorte gueule : " A-48 ! Mains derrière le dos ! B-502 ! Reprends ton rang ! " Mais ensuite, même eux se fatiguent de gueuler. Le vent est coupant et les gêne pour regarder. Eux, ils n'ont pas le droit de s'attacher un chiffon. Pas bien marrant non plus, leur boulot...

Quand il fait un peu moins froid, tout le monde parle dans la colonne. L'escorte a beau gueuler. Mais aujourd'hui, chacun se penche en avant, chacun s'abrite derrière le dos du copain de devant, et se retire dans ses pensées.

Mais, même dans leurs pensées, les détenus ne sont pas libres. Ils reviennent toujours à la même chose ; ils remâchent : “ Est-ce qu’ils ne vont pas dégotter ma ration dans mon matelas ? Est-ce qu’ils vont m’exempter, ce soir, à l’infirmerie ? Est-ce que le capitaine va aller au mitard ou pas ? Et comment est-ce que César a bien pu se faire donner son linge chaud ? Il a dû graisser la patte au gars du magasin des effets personnels, ou alors, quoi ? ”

Du fait qu’il a pris son déjeuner sans pain et que c’était froid, Choukhov se sent mal calé. Et pour que son estomac ne l’embête pas et ne crie pas famine, il cesse de penser au camp, il cherche ce qu’il va dire dans la lettre qu’il va bientôt envoyer chez lui.

La colonne passe devant la scierie construite par les détenus, devant un quartier d’habitations (c’étaient aussi les gars du camp qui avaient monté ces baraquements habités par des gens en liberté), devant le nouveau club (c’étaient encore les gars du camp qui avaient tout fait, des fondations aux peintures murales, mais le cinéma, c’étaient les gens en liberté qui le regardaient), et la colonne débouche dans la steppe, en plein contre le vent, juste en face du soleil rougeâtre qui se lève. Une neige blanche et nue s’étend à perte de vue à droite et à gauche et, par toute la steppe, pas le moindre arbrisseau.

Une nouvelle année commence, 51, et dans l’année, Choukhov a droit à deux lettres. Il a envoyé la dernière en juillet et il a reçu la réponse en octobre. A Oust-Ijma, le règlement n’était pas pareil ; on aurait même pu écrire tous les mois.

Mais qu’est-ce qu’on aurait mis dans une lettre ? Et Choukhov n’écrivait pas plus souvent qu’à présent.

Choukhov a quitté sa maison le 23 juin 41. Le dimanche, les gens étaient revenus de la messe à Palomnia en disant : c’est la guerre. A Palomnia, la poste l’avait su, mais à Temguénévo, personne n’avait la radio avant la guerre. Mais, d’après les lettres, maintenant les amplis braillent dans toutes les isbas.

Écrire à présent – c’est comme lancer des cailloux dans de l’eau dormante. Autant de tombés, autant de perdus sans même laisser de traces. On ne peut pas dire dans quelle brigade on travaille, comment est le chef de brigade, Andréï Prokofievitch Tiourine. Maintenant, il trouve mieux de quoi parler avec Kilgas, le Letton, qu’avec les siens.

Et puis aussi, avec les deux lettres qu’ils peuvent écrire dans l’année, on ne comprend pas trop comment ils vivent. Le président du kolkhoze est un nouveau, à ce qu’il paraît ; mais un nouveau, il y en a un chaque année. Ils ont réunifié le kolkhoze avec d’autres, mais avant déjà, ils les avaient réunifiés et, ensuite, ils les avaient re-séparés. Et puis, il y a aussi qu’à ceux qui ne remplissent pas les normes, on a réduit leur lot individuel à quinze ares, il y en a qui n’ont même

plus un bout de jardin devant leur maison.

Il y a une chose que Choukhov n'arrive pas à comprendre ; sa femme lui écrit que, depuis la guerre, il n'y a pas un seul habitant de plus au kolkhoze. Tous les garçons, toutes les filles, ils se débrouillent tous pour partir jusqu'au dernier à la ville, travailler en usine, ou alors à la tourbière. La moitié des hommes ne sont pas revenus de la guerre, et ceux qui en sont revenus ne veulent pas entendre parler du kolkhoze : ils demeurent là, mais ils vont travailler quelque part ailleurs. D'hommes, au kolkhoze, il n'y a plus que Zakhar Vassilitch, le chef de la brigade, et Tikhon, le charpentier, qui a quatre-vingt-quatre ans. Il s'est marié il n'y a pas longtemps et il a déjà des gosses. Ce sont les femmes qui font marcher le kolkhoze, les mêmes qui y sont depuis 1930.

Voilà ce que Choukhov n'arrive pas à comprendre : ils habitent au village et travaillent quelque part ailleurs. Choukhov a connu la vie du paysan individuel et la vie des kolkhozes, mais que les hommes ne travaillent pas dans leur propre village, ça non, il ne peut pas l'admettre. C'est dans le genre d'un métier d'appoint ou quoi ? Et les foins, alors ?

Sa femme lui a répondu que ça faisait longtemps qu'on avait laissé tomber ces métiers. Il n'y a plus de ces charpentiers qui faisaient autrefois la réputation du pays. On ne tresse plus de corbeilles d'osier, personne n'en a plus besoin. Mais, tout de même, il y a un nouveau métier rudement chouette, c'est les tapis peints. Quelqu'un a ramené de la guerre des pochoirs, et maintenant, ça y va, et il y en a de plus en plus, de ces barbouilleurs ; ils ne sont inscrits nulle part, ils ne travaillent nulle part, ils donnent un coup de main au kolkhoze pendant un mois, pour faire les foins et les rentrer, bien sûr, et en échange, le kolkhoze leur fournit une attestation comme quoi le kolkhozien un tel est libéré, le reste de l'année, pour raisons personnelles et qu'il ne doit rien comme arriérés. Et ils parcourent tout le pays, ils vont même en avion pour économiser le temps, et ils ramassent du fric par milliers de roubles, et ils barbouillent leurs tapis partout : cinquante roubles pour un tapis fait sur n'importe quel vieux drap qu'on leur donne et dont on n'a que faire ; et pour dessiner un tapis, soi-disant qu'il ne leur faut pas plus d'une heure. Et sa femme espère en secret qu'Ivan va revenir et qu'il va se mettre lui aussi à faire des tapis. Alors, ils sortiraient de la misère où elle se débat, ils enverraient les gosses au collège technique et, à la place de la vieille isba pourrie, ils en construiraient une neuve. Tous les peintres en tapis se font construire de nouvelles maisons ; près de la voie ferrée, les maisons ne font plus cinq mille roubles comme autrefois, mais vingt-cinq mille.

Alors, il a demandé à sa femme de lui écrire comment il pourrait bien s'y prendre pour devenir peintre en tapis, lui qui n'a jamais su dessiner de sa vie. Et qu'est-ce que c'est que ces tapis si merveilleux, qu'est-ce qu'il y a dessus ? Sa

femme a répondu qu'il faudrait être idiot pour ne pas pouvoir dessiner ces tapis : il n'y a qu'à poser le pochoir dessus et à passer le pinceau dans les trous ; et les tapis, il y en a de trois sortes : un, c'est " la troïka ", un officier de hussards sur un traîneau à trois chevaux, joliment attelés ; le second, c'est " le cerf ", et un troisième, genre tapis persan. Il n'y a pas d'autres dessins, mais les gens sont bien contents de les avoir à travers tout le pays, et on se les arrache. Parce qu'un vrai tapis, ça va chercher des milliers de roubles, et pas cinquante.

Choukhov aurait bien voulu jeter au moins un coup d'œil sur ces tapis...

De camp en prison, Ivan Denissovitch a perdu l'habitude de faire des calculs pour le lendemain, pour l'année prochaine, de savoir comment il nourrirait sa famille. Les gradés pensent à tout pour lui et, en un sens, c'est même moins dur comme ça. Il a encore un hiver et un été et encore un hiver et un été à tirer. Mais ces tapis, ça le travaille...

C'est facile de gagner gros, on dirait que ça marche le feu de Dieu. Et se débrouiller moins bien que les gars de son village, c'est comme qui dirait vexant... Franchement, Ivan Denissovitch n'aimerait pas se mettre dans ces tapis. Pour ça, faut être sans-gêne, faut avoir du culot, faut savoir graisser la patte aux gens. Ça fait quarante ans que Choukhov est en ce bas monde, il a déjà la moitié des dents en moins et plus beaucoup de cheveux sur le caillou ; il n'a jamais graissé la patte à personne, ni rien touché non plus. Et c'est une chose qu'il n'a pas apprise, même au camp.

Argent vite gagné ne pèse pas lourd et, en plus, on n'a pas la satisfaction de se dire que, hein ! on l'a bien gagné. Les vieux avaient raison : le bon marché est vite bon à jeter. Choukhov a encore de bons bras, ils serviront, alors ; est-ce que vraiment, quand il sera dehors, il ne trouvera pas de travail comme maçon, ou comme menuisier, ou comme ferblantier ?

Seulement, voilà, avec sa privation de droits civiques, on n'en voudra nulle part, on ne le laissera pas non plus rentrer chez lui – ma foi, à ce moment-là, il sera bien content d'avoir les tapis.

Pendant ce temps, la colonne est arrivée et s'est arrêtée devant le poste de garde de la grande zone du chantier. Auparavant, à la pointe de la zone, deux types de l'escorte, en touloupe, se sont détachés pour aller à travers champs vers les miradors éloignés. Tant que les gardiens n'ont pas occupé tous les miradors, on ne laisse pas entrer la colonne. Le chef de la garde, mitraillette à la bretelle, va vers le poste. La fumée sort à plein tube de la cheminée : il y a un gardien, un type du dehors, qui reste là toute la nuit pour que personne ne fauche des planches ou du ciment.

A travers les portails barbelés, à travers tout le chantier, à travers les barbelés du fond, le soleil se lève, énorme, rouge, dans une sorte de brouillard. A

côté de Choukhov, Aliochka regarde le soleil. Il est content. Un sourire se forme sur ses lèvres. Ses joues sont creusées, il vit avec ses seules rations, il ne se fait pas d'à-côtés – alors, de quoi se réjouit-il ? Le dimanche, il passe son temps à chuchoter avec les autres Baptistes. Pour eux, le camp, ça ne leur fait ni chaud ni froid.

Sa muselière de chiffon s'est complètement mouillée pendant la route à cause de la respiration. Il y a des coins où elle a gelé, où c'est devenu une croûte glacée. Choukhov la fait glisser de sa figure sur son cou et se tourne dos au vent. Il n'a l'impression d'être transpercé nulle part, mais tout de même, avec ses méchantes moufles, il a les mains gourdes ; et il ne sent plus les doigts de son pied gauche : sa botte de feutre gauche a brûlé, c'est la deuxième fois qu'il a dû la rapetasser.

Il a les reins et le dos, jusqu'aux épaules, qui lui tirent, qui l'élancent – comment va-t-il pouvoir travailler ?

Il regarde derrière lui et se trouve nez à nez avec le chef de la brigade qui est dans la rangée de cinq derrière la sienne. Le chef de brigade est large d'épaules, et il a le portrait en largeur. Il a la mine sombre. Ce n'est pas un marrant, mais les gars de sa brigade il les nourrit, ça va. Il veille à obtenir la ration maximale. C'est son deuxième temps qu'il est en train de tirer, un vrai fils du *Goulag*[{8}], alors, les camps, il connaît ça comme sa poche.

Au camp, le chef de brigade, c'est tout. Un bon chef de brigade te donne la vie une seconde fois, un mauvais te fait un costume en sapin. Choukhov connaît Andréï Prokofievitch depuis Oust-Ijma mais, là-bas, il n'était pas dans sa brigade. Quand les condamnés de l'article 58 du camp ordinaire d'Oust-Ijma ont été transférés ici aux travaux forcés, Tiourine l'a pris avec lui. Choukhov n'a jamais affaire au Chef de Camp, au S.P.P., aux chefs de chantier, aux ingénieurs : son chef de brigade le défend partout, un vrai rempart, le chef de brigade. Mais, en échange, dès qu'il fronce le sourcil ou lève le petit doigt, exécute-toi, et en vitesse. On peut rouler qui on veut au camp, mais pas Andréï Prokofievitch. Et comme ça, on reste en vie.

Choukhov brûle d'envie de demander au chef de brigade si on va travailler au même endroit que la veille ou bien ailleurs, mais il a peur d'interrompre ses profondes réflexions. Déjà qu'il vient de nous dépêtrer de la " Cité socialiste ", alors peut-être, maintenant, qu'il se creuse la tête rapport aux normes ; la nourriture des cinq jours qui viennent tient à ça.

Le chef de brigade a le visage marqué par la variole, de grosses grêlures. Il est face au vent, mais la peau de sa figure ne fait pas un pli, c'est comme de l'écorce de chêne.

Dans la colonne, les hommes frappent dans leurs mains, tapent des pieds.

Ce que ce petit vent est mauvais ; les gaffes ont l'air d'être déjà perchés sur leurs six miradors, mais on ne laisse toujours pas entrer. Ils en remettent avec leur vigilance !

Ah ! enfin. Le chef de la garde et le contrôleur sortent du poste et se placent de chaque côté du portail qu'on ouvre.

" En Rrrang par cinq ! Prrremier ! Deuxième ! "

Les gars prennent presque le pas de parade comme pour défiler. Ils ne demandent qu'à entrer dans la zone ; une fois dedans, on sait ce qu'on a à faire.

Tout de suite après le poste de garde, la cahute du bureau ; devant le bureau, se tient le chef de chantier. Il cueille au passage les chefs de brigade ; ils y vont bien d'eux-mêmes d'ailleurs. Der y va aussi. C'est un surveillant détenu, une belle ordure, et qui est après les copains pire qu'après des chiens.

Huit heures, huit heures cinq (le train des groupes électrogènes vient de siffler), les chefs craignent que les détenus ne perdent leur temps, ne s'égaillent dans les locaux chauffés, mais les détenus font une longue journée et ils ont assez de temps pour tout. Tous ceux qui entrent dans la zone se baissent, un bout de bois par-ci, un copeau par-là, autant de pris pour notre feu. Et chacun se glisse dans son trou.

Tiourine a dit à son adjoint Pavlo de le suivre au bureau. César y va aussi. César est riche ; il reçoit des colis deux fois par mois. Il a graissé la patte à qui de droit, et il s'est fait planquer au bureau comme adjoint au service des normes.

Le reste de la 104e file de son côté, et dare-dare.

Le soleil se lève, rouge, entouré de brumes, au-dessus de la zone vide ; ici, il y a des éléments pour maisons préfabriquées, recouverts de neige ; là, on a commencé à poser des pierres et on a tout plaqué après les fondations ; là, il y a le bras d'un excavateur, en deux morceaux, qui traîne ; plus loin, le godet, ailleurs, des débris de ferraille ; on a creusé partout des fossés, des tranchées, des trous ; on a fait monter les murs des ateliers de réparation jusqu'au niveau du toit et, sur une butte, la Centrale en est au début du premier étage.

Tout le monde s'est planqué. Il n'y a que les six gaffes, debout dans leurs miradors, et l'agitation autour du bureau. Cet instant-là, il est à nous tout seuls ! A ce qu'on dit, le directeur des travaux a tant de fois menacé de distribuer les tâches aux brigades la veille au soir, mais ils ne sont jamais arrivés à organiser ça. Parce qu'entre le soir et le matin, tout est fichu sens dessus dessous.

Mais cet instant, oui, il est à nous ! En attendant que les chefs s'y retrouvent, on n'a qu'à se tenir peinards, au chaud, sans se remuer. On aura toujours assez à s'échiner. La bonne affaire, c'est d'être à côté du poêle, de renrouler ses " chaussettes " et d'en profiter pour les chauffer un peu. Comme ça, on aura chaud aux pieds toute la journée, Mais, même sans poêle, c'est bon

malgré tout.

La 104e entre dans la grande salle des ateliers de réparation, vitrée depuis l'automne, et où la 38e coule des panneaux de béton. Il y a des panneaux dans leur moule, d'autres qui sont dressés, ailleurs, des armatures pour le béton. Le plafond est haut et le sol en terre ; il n'y fera jamais bien chaud, mais on fait quand même du feu dans cette salle et sans regarder au charbon : ce n'est pas pour que les hommes n'aient pas froid, mais pour que les panneaux prennent mieux. Il y a même un thermomètre et, le dimanche, si pour une raison ou une autre le camp ne travaille pas, c'est un homme libre qui vient allumer le feu.

Évidemment, la 38e ne laisse personne d'autre approcher de son feu ; ils se sont mis tout autour à faire sécher leurs " chaussettes ". Bon, mais nous, dans notre coin, on n'est pas mal non plus.

Choukhov pose son fond de culotte – qui en a vu des sièges ! — sur le bout du moule en bois ; et il appuie son dos contre le mur. Quand il a redressé le dos, son caban et sa veste matelassée se sont tendus et il sent quelque chose de dur qui lui appuie sur le côté gauche de la poitrine, près du cœur. Ce truc dur, c'est une pointe du quignon de pain qu'il a fourré dans sa petite poche intérieure, la moitié de sa ration qu'il a prise pour le déjeuner. Il en emporte toujours autant quand il se rend au travail et n'y touche pas jusqu'au repas de midi. Mais, d'habitude, il a mangé l'autre moitié le matin, et pas aujourd'hui. Choukhov se rend compte qu'il n'a rien économisé du tout : l'envie de manger tout de suite sa portion, au chaud, lui secoue les tripes. Il reste cinq heures jusqu'au déjeuner ; c'est long, cinq heures.

Les courbatures du dos ont maintenant descendu dans les jambes et il se sent les jambes en coton. Ah ! s'il pouvait se mettre à côté du poêle !...

Choukhov pose ses moufles sur ses genoux, se déboutonne, détache de son cou sa muselière toute givrée, la pile – autant dire la casse – plusieurs fois et la fourre dans sa poche. Ensuite, il tire son quignon du chiffon blanc où il est enveloppé, il tend ce chiffon-là dans l'entrebâillement de sa veste pour ne pas laisser perdre la moindre miette, il mord dans sa ration à petites bouchées en mâchant bien. Il a transporté son pain sous deux épaisseurs de vêtements, il l'a chauffé avec son corps, ce qui fait que le pain n'a pas du tout gelé.

Aux camps, Choukhov s'est bien des fois rappelé la façon dont on mangeait autrefois à la campagne : les pommes de terre, par pleines poêlées, la *kacha*, par pleines potées, et puis encore, avant, de la viande, et de ces tranches ! Et du lait, on en buvait à se faire éclater les boyaux.

C'est pas comme ça qu'on doit faire, c'est ce qu'il a compris dans les camps. On doit manger en ne pensant absolument qu'à ça ; tiens, comme maintenant qu'il attrape, avec ses dents, de petits morceaux, les écrase avec sa

langue, les fait juter contre ses joues ; et, du coup, ce pain noir, mal cuit, voilà qu'il en paraît tout odorant. Qu'est-ce qu'il mange, Choukhov, depuis huit ans, presque neuf ? Rien. Et qu'est-ce qu'il abat comme besogne ? Gros comme ça !

Ainsi, Choukhov est tout à ses deux cents grammes ; tous les gars de la 104e sont assis à côté, dans le même coin.

Les deux Estoniens, comme deux frères, se sont accroupis sur un panneau de béton bas et ils fument, en se donnant la touche à tour de rôle, une moitié de sèche dans le même fume-cigarette. Tous les deux, ils sont blonds, grands, secs, ils ont le nez long, de grands yeux. Ils sont si bien accrochés l'un à l'autre qu'on dirait que l'un sans l'autre est comme le poisson sur la grève. Jamais le chef de brigade ne les sépare. Ils partagent tout ce qu'ils mangent et couchent dans le même châlit, en haut. Quand ils sont dans la colonne ou quand ils attendent la sortie, ou quand ils se couchent, ils causent toujours entre eux, pas trop fort, pas trop vite. Mais ce ne sont pas du tout des frères ; c'est seulement ici, à la 104e, qu'ils se sont connus. Comme ils l'ont raconté, il y en a un qui était pêcheur sur la côte et, l'autre, ses parents l'avaient emmené en Suède tout petit, quand on avait instauré les Soviets. Une fois grand, une idée, à lui, il était rentré en Estonie faire l'Université.

Bien sûr, on dit qu'une nationalité, ça ne signifie rien, qu'il y a des bons et des mauvais partout. Et, pourtant, il en a vu, Choukhov, des Estoniens, il n'en a jamais trouvé de mauvais.

Tout le monde est assis, les uns sur les panneaux, les autres sur les coffrages, et il y en a même qui sont par terre. De bon matin, on n'a pas la langue bien déliée pour parler et chacun est dans ses pensées, sans rien dire, Fétioukov, le crevard, a ramassé quelque part des mégots (il retournerait les crachoirs pour en piquer, ça ne le débecterait pas) ; maintenant, il les dépiaute sur ses genoux, faisant tomber le tabac pas brûlé dans un papier. Quand il était libre, il avait trois enfants ; mais, quand on l'a fichu en taule, tous trois lui ont tourné le dos ; sa femme s'est remariée, alors, il n'a personne pour l'aider.

Bouïnovski bigle un bon moment du côté de Fétioukov et, à la fin, il gueule :

" Eh ! dis donc, qu'est-ce que tu as à ramasser ces saloperies ? Tu vas attraper un chancre aux lèvres ! Fous-moi ça en l'air ! »

Ce capitaine, il a l'habitude de commander et il parle à tout le monde comme s'il donnait des ordres.

Mais Fétioukov ne dépend en rien du capitaine : le capitaine, lui non plus, ne reçoit pas de colis. Alors, il a un rire mauvais et on voit sa bouche édentée. Il dit :

" Attends un peu, capitaine, quand tu en auras tiré huit ans, tu piqueras aussi

des mégots. Il y en a de plus fiers que toi qui sont arrivés au camp, et puis... »

Fétioukov en juge d'après lui, mais peut-être que le capitaine tiendra le coup, lui... " De quoi, de quoi ? »

Senka Klevchine est à moitié sourd et il a compris de travers. Il croit qu'on parle de la façon dont Bouïnovski s'est fait échauder, ce matin, à la Sortie.

" Fallait pas se rebiffer, qu'il dit tout accablé, en hochant la tête. Ça se serait tassé. »

Ce Senka Klevchine, il est doux comme un mouton, le malheureux. Il a eu un tympan crevé tout au début, en 41. Ensuite, il a été fait prisonnier. Il s'est évadé, on l'a repris et flanqué à Buchenwald. Il en a réchappé par miracle et, maintenant, il fait son temps, tout doux. Celui qui se rebiffe, il est cuit, qu'il dit.

C'est bien vrai. Gémis, mais fais le dos rond. Si tu fais la forte tête, on te cassera les reins.

Aliochka plonge son visage dans ses mains. H se tait. Il récite ses prières.

Choukhov mange son pain jusqu'à la peau des doigts, mais il garde un bout de croûte sans un brin de mie, c'est le bout arrondi du quignon. Il n'y a pas une cuiller qui aille aussi bien qu'une croûte de pain pour torcher une gamelle de *kacha*. Il remet cette croûte dans son petit chiffon blanc pour l'avoir au repas de midi, fourre le chiffon dans sa poche intérieure, sous la veste matelassée, boutonne ses vêtements pour affronter le gel ; bon, il est prêt ; ils n'ont qu'à l'envoyer au boulot maintenant. Mais vaudrait mieux qu'ils attendent encore un brin.

La 38e brigade se lève et se disperse, les uns vers la bétonneuse, les autres pour chercher de l'eau, d'autres s'occupent de l'armature.

Mais ni Tiourine ni Pavlo, le sous-chef, ne sont de retour. Ça fait à peine une vingtaine de minutes que la 104e s'est assise, et la journée de travail (plus courte parce que c'est l'hiver) dure jusqu'à six heures, mais tout le monde a dans l'idée que c'est une sacrée chance et que le soir n'est déjà plus très loin à présent.

" Oui, eh bien, ça fait longtemps qu'il n'y a pas eu de tempête ! dit, en soupirant, Kilgas, le Letton, bien en chair, au visage rougeaud. Pas une de tout l'hiver ! En voilà un hiver !

— Oui... De tempête... De tempête... " répètent tous les gars de la brigade en poussant des soupirs.

Quand la tempête de neige se met à souffler dans ce pays, c'est pas seulement qu'on ne va pas au boulot, mais même ils ont la trouille de laisser sortir les détenus des baraquements. Si on ne tendait pas une corde entre le baraquement et le réfectoire, il y aurait de quoi se perdre complètement. Si le

détenu crève de froid dans la neige, tant pis pour ses os. Ah oui, mais s'il se sauve ? C'est arrivé. Pendant la tempête, la neige est menue, menue, mais elle fait des congères si dures qu'on dirait qu'on l'a tassée. C'était par ces congères, enjambant les barbelés, que les gars filaient. Pas bien loin, faut dire.

A bien réfléchir, la tempête, ça ne vous rapporte rien du tout. Les gars sont bouclés ; le charbon n'arrive pas à temps ; ça souffle et la chaleur du baraquement s'en va ; la farine n'est pas livrée, il n'y a pas de pain ; et en plus, il arrive qu'à la cuisine, on ne s'en sort pas non plus... Et tous les jours de tempête – qu'il y en ait trois ou toute une semaine – c'est compté comme autant de jours de congé, et on t'expédie au boulot le dimanche autant de fois de suite.

Eh bien, quand même, au camp, on aime la tempête et on fait des prières pour qu'elle vienne. Dès que le vent se met à souffler un peu fort, on lève tous le nez en l'air : " S'il pouvait en tomber, du p'tit blanc, du p'tit blanc ! "

Ça veut dire : de la neige.

Parce que quand le vent souffle à ras de terre, jamais ça ne donne une vraie tempête.

Quelqu'un s'est faufilé près du poêle de la 38e pour se chauffer. Il se fait vider.

A ce moment, Tiourine entre dans la salle. Il a l'air sombre. Les gars de la brigade ont déjà compris qu'il y a quelque chose à faire et en vitesse.

" Bon, dit Tiourine en jetant un coup d'œil circulaire. La 104e est au complet ? "

Et sans vérifier ni recompter, parce qu'avec Tiourine, personne ne s'aviserait de se tirer, il distribue rapidement les tâches. Il envoie les deux Estoniens, Kilgas et Goptchik, prendre, tout près, une grande auge à ciment pour la porter à la Centrale. Il n'en faut pas plus pour qu'on sache que la brigade est dirigée sur la Centrale Électrique qu'on a abandonnée à moitié construite à la fin de l'automne. Tiourine envoie deux autres gars au dépôt du matériel où Pavlo est en train de toucher les outils. Il en désigne quatre autres pour déblayer la neige autour de la Centrale, à l'entrée de la salle des machines, dans la salle elle-même et sur les échelles. Ensuite, il dit à deux autres de faire du feu dans la salle, de dégoter du charbon et des planches qu'il faudra fendre. A un autre, d'y transporter du ciment en luge. A deux autres d'amener de la flotte, à deux autres du sable, à un autre enfin de dégager ce sable de la neige et de l'émietter au pic.

Après tout cela, les deux seuls à n'être pas désignés pour une tâche sont Choukhov et Kilgas, les meilleurs ouvriers de la brigade. Le chef les appelle et leur dit :

" Voilà, fistons ! (il n'est pas plus vieux qu'eux, mais c'est son habitude de les appeler " fistons ") ; après le repas de midi, vous me monterez le mur du

premier en parpaings, à l'endroit où la 6e brigade s'est arrêtée cet automne. Mais maintenant, il faut chauffer la salle des machines. Elle a trois grandes fenêtres et il faut commencer par les boucher avec ce que vous voudrez. Je vais vous donner des gars pour vous aider, mais d'abord, voyez avec quoi les boucher. La salle des machines va nous servir à faire le ciment et à nous chauffer. Si on n'arrive pas à chauffer, on va crever de froid, comme des chiens. Pigé ? "

Il aurait peut-être dit autre chose, mais Goptchik, un gamin de seize ans à peu près, rose comme un porcelet, arrive en courant pour se plaindre que l'autre brigade ne veut pas donner l'auge à ciment et il y a de la bagarre. Tiourine file là-bas.

Si pénible que ce soit de commencer la journée par ce froid, c'est le début le pire et il suffit d'en passer le cap.

Choukhov et Kilgas se regardent. Ils ont déjà travaillé bien des fois ensemble et ils ont de la considération l'un pour l'autre, le maçon et le charpentier. Mais dénicher sur la neige toute nue de quoi boucher les fenêtres, ça n'est pas facile. Alors, Kilgas dit :

" Vania[9]. Par là, du côté des maisons préfabriquées, je connais un coin où il y a un gros rouleau de papier goudronné. C'est moi qui l'ai planqué. On fait un saut ? "

C'est un Letton, Kilgas, mais il sait le russe comme sa langue maternelle : tout près de chez eux, il y avait un village de Vieux-Croyants. Kilgas l'a appris tout môme, le russe. Il est au camp depuis deux ans seulement, mais il comprend déjà très bien qu'ici, pour avoir quelque chose, il faut le demander avec les dents. Le prénom de Kilgas, c'est Iohann, et Choukhov l'appelle aussi Vania.

Ils décident d'aller piquer le papier goudronné. Mais Choukhov fait d'abord un saut au chantier des ateliers de réparation pour récupérer sa truelle. La truelle, c'est beaucoup pour un maçon, quand on l'a bien en main et qu'elle est légère. Mais sur les chantiers, le Règlement dit qu'on touche ses outils le matin et qu'on les rend le soir. Alors, celui qu'on aura le lendemain, c'est une question de pot. Un jour pourtant, Choukhov a roulé le responsable aux outils, il s'est confisqué la meilleure truelle. Du coup, il doit lui trouver chaque soir une cachette, et s'il doit poser des moellons ou des parpaings le lendemain, il passe la reprendre. Évidemment, si on avait envoyé la 104e aujourd'hui à la " Cité socialiste ", il se serait retrouvé sans sa truelle. Mais ici, il fait rouler une pierre, glisse les doigts dans une fente, et la voilà retirée.

Choukhov et Kilgas sortent des ateliers pour aller vers les maisons préfabriquées. De leur bouche sortent des bouffées de buée épaisse. Le soleil est déjà haut, mais il ne donne pas de rayons, il est comme dans un brouillard, et de chaque côté du soleil, on dirait des poteaux.

“ C’est des poteaux ? demande Choukhov à Kilgas en les lui montrant de la tête.

— Nous, les poteaux, ça ne nous gêne pas, dit Kilgas sans répondre précisément. Puis il se met à rire. Tant qu’ils ne tendent pas de barbelés entre... C’est ça qui compte.

Kilgas ne sait pas parler sans blaguer. Toute la brigade l’aime bien à cause de cela. Et tous les Lettons du camp, il faut voir la considération qu’ils ont pour lui. C’est vrai qu’il se nourrit comme il faut, avec deux colis par mois. Et il a des couleurs, à croire qu’il n’est pas au camp. Pas étonnant qu’il blague !

Leur zone de chantier, elle est un peu là ! Le temps de la traverser d’un bout à l’autre... Chemin faisant, ils rencontrent des petits gars de la 82e : on les a encore envoyés creuser des trous. Oh ! des trous pas très grands, 50 cm sur 50 et 50 de profondeur ; oui, mais la terre, même l’été, est dure comme de la pierre, alors maintenant qu’elle est prise par le gel, vous pouvez toujours essayer de l’entamer. On tape dessus à la pioche : la pioche glisse ; ça ne donne que des étincelles, mais on n’arrache pas une miette de terre. Et les gars, chacun au bord de son trou, ils regardent tout autour d’eux pour se chauffer ; pas le droit de s’éloigner, alors il n’y a plus qu’à reprendre la pioche ; il n’y a que ça qui réchauffe.

Choukhov voit parmi eux un gars de Viatka qu’il connaît. Il lui conseille :

“ Écoutez un peu, les sapeurs, vous devriez faire un feu sur chaque trou. Ça la dégèlerait bien, la terre.

— Pas le droit, soupire le gars de Viatka. Ils ne donnent pas de bois.

— Faut en trouver. ”

Kilgas se contente de cracher. “ Allons, Vania, si les chefs avaient deux sous de bon sens, est-ce qu’ils mettraient des gars à creuser la terre à la pioche par un froid pareil ? ” Kilgas envoie plusieurs bordées de jurons indistincts, puis se tait. Quand il fait froid, on ne va pas se lancer dans les grands discours. Ils avancent, avancent et arrivent enfin à l’endroit où des panneaux de bois pour maisons préfabriquées sont enfouis sous la neige.

Choukhov aime faire équipe avec Kilgas ; la seule chose de moche, c’est qu’il ne fume pas, alors, il n’y a pas de tabac dans ses colis.

Vraiment, rien ne lui échappe, à Kilgas. Ils soulèvent une plaque, puis une autre, et dessous, il y a un rouleau de papier goudronné.

Ils le sortent. Oui, mais à présent, comment le transporter ? On peut les voir des miradors – aucune importance. Ce qui les intéresse, les gaffes, c’est que les détenus ne fichent pas le camp ; à l’intérieur de la zone, on pourrait bien faire

des copeaux avec tous les panneaux. Un des gardiens du camp peut se balader dans le coin – aucune importance non plus. Il ne guette que ce qu'il pourrait mettre à gauche. Quant aux gars du camp, ils n'en ont rien à fiche, eux, de ces maisons préfabriquées. Les chefs de brigade non plus. Les seuls à se faire de la bile pour elles, c'est le chef de chantier, un type du dehors, et puis le surveillant détenu, et puis Chkouropatenko l'Échalas. Ce Chkouropatenko n'est rien du tout, un simple détenu. On lui compte son travail au temps passé : il n'a qu'à garder les panneaux préfabriqués, empêcher les détenus de les embarquer. C'est ce Chkouropatenko qui pourrait bien leur mettre le grappin dessus pendant qu'ils sont à découvert. Choukhov a une idée :

" Ecoute, Vania, on ne peut pas le porter en long comme ça, ce rouleau, on va le mettre debout, passer nos bras autour et on va avancer tout doucement en le cachant avec nos corps. De loin, il n'y verra que du feu. "

C'est une fameuse idée. C'est pas commode de tenir un rouleau, alors ils ne le tiennent pas, ils le serrent entre eux comme un troisième homme, et les voilà partis. Vu de loin, on dirait seulement deux gars qui marchent épaule contre épaule.

" Mais après, le chef de chantier, il va le voir, ce papier goudronné aux fenêtres, et de toute manière, il comprendra le truc, lance Choukhov.

— Et nous, qu'est-ce qu'on a à y voir ? demande Kilgas, l'air étonné.
— On s'amène à la Centrale, bon... C'était déjà comme ça. C'est-y qu'il fallait l'arracher ? "

C'est juste, après tout...

Avec ses mauvaises moufles, Choukhov a les doigts complètement gourds ; il ne les sent plus du tout. Mais la botte du pied gauche, elle tient toujours le coup. Les bottes de feutre, c'est ce qu'il y a de plus important. Les mains, on les réchauffe toujours au boulot.

Ils avancent sur la neige vierge et arrivent sur la trace d'une luge entre le dépôt des outils et la Centrale. Faut croire qu'on a déjà amené le ciment.

La Centrale est sur une butte et, derrière, c'est la limite de la zone. Il y a beau temps que personne n'est venu à la Centrale et tous ses accès sont recouverts d'une neige bien lisse. La piste de la luge et les traces fraîches, profondes, d'un petit chemin se voient d'autant mieux : les copains sont passés par-là. Ils déblaient déjà avec leurs pelles de bois tout autour de la Centrale et font un chemin pour le camion.

Ce serait bath que la petite grue du chantier de la Centrale marche. Mais le moteur a grillé et, depuis le temps, ils n'ont pas l'air de l'avoir réparé. Alors, il va encore falloir tout hisser à dos d'homme jusqu'au premier. Le ciment. Et les parpaings.

Pendant deux mois, la Centrale n'a été qu'un squelette gris, abandonné, dans la neige. Et voilà que la 104e revient. Avec quoi est-ce qu'ils peuvent tenir le coup ? Leurs ceintures en grosse toile serrent des ventres vides ; il gèle à pierre fendre ; pas un coin de chauffé ; pas la moindre étincelle. Et pourtant, la 104e est là – et voilà que la vie reprend.

Juste à l'entrée de la salle des machines, l'auge à ciment est tombée en miettes. Elle était complètement décrépite. Choukhov ne croyait même pas qu'elle arriverait entière au chantier. Le chef de brigade jure un bon coup pour la forme, mais il sait bien que c'est la faute à personne. Et voilà Kilgas et Choukhov qui s'amènent avec le rouleau entre eux. Du coup, le chef de brigade est tout réjoui. Il change aussitôt les gars de boulot : il met Choukhov à installer une cheminée au poêle pour allumer le feu le plus vite possible, il envoie Kilgas réparer l'auge à ciment avec les deux Estoniens pour l'aider ; il met dans les mains à Senka Klevchine une hache en lui disant de fabriquer de longues baguettes pour clouer le papier goudronné dessus, vu que ce papier ne fait pas la moitié de la largeur des fenêtres. Mais avec quoi les fabriquer, ces baguettes ? C'est pas le chef de chantier qui délivrera des planches pour aménager un local chauffé. Le chef de brigade regarde autour de lui et tout le monde en fait autant. Il n'y a qu'un moyen, arracher quelques-unes des planches qui servent de garde-fou à l'échelle de roulage qui monte au premier. Y'aura qu'à ne pas être dans la lime pour y marcher, si on ne veut pas se casser la figure. Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ?

On pourrait se demander ce qu'ils en ont à foutre, les détenus, de turbiner pendant des dix ans ? Il n'y a qu'à dire non, un point c'est tout. On traînerait nos savates du matin au soir et la nuit serait à nous.

Mais pas moyen. La-brigade a été inventée pour ça. La brigade, ça n'est pas comme dans le civil ; dehors, Ivan Ivanytch touche son salaire et Piotr Pétrovitch le sien itou. Au camp, on a organisé la brigade pour que ce soit les détenus qui se talonnent les uns les autres et pas les gradés. C'est comme ça : ou bien rabiot pour tous, ou bien on la crève tous. Tu ne bosses pas, fumier, et moi à cause de toi, je dois la sauter ? Pas question, tu vas en mettre un coup, mon salaud !

Ajoutez à ça qu'il y a des situations, comme maintenant, où on est poussé au cul, comme qui dirait : qu'on le veuille ou pas, il faut qu'on saute, qu'on se remue. Si dans deux heures on n'a pas aménagé un coin chauffé, on est tous foutus, y'a pas d'erreur.

Pavlo a déjà apporté les outils. On n'a plus qu'à prendre chacun le sien. Et aussi des bouts de tuyau de poêle. Il n'y a pas d'outils de ferblantier, à vrai dire, mais un marteau de mécanicien et une hachette. On se débrouillera avec.

Choukhov tape dans ses moufles, il monte les tuyaux bout à bout, les

martèle aux joints. Il tape encore dans ses mains et redonne quelques coups de marteau. (Il a caché sa truelle pas bien loin. Dans la brigade, on est entre copains, mais quelqu'un pourrait faire l'échange, Kilgas comme les autres.)

Et d'un seul coup, il a la tête comme nettoyée de toute pensée. Choukhov maintenant a tout oublié, n'a plus aucun souci, il ne pense qu'à une seule chose : comment raccorder les coudes des tuyaux et les faire sortir de façon que ça ne fume pas. Il envoie Goptchik chercher du fil de fer pour suspendre le bout du tuyau près de la fenêtre.

Il y a un autre poêle bas dans un coin, avec un échappement en brique. Il y a sur le dessus une plaque de fer qui chauffe, on y dégèle le sable et on le sèche. Ce poêle est déjà allumé. Le capitaine et Fétioukov apportent du sable sur un bard{10}. Pas besoin d'être bien malin pour porter un bard. Alors, le chef de brigade colle à ce boulot des gars qui ont été chefs. Il paraît que Fétioukov a été une huile dans on ne sait trop quels bureaux. Il roulait en voiture.

Les premiers jours, Fétioukov la ramenait avec le capitaine, il lui criait dessus. Mais une fois, le capitaine lui a flanqué son poing sur la gueule et on n'en a plus parlé !

Les gars se sont déjà installés à se chauffer autour du poêle au sable, mais le chef de brigade les prévient :

" Je vais vous les réchauffer les oreilles, moi ! Faites d'abord l'installation !... "

Chien battu a peur du fouet. Le froid est terrible, mais le chef de brigade encore plus. Les gars reprennent leur travail.

Choukhov entend le chef de brigade dire à voix basse à Pavlo :

" Reste là et tiens-les ferme. Il faut que j'aille m'occuper des normes. "

Les normes sont plus importantes que le travail lui -même. Un chef de brigade qu'est avisé met tout le paquet sur les normes. Si on mange, c'est bien grâce à elles. Un travail pas fait, faut prouver qu'il est fait ; un travail mal payé, faut se débrouiller pour qu'on le paye plus. Ça demande beaucoup de cervelle à un chef de brigade. Il faut qu'il soit en cheville avec les responsables des normes, qu'il leur graisse la patte à eux aussi.

Mais quand on y réfléchit, pour qui c'est fait, toutes ces normes ? Pour le camp. Ainsi, le camp tire du chantier des milliers de roubles en supplément et on attribue des primes aux lieutenants. A Volkovoï, par exemple, pour sa cravache. Et nous, on a deux cents grammes de pain en plus, chaque soir, et de ces deux cents grammes, la vie en dépend.

On a apporté deux seaux d'eau et elle s'est couverte de glace en chemin. Pavlo s'avise que ce n'est pas la peine d'en transporter : il vaut mieux faire fondre de la neige sur place. On pose les seaux sur le poêle.

Goptnick ramène du fil d’aluminium, de celui qui sert pour installer l’électricité. Il annonce :

“ Ivan Denissovitch ! Ce fil irait bien pour des cuillers. Dites, vous m’apprendrez à fondre une cuiller ? ”

Ivan Denissytch aime bien ce petit coquin de Goptchick (son fils à lui est mort tout gosse ; il a deux grandes filles). On a fichu Goptchik en taule parce qu’il portait du lait aux hommes de Bender{11}.

Il a écopé au même tarif que les adultes. Il est caressant comme un petit veau et gentil avec tout le monde. Et rusé avec ça : il mange ses colis tout seul ; parfois, on l’entend mastiquer la nuit.

C’est vrai qu’il ne peut pas nourrir tout le monde...

Ils coupent des bouts de fil pour leurs cuillers et les cachent dans un coin. Choukhov fabrique une espèce de tréteau avec deux planches et fait monter Goptchik dessus pour accrocher le tuyau. Goptchik est agile comme un écureuil ; il grimpe sur les traverses, enfonce un clou, passe le fil d’aluminium par-dessus et lui fait faire le tour du tuyau. Choukhov ne regarde pas à la dépense ; il met encore un coude supplémentaire, en haut, à la sortie de la cheminée. Il n’y a pas de vent aujourd’hui, mais demain ? Il ne faudrait pas que le vent rabatte la fumée. C’est pour nous qu’on l’installe, ce poêle, pas vrai ?

Senka Klevchine a fini ses baguettes. C’est à ce galopin de Goptchik qu’on fait clouer le papier goudronné. Il grimpe comme un diablotin et crie de son perchoir.

Le soleil est monté. Il a chassé la brume. Les poteaux ont disparu. Des reflets pourpres dansent dans la salle. On allume le poêle avec le bois fauché. Y’a pas à dire, c’est plus gai comme ça !

“ Le soleil de janvier chauffe le poil à la Blanchette ! ” fait Choukhov.

Kilgas a fini de rafistoler l’auge à ciment ; il donne un dernier petit coup de hache et crie :

“ Pour ce boulot-là, le chef de brigade, il va falloir qu’il m’aligne cent roubles, pas un de moins ! Hein, Pavlo ? ”

Pavlo rit.

— Tu vas avoir cent grammes.

— Le procureur va te redonner du rabiot ! crie Goptchik de son perchoir.

— Arrêtez ! Arrêtez ! ” gueule Choukhov (les gars coupent le papier de travers).

Il leur montre la bonne façon.

Les gars font le siège du poêle en fer. Pavlo les chasse. Il donne du renfort à Kilgas pour fabriquer des auges avec quoi on portera le ciment au premier. Il met encore deux gars pour porter le sable. Il en envoie là-haut pour enlever la neige de l'échafaudage et du mur qui est en train, puis il met encore un gars à jeter le sable réchauffé de la plaque de fer dans l'auge.

Dehors, un moteur ronfle : on amène les parpaings. C'est le camion qui se fraye un passage. Pavlo sort en courant faire de grands gestes pour montrer où il faut décharger.

On cloue une bande de papier goudronné, puis une autre. Mais est-ce que ça protège ? Pardi, c'est pas autre chose que du papier. Tout de même, ça fait comme si le mur était bouché. Il fait plus sombre là-dedans. Le poêle en est plus flamboyant.

Aliochka a apporté du charbon. Les uns lui crient : verse-le ! Les autres : ne le verse pas ! Avec le bois, ça donne plus de chaleur ! Alors, il reste sans bouger, ne sachant à qui obéir.

Fétioukov s'est installé près du poêle ; l'imbécile, il approche ses bottes de feutre tout près du feu. Le capitaine l'attrape par le col et le pousse vers le bard :

" Va porter du sable, fumier ! "

Le capitaine, il voit le travail du camp tout à fait comme le service à la marine : on te dit de le faire, alors tu le fais ! Le capitaine a bien baissé le dernier mois, mais il tire toujours le harnais.

On y a mis le temps ; enfin, les trois fenêtres sont bouchées. Maintenant, il n'y a plus que la porte qui donne du jour. Et du froid. Pavlo ordonne qu'on bouche le haut, mais pas le bas, de façon qu'un homme puisse entrer en baissant la tête. C'est ce qu'on fait.

Pendant ce temps, on a déchargé trois bennes de parpaings. Oui, mais comment faire pour les monter sans la grue ?

Pavlo appelle :

" Hé ! les maçons ! Venez qu'on voie ! "

C'est une tâche qui fait honneur. Choukhov et Kilgas montent avec Pavlo. L'échelle de roulage était déjà bien étroite et, maintenant que Senka a enlevé le garde-fou, il faut se serrer contre le mur pour ne pas se ficher par terre. Il y a encore un hic : la neige a gelé sur les barres transversales les arrondissant, le pied n'y trouve plus appui. Comment monter le ciment ?

Ils regardent où il faudra faire monter les murs : on y déblaie déjà la neige à la pelle. Voilà. Ici. Il faudrait briser la glace à la hachette sur les parpaings déjà posés et ensuite donner un coup de balayette.

Ils regardent par où faire passer les parpaings. Ils jettent un coup d'œil en bas. Et ils décident qu'au lieu de les trimbaler par l'échelle, il vaut mieux mettre

quatre gars à les balancer sur l'échafaudage qui est là, deux autres au premier pour les porter aux maçons ; et ça ira tout de même plus vite.

En haut, le petit vent n'est pas fort, mais ça souffle quand même. Au début, il va nous transpercer, mais en s'abritant derrière les pans déjà montés, ça pourra aller, on aura beaucoup moins froid.

Choukhov lève la tête vers le ciel et il pousse un cri de surprise : le ciel est clair et, au soleil, on voit que c'est bientôt l'heure du déjeuner. C'est fou ce que le temps passe, quand on travaille ! Choukhov l'a remarqué bien des fois ; au camp, les jours filent, on n'a pas le temps de s'en apercevoir. Mais le temps qu'on a à tirer, lui, il ne bouge pas, il ne diminue pas d'un cheveu.

Ils redescendent. Tous les gars se sont déjà installés autour du poêle ; seuls le capitaine et Fétioukov transportent du sable. Pavlo se fiche en rogne, envoie tout de suite huit gars aux parpaings, ordonne à deux autres de verser du ciment dans l'auge et de le mélanger à sec avec le sable ; il dit à un autre d'aller chercher de l'eau, à un autre du charbon. Et Kilgas lance à son équipe :

" Allez, les petiots, il faut en finir avec ces bards.

— Je vais peut-être les aider ? "

C'est Choukhov qui demande lui-même du travail à Pavlo.

" Bon, vas-y ! dit Pavlo en faisant oui de la tête. On a entendu dire à quelqu'un qu'il serait déjà midi.

— Il est sûrement midi, affirme Choukhov, le soleil est au plus haut.

— S'il est au plus haut, intervient le capitaine, alors il n'est pas midi, il est une heure.

— Pourquoi ça ? fait Choukhov, stupéfait ; tous les vieux savent bien que le soleil est au plus haut à l'heure du déjeuner.

— Les vieux peut-être bien, coupe le capitaine. Mais depuis ce temps-là, il y a eu un décret et le soleil est au plus haut quand il est une heure.

— Et c'est un décret de qui ?

— Du pouvoir soviétique. "

Le capitaine sort avec son bard et, d'ailleurs, Choukhov n'irait pas discuter. Pas possible, le soleil, lui aussi, se soumettrait à leurs décrets ?

Ils clouent, ils tapent, ils fabriquent quatre auges.

" Bon, si on s'asseyait pour se réchauffer un peu, dit Pavlo aux deux maçons. Et vous, Senka, après le déjeuner, vous poserez aussi les parpaings.

Asseyez-vous ! ”

Et ils s’assoient près du poêle ; ils y ont droit. De toute manière, on ne va pas commencer à poser des parpaings avant le déjeuner, et ce n’est pas le moment de faire du ciment, il gèlerait.

Le charbon commence à faire des braises et donne à présent une chaleur égale. On ne la sent qu’autour du poêle ; dans le reste de la salle, il fait aussi froid qu’avant.

Ils retirent leurs moufles et, tous les quatre, ils remuent leurs mains au-dessus du poêle.

Mais les pieds, quand ils sont chaussés, on ne doit jamais les mettre près du feu, faut bien se fourrer ça dans la tête. Si on a des souliers, c’est le cuir qui se fendille ; si on est en bottes de feutre, elles deviennent tout humides, elles fument et on n’a plus chaud. Et si on les met tout près du feu, on les brûle. Alors, il ne reste plus qu’à marcher tout l’hiver jusqu’au printemps, en bottes trouées ; il n’y a pas à en espérer d’autres.

“ Choukhov, il s’en fout ! dit Kilgas, histoire de le prouver. Il a presque un pied chez lui, Choukhov ! Pas vrai, les gars ?

— C’est celui qu’il a déchaussé, tiens ! ” lance quelqu’un.

On rit un bon coup. (Choukhov a retiré sa botte de feutre gauche, celle qui a brûlé et il réchauffe ses “ chaussettes ”.)

“ Choukhov est au bout de son temps. ”

On lui a refilé vingt-cinq ans, à Kilgas. C’est avant qu’il y avait eu cette période bénie où tout le monde avait droit au même tarif, dix ans. Mais après 49, nouvelle période : vingt-cinq ans à tous, sans distinction. Dix ans, on peut encore s’en tirer sans y rester, mais vingt-cinq ans, essayez voir !

Choukhov est content que tout le monde le désigne du doigt. Hé ! oui, lui, il finit son temps, qu’ils disent ; lui-même il n’y croit pas trop. Tiens, ceux qui ont bouclé leur temps pendant la guerre, on les a gardés jusqu’à nouvel ordre, et ça a duré jusqu’en 46. Ceux qui avaient écopé trois ans, eh bien, ils ont eu droit à cinq ans de rallonge. La loi, on la retourne comme on veut. A la fin des dix ans, on peut te dire : tiens, en voilà encore autant. Ou te coller en résidence forcée.

Des fois, quand on y pense, ça vous en coupe le souffle : tout de même, le temps de peine touche à sa fin, la pelote est quasiment dévidée... Sortir de là, sur ses deux jambes... C’est-il Dieu possible ?

Mais, pour un ancien des camps, ça ne se fait pas d’en parler tout haut. Et Choukhov dit à Kilgas :

“ Tes vingt-cinq ans, c’est pas ça qui compte. Tu les feras ou tu ne les feras pas, c’est, comme on dit, écrit sur de l’eau, vas-y voir. Mais moi, ce qui est sûr,

c’est que j’ai tiré huit ans bien tassés. ”

Et voilà, on vit le nez par terre et on n’a même pas le temps de penser comment tu t’es trouvé là et comment tu en sortiras.

D’après le dossier, Choukhov a été bouclé pour trahison. Et il a fait une déposition comme quoi c’est vrai ; il s’est livré à l’ennemi parce qu’il voulait trahir sa patrie ; et il est rentré de captivité pour effectuer une mission d’espionnage au compte des Allemands. Quelle espèce de mission ? Choukhov n’avait pas su le dire, pas plus que le juge d’instruction. Alors, on avait écrit tout bonnement : “ Une mission. ”

Choukhov n’avait guère le choix : s’il ne signait pas, il avait droit au costume en sapin ; s’il signait, il vivrait encore un petit peu. Il avait signé.

Voilà comment les choses s’étaient passées en réalité : En février 42, sur le front Nord-Ouest, toute leur armée avait été encerclée ; les avions ne leur parachutaient rien à bouffer et même que des avions, il n’y en avait point. Ils en arrivèrent à raboter les sabots des chevaux crevés pour tremper cette corne dans l’eau et la manger. Et ils n’avaient plus de munitions non plus. Alors, les uns après les autres, les Allemands les avaient rattrapés dans les forêts et c’est ainsi que Choukhov avait été prisonnier quelques jours avec tout un groupe, sur place, dans la forêt. Puis, ils s’étaient évadés à cinq. En se faufilant par les forêts et les marécages, ils avaient retrouvé les leurs, un vrai miracle. Seulement, deux d’entre eux avaient été descendus à la mitraillette, pendant l’évasion, le troisième était mort de ses blessures. Ils n’étaient plus que deux en arrivant. S’ils avaient été plus malins, ils auraient dit qu’ils avaient tourné dans la forêt et il ne leur serait rien arrivé. Mais ils avaient dit tout franc comme quoi ils s’étaient évadés de chez les Allemands. De chez les Allemands ! Bande de... Ils auraient été tous les cinq que, peut-être, on aurait confronté leurs témoignages et on les aurait crus, mais deux, rien à faire ! Les crapules qu’ils se sont dit, ils se sont donné le mot avec cette évasion...

Senka Klevchine, tout sourd qu’il est, entend qu’on parle d’évasion. Il dit d’une voix forte :

“ Je me suis évadé trois fois et trois fois on m’a repris. ”

Senka (qu’est-ce qu’il en a vu, celui-là !) ne parle presque jamais. Il n’entend pas et ne se mêle pas aux conversations. Si bien qu’on ne sait pas grand-chose sur lui, sinon qu’il a été à Buchenwald, qu’il a fait partie de l’organisation clandestine, qu’il a introduit des armes dans le camp pour l’insurrection. Et que les Allemands l’ont pendu par les bras retournés derrière le dos, et frappé à coups de bâton.

“ Vania, tu as tiré huit ans, oui, mais dans quels camps ? reprend Kilgas. Dans des camps ordinaires, vous étiez avec des femmes. Vous ne portiez pas de

numéro. Mais fais donc huit ans dans un camp de travaux forcés ! Personne n'y est encore arrivé.

— Avec des femmes ? Des bûches, oui, en fait de femmes ! "

Choukhov fixe le feu du poêle, et il revoit ses sept années dans le Nord, les trois années passées au schlittage[{12}] : il travaillait à glisser des billots à faire des caisses et des troncs à faire des traverses. Et comme ici, les flammes dansantes du feu sur la coupe, et davantage de travail la nuit que le jour. C'était comme ça avec le gradé : une brigade qui n'avait pas rempli sa tâche dans la journée restait la nuit. On rejoignait le camp à minuit passé et, le matin, on reprenait le chemin de la forêt.

" Hé ! oui, les copains... ici, on est plus peinards au fond, dit-il en zézayant. Ici, la fin du travail, c'est sacré. Qu'on ait fait sa norme ou pas, ouste ! au camp ! Et la ration minimum fait cent grammes de plus. Ici, on s'en tire. C'est un camp spécial, bon, et après ? C'est les numéros qui te gênent ? Ils ne pèsent pas lourd, les numéros !

— Plus peinards, mince ! siffle Fétioukov (c'est bientôt la pause et tous les gars s'approchent du poêle). On égorge les hommes dans leur lit ! Peinards, tu parles !

— Ce n'est pas des hommes, c'est des mouchards ! " fait Pavlo, en menaçant Fétioukov du doigt.

C'est bien vrai qu'il y a du nouveau au camp. Deux mouchards notoires ont été égorgés sur leur couchette, au réveil. Et aussi un gars qui n'y était pour rien. On avait dû se tromper de place. Même qu'un mouchard s'est sauvé droit chez les gradés de la prison, et c'est là-bas dans la prison de pierre qu'ils l'ont planqué. Bizarre, tout ça... Rien de pareil ici non plus, d'ailleurs...

Tout à coup, le train des groupes électrogènes siffle ; il ne siffle pas tout de suite à pleine puissance, mais comme s'il avait été un peu enroué au début et qu'il s'éclaircisse la voix.

Une demi-journée de tirée ! La pause du déjeuner !

Eh, là ! On a laissé filer le bon moment ! Ça fait longtemps qu'il aurait fallu aller au réfectoire se mettre dans la queue. Il y a onze brigades sur le chantier et il n'en tient pas plus de deux dans le réfectoire.

Le chef de brigade n'est toujours pas là. Pavlo jette rapidement un coup d'œil autour de lui et décide :

" Choukhov et Goptchik, venez avec moi ! Kilgas ! Dès que je vous enverrai Goptchik, emmenez tout de suite la brigade ! "

Leurs places près du poêle sont prises aussitôt ; les gars sont autour de ce

poêle comme autour d'une femme, tous ne cherchent qu'à le serrer de près.

" Fini de roupiller, crient les gars, on fume ! "

Et ils se regardent les uns les autres pour voir qui va fumer, mais personne ne commence ! soit que personne n'ait de tabac, soit que chacun le garde pour soi et ne veuille pas le montrer.

Choukhov sort avec Pavlo. Goptchick trotte derrière eux comme un petit lapin.

" Ça s'est réchauffé, remarque tout de suite Choukhov. Dans les moins 18, c'est tout ; ça ira bien pour poser les parpaings. "

Ils jettent un coup d'œil aux parpaings : les gars en ont déjà pas mal envoyé sur l'échafaudage, et même aussi sur le plancher de l'étage.

Choukhov vérifie aussi où est le soleil en clignant des yeux, ça le turlupine, ce décret du capitaine !

A découvert, là où le vent a du champ, ça souffle tout de même, ça pince. Comme pour dire : pas de blagues, rappelle-toi qu'on est en janvier.

La cuisine du chantier, c'est une bicoque en planches qu'on a clouées autour d'un poêle de maçonnerie et qu'on a recouvertes de tôle rouillée pour boucher les fentes. A l'intérieur, la bicoque est partagée en deux par une cloison, d'un côté, la cuisine, de l'autre, le réfectoire. Que ce soit à la cuisine ou au réfectoire, le sol est sans revêtement. Il reste dans l'état où les pieds des gars l'ont mis, plein de trous et de bosses. Le poêle carré, avec la grande marmite cimentée dedans, tient toute la cuisine.

Dans cette cuisine, ils sont deux à officier : le cuisinier et l'inspecteur sanitaire. Le matin, à la Sortie, le cuisinier touche les céréales à la grande cuisine du camp. Une cinquantaine de grammes par tête de pipe, un kilo par brigade, ce qui fait quinze ou seize kilos pour le chantier. Le cuisinier ne va tout de même pas porter ce sac de céréales pendant trois kilomètres, alors, il le fait porter à l'auxi. Au lieu de se fatiguer, il préfère donner à l'auxi une ration supplémentaire sur le dos des gars. Ce n'est pas non plus le cuisinier qui apporte l'eau et le bois ou qui allume le feu. C'est aussi de simples détenus ou des lèche-gamelles et il leur donne aussi à chacun une ration : du cuir d'autrui, large courroie. De plus, d'après le Règlement, on doit manger sans sortir du réfectoire ; on doit aussi apporter les gamelles du camp (on ne peut pas les laisser au chantier, les gens du dehors viendraient les faucher pendant la nuit), alors, on en porte une cinquantaine, pas plus, on les lave sur place et on les fait circuler en vitesse (celui qui porte les gamelles touche aussi une ration supplémentaire). Pour qu'on ne sorte pas les gamelles du réfectoire, on met un autre auxi devant la porte pour empêcher qu'on les prenne dehors. Mais il a beau guetter, on en emporte tout de même, soit qu'on l'attendrisse, soit qu'on le

blouse. Si bien qu'il faut envoyer quelqu'un récupérer les gamelles sales dans tout le chantier, et les ramener à la cuisine. Et une ration à l'un, et une ration à l'autre.

Le cuisinier lui-même, son travail se ramène à ceci : il met les céréales et le sel dans la marmite et il fait deux parts de la graisse, une pour la marmite, l'autre pour lui (la bonne graisse n'arrive jamais jusqu'aux gars, la mauvaise va toute dans la marmite. Alors, les gars aiment mieux quand le dépôt délivre de la mauvaise graisse). Il remue aussi la *kacha* quand elle arrive à cuisson. L'inspecteur sanitaire, lui, il en fait moins encore : il reste assis à regarder. Quand c'est prêt, le cuisinier en donne à l'inspecteur qui s'en met plein la lampe. Ensuite, lui-même, il se remplit la panse. A ce moment-là, c'est le chef de brigade de service qui s'amène – il change tous les jours. Il vient goûter lui aussi, soi-disant pour vérifier si on peut donner cette *kacha* à manger aux gars. Une double ration pour lui !

Ensuite, c'est le signal... Les chefs de brigade arrivent à leur tour, et le cuisinier passe les gamelles par le guichet ; il y a juste assez de bouillie pour cacher le fond, et que tu aies ta ration ou non, tu n'iras pas réclamer ou la peser, pas vrai ? Si tu l'ouvres, tout ce que tu y gagneras, c'est de te faire enguirlander.

Sur la steppe nue siffle le vent : de sécheresse l'été, de glace l'hiver. Rien n'a jamais poussé dans cette steppe et, dans le carré de barbelés, encore bien moins. Le pain ne pousse que dans la baraque à pain, l'avoine ne mûrit qu'au dépôt. On aurait beau se briser les reins au travail, se mettre complètement à plat, on ne ferait pas rendre à la terre plus à manger que ce que vous inscrivent les gradés. Mais, avec les cuisiniers, les auxi, les planqués, on n'a même pas ça. On vole ici, on vole dans la zone, et on vole encore avant au dépôt. Tous ceux qui volent, ils ne triment pas la pioche à la main. Et nous, il ne nous reste qu'à trimer, à prendre ce qu'on nous donne, et dégager le guichet.

Les gros poissons mangent les plus petits.

Pavlo, Choukhov, Goptchik entrent dans le réfectoire, les gars se serrent les coudes, les dos ne laissent rien voir des tables trop petites ni des bancs. Certains mangent assis, la plupart debout. La 82e brigade, qui a creusé des trous durant la demi-journée sans se chauffer, a pris les premières places dès le signal. Mais maintenant, après avoir mangé, elle ne veut plus s'en aller : où pourrait-elle se chauffer ailleurs ? Les autres ont beau l'injurier ; lui taper dessus, c'est taper sur un mur ; elle se sent toujours mieux là que dans le froid.

Pavlo et Choukhov se frayent un chemin à coups de coude. Ils sont arrivés au bon moment. Il n'y a qu'une brigade en train de toucher ses rations, et une autre qui fait la queue; les sous-chefs de brigade attendent aussi au guichet. Ça veut dire que nous ne sommes pas les derniers.

“ Les gamelles! Les gamelles! ” gueule le cuisinier par le guichet. Et, déjà, on les lui tend. Choukhov ramasse lui aussi des gamelles et les lui apporte, non pour avoir du rab de *kacha*, mais pour que ça aille plus vite.

Et, en ce moment, de l'autre côté de la cloison, il y a encore les auxi qui lavent les gamelles — toujours pour le rab de *kacha*.

Le sous-chef de brigade devant Pavlo touche ses rations ; Pavlo crie par-dessus les têtes :

“ Goptchik !

— Oui! ”

Le « oui » vient de la porte. Il a un tout petit filet de voix, Goptchik, comme une chevrette.

“ Appelle la brigade ! ”

Goptchik se sauve.

Le principal, c'est que la *kacha*, aujourd'hui, est bonne, la meilleure de toutes : de la bouillie d'avoine. On n'en a pas souvent. On a surtout de la *magara* deux fois par jour ou de la farine délayée. Les grains d’avoine, ça rend un jus qui calme la faim, c’est ça qu’on apprécie.

Ce qu’il a pu en donner, Choukhov, d’avoine aux chevaux depuis son jeune âge... il n’aurait jamais cru qu’un beau jour il aspirerait de tout son être à une poignée de cette avoine !

“ Les gamelles ! les gamelles ! ” crie-t-on au guichet.

C’est au tour de la 104e. Le sous-chef qui est en tête reçoit dans sa gamelle une ration de chef de brigade, une ration double, et il dégage le guichet.

Là encore, c’est sur le dos des gars – et là non plus, personne n’y trouve à redire. On donne la même ration à tous les chefs de brigade ; il la mange lui-même s’il veut, ou il en donne au sous-chef. Tiourine en donne à Pavlo.

Choukhov doit à présent s’acquitter de la tâche suivante : il s’insinue parmi les occupants d’une table, chasse deux lèche-gamelles, se débarrasse à l’amiable d’un gars, nettoie un bout de table pour une douzaine de gamelles, en les mettant serrées, plus six sur la première couche et encore deux par-dessus ; maintenant, il doit prendre les gamelles à Pavlo, compter après lui, avoir l’œil à ce que personne d’une autre brigade n’emporte une gamelle de sa table. Et à ce que personne non plus ne les pousse du coude ou les renverse. Juste à côté, il y en a qui se lèvent, d’autres qui s’installent dessus, d’autres encore qui mangent. Il faut veiller du coin de l’œil à la “ frontière ” : c’est-il leurs fonctions qu’ils mangent ou dans nos gamelles qu’ils fourrent leur nez !

“ Deux ! Quatre ! Six ! ” compte le cuisinier derrière son guichet.

Il les donne deux par deux, une dans chaque main. C’est plus facile pour lui.

Une par une, il perdrait le fil.

“ Deux ! Quatre ! Six ! ” répète Pavlo sans forcer la voix à travers le guichet. Et il passe les gamelles deux par deux à Choukhov qui les pose sur la table. Choukhov ne répète rien à haute voix, mais il compte avec encore plus de vigilance qu’eux.

“ Huit ! Dix ! ”

Pourquoi est-ce que Goptchik n’amène pas la brigade ?

“ Douze ! Quatorze !... ” le décompte continue.

Il n’y a pas assez de gamelles à la cuisine. Derrière la tête et les épaules de Pavlo, Choukhov voit les deux mains du cuisinier. Il a posé deux gamelles sur le guichet et il s’est arrêté, sans les lâcher, comme s’il pensait à quelque chose.

Il a dû retourner pour engueuler les plongeurs. Mais, à ce moment, on lui apporte encore au guichet une pile de gamelles vides. Ses mains lâchent les deux gamelles, et il attrape la pile pour la passer derrière lui.

Choukhov abandonne le tas de gamelles de la table, enjambe un banc, saisit les deux gamelles du guichet et répète, pas trop fort, comme s’il parlait à Pavlo et pas au cuisinier :

“ Quatorze !

— Hé là ! Où est-ce que tu les emmènes ? gueule le cuisinier.

— C’est un gars de notre brigade, fait Pavlo.

— C’est possible, mais ne m’embrouillez pas dans mes comptes !

— Quatorze ”, dit Pavlo en haussant les épaules.

Il ne se serait pas permis de faucher des gamelles lui-même – étant sous-chef de brigade, il doit préserver son autorité – mais là, il n’a fait que répéter ce que Choukhov a dit, et peut tout lui mettre sur le dos.

“ J’ai déjà dit quatorze ! vocifère le cuisinier.

— Tu l’as dit, et alors ? Tu ne les a pas données, tu as gardé les mains dessus, crie Choukhov encore plus fort. Tu ne crois pas ? Alors, viens compter ! Les voilà, elles sont toutes là sur la table ! ”

Choukhov braille en direction du cuisinier, mais il a repéré les deux Estoniens qui se faufilent vers lui et il leur met en vitesse les deux gamelles dans les mains. Il a encore le temps de “ revenir vers la table, de vérifier que le compte y est bien ; les voisins n’ont pas trouvé moyen de chiper quelque chose, l’occasion était belle pourtant.

La trogne rouge du cuisinier s’encadre tout entière dans le guichet :

“ Où sont les gamelles ? demande-t-il, sévère.

— Tiens, regarde ! crie Choukhov. Écarte-toi, petite tête, t’empêches d’y voir, dit-il en poussant un gars. En voilà deux ! (Il soulève un peu les deux gamelles du rang du dessus.) Et voilà trois rangées de quatre, juste le compte, vois toi-même !

La brigade n’est pas encore là ? dit le cuisinier qui examine, soupçonneux, le coin qu’il peut voir à travers son guichet (ce guichet est étroit, exprès pour empêcher de regarder, depuis le réfectoire, combien il reste dans la marmite).

— Hé non ! elle est encore pas là, la brigade, dit Pavlo en secouant la tête.

— Ben alors, bande d’enfoirés, pourquoi vous accaparez des gamelles du moment que votre brigade n’est pas là ? braille le cuisinier, furibard.

— La voilà ! La voilà, la brigade ! ” crie Choukhov.

Et tout le monde entend le capitaine qui tonne à la porte, comme s’il était sur sa passerelle de commandement.

“ Qu’est-ce que c’est que cet attroupement ! Vous avez mangé, bon, alors ! Laissez la place aux autres ! ”

Le cuisinier grommelle encore quelque chose, puis il se redresse et ses mains reprennent leur place au guichet :

“ Seize ! Dix-huit !... ”

Il verse une dernière portion, une double et dit :

“ Vingt-trois, fini ! A la suivante ! ”

Les gars de la brigade jouent des coudes. Pavlo leur tend les gamelles, à certains, par-dessus la tête des gars assis à la seconde table.

L’été, on tiendrait bien à cinq sur un banc, mais à présent, comme on est tout emmitouflés, on tient quatre, serrés, et encore, on n’est pas à son aise pour manier la cuiller.

Comptant bien qu’une au moins des deux gamelles fauchées serait pour lui, Choukhov attaque vivement sa légitime. Pour ce faire, il lève son genou droit vers son ventre, retire de la tige de sa botte de feutre sa cuiller gravée :” Oust-Ijma 1944 ”, ôte sa *chapka*, la serre sous son bras gauche et passe sa cuiller sur le pourtour de la bouillie.

Il faut concentrer cet instant-là, tout entier, sur le manger : recueillir sur le fond la mince couche de bouillie, l’enfourner avec soin dans sa bouche et bien malaxer avec sa langue. Mais il est obligé de se hâter pour que Pavlo remarque qu’il a déjà fini et lui propose un rab. Il y a aussi que Fétioukov, entré avec les

deux Estoniens, et qui s'est bien aperçu de la fauche, est allé se planter juste en face de Pavlo, mange debout, tout en lorgnant les quatre rations de la brigade pas encore distribuées ; il veut montrer à Pavlo qu'on devrait bien lui donner à lui aussi, peut-être pas une portion entière, mais au moins une demie.

Jeune, basané, Pavlo mange paisiblement sa double ration et, à regarder son visage, il n'y a pas moyen de savoir s'il voit qui il a à côté de lui, s'il se rappelle qu'il y a deux rations de rab.

Choukhov achève sa bouillie. Mais comme, au départ, il s'est ouvert l'estomac à deux battants, une seule ration ne le cale pas comme d'habitude quand il y a de la bouillie d'avoine. Il fouille dans sa poche intérieure, sort de son petit chiffon blanc le bout arrondi de croûte tiède et se met à essuyer avec, bien soigneusement, le jus de cuisson collé au fond et sur les bords évasés de la gamelle. Il le ramasse sur son croûton qu'il lèche, puis en recueille presque autant encore. A la fin, la gamelle est nette comme au sortir de la plonge, à peine ternie seulement. Il tend sa gamelle par-dessus son épaule au ramasseur et reste encore assis un petit moment, sa *chapka* sous son bras.

C'est Choukhov qui a mis les gamelles à gauche, mais c'est le sous-chef de brigade qui en est maître.

Pavlo le fait languir encore un petit peu, le temps de finir sa propre gamelle : il ne la racle pas, mais se contente de lécher sa cuiller, la cache, et se signe. C'est alors qu'il effleure deux des quatre gamelles (il n'y a pas la place de les pousser) et, par là-même, il les donne à Choukhov.

" Ivan Denissovitch, prenez-en une pour vous, et vous porterez l'autre à César. "

Choukhov n'a pas oublié qu'il faut porter une gamelle à César au bureau (César ne s'abaisse jamais à venir au réfectoire, ni ici ni au camp), il s'en souvient même bien, mais quand Pavlo a frôlé les deux gamelles du même geste, le cœur de Choukhov a bondi : est-ce que Pavlo allait donner les deux portions de rab ? Mais, l'instant d'après, son cœur a repris son rythme normal.

Il se penche tout de suite sur le butin qui lui revient de droit et se met à manger posément, sans prêter la moindre attention aux nouvelles brigades qui le poussent par-derrière. Une seule chose l'embête : et si on allait donner le second rab à Fétioukov. Toujours là, le crevard, quand il s'agit de rafler les restes, mais il ne serait jamais assez gonflé pour faucher les gamelles.

Bouïnovski, le capitaine de frégate, est toujours assis à table non loin d'eux. Cela fait déjà longtemps qu'il a fini sa bouillie et il ne sait même pas qu'il y en a en supplément dans la brigade ; il ne tourne pas la tête pour voir combien il peut rester de portions devant le sous-chef. Il est simplement amolli par la chaleur, il

n’a pas la force de se lever et d’aller dans ce froid, d’aller dans cette salle “ chauffée ” qu’on n’arrive pas à réchauffer. A son tour, il occupe indûment une place, il gêne les brigades qui viennent d’arriver, exactement comme ceux que, cinq minutes plus tôt, il chassait de sa voix d’airain. Il n’est pas au camp depuis longtemps, il n’est pas depuis longtemps au travail d’équipe. Sans qu’il s’en doute, des minutes comme celles-ci sont capitales pour lui qui, peu à peu, font de cet officier de marine autoritaire, à la voix tonnante, un détenu aux mouvements calculés, plein de circonspection, à qui seule cette économie de mouvement permettra d’arriver au bout des vingt-cinq ans de détention qu’on lui a infligés.

Déjà, on lui crie après et on le bouscule pour qu’il laisse la place.

Pavlo dit :

“ Capitaine, hé, capitaine ! ”

Bouïnovski sursaute comme s’il se réveillait et il regarde autour de lui.

Pavlo lui tend une portion sans lui demander s’il en veut.

Les sourcils de Bouïnovski se relèvent, il pose les yeux sur cette bouillie, comme un miracle qui dépasse l’entendement.

“ Prenez, prenez ”, le rassure Pavlo. Et il s’en va emportant la dernière portion pour le chef de brigade.

Un sourire confus étire les lèvres gercées de ce capitaine qui a fait le tour de l’Europe et la Grande Voie du Nord. Il se penche, plein de bonheur, sur ce fond de gamelle ! Pas même une louche de bouillie claire d’avoine, sans la moindre trace de graisse : rien que de l’avoine et de l’eau.

Fétioukov lance un regard mauvais à Choukhov et au capitaine, et il s’éloigne.

Mais Choukhov trouve qu’on a bien fait de donner le rabiot au capitaine. Le temps viendra où le capitaine aura appris à vivre, mais pour le moment, il ne sait pas.

Il reste à Choukhov encore un petit espoir : peut-être que César va lui donner sa portion ? Mais ce serait bien étonnant, parce que César n’a pas reçu de colis depuis deux semaines.

Ayant terminé la deuxième *kacha*, il essuie de même le fond et les bords évasés de la gamelle avec son croûton en le léchant de même à chaque fois, puis, à la fin, il mange la croûte elle-même. Après quoi, il prend la portion refroidie de César, et s’en va.

“ Je vais au bureau ”, dit-il en repoussant à la porte l’auxi qui ne voulait pas le laisser passer avec la gamelle.

Le bureau est une isba en rondins près du poste de garde. Comme au matin, une épaisse fumée monte de la cheminée. C’est un homme de corvée qui

s’occupe du feu, il fait aussi les commissions, son travail est compté au temps. Pour le bureau, on ne ménage ni les copeaux ni le petit bois.

Choukhov fait grincer la porte extérieure, puis l’autre qui est tapissée d’étoupe. Des bouffées d’air glacial s’engouffrent avec lui. Il entre et referme vivement la porte (en se dépêchant pour qu’on ne lui crie pas : “ Tu vas la fermer, ta porte, eh, péquenot ! ”).

La chaleur du bureau lui paraît aussi étouffante qu’aux bains. A travers les fenêtres où la glace fond, les rayons du soleil ne mordent pas comme là-haut, à la Centrale, mais, au contraire, dansent joyeusement. Dans le pinceau de lumière, la pipe de César répand de la fumée comme l’encensoir à l’église. Le poêle flamboie, incandescent, tellement ils l’ont chauffé, ces corniauds ! jusqu’aux tuyaux qui sont rouges...

Avec cette chaleur, on s’assied une minute, et on s’endort. Il y a deux pièces dans le bureau. La porte de la deuxième, celle du chef de chantier, est entrebâillée et il en sort une voix tonitruante : “ Nous avons dépassé nos crédits pour les salaires et les matériaux de construction ! Vos détenus font du bois de chauffage avec des planches de haute qualité, sans parler des panneaux préfabriqués. Ils les brûlent pour se chauffer et vous n’y voyez rien du tout. Il y a quelques jours, par grand vent, les détenus ont déchargé du ciment en vrac du côté du dépôt. Ils le portaient sur des bards dix mètres plus loin ; depuis, tout autour du dépôt, on marche dans le ciment jusqu’aux chevilles : après ça, les ouvriers n’étaient pas en noir, mais en gris. Combien de perte ? ”

Ainsi, il y a une réunion chez le chef de chantier. Sûrement avec les surveillants.

Tout amolli par la chaleur, l’homme de corvée est assis sur un tabouret, dans un coin, près de l’entrée. Plus loin, Ckhouropatenko B-129, l’Échalas, tout tordu, roule des yeux blancs devant la fenêtre, toujours à épier si on ne lui embarque pas ses maisons préfabriquées. N’empêche que ton papier goudronné, il t’a filé sous le nez, pépère.

Deux comptables, des détenus eux aussi, font griller du pain sur le poêle. Pour qu’il ne brûle pas, ils ont fabriqué une sorte de petit gril en fil de fer.

César fume sa pipe : il se prélasse devant sa table. Il tourne le dos à Choukhov et ne l’a pas vu.

En face de lui, X-123 est assis, un grand vieillard noueux condamné à vingt ans de travaux forcés. Il mange sa *kacha.*

“ Mais non, mon cher, dit César avec douceur, sur un ton accommodant, pour être objectif, il faut reconnaître qu’Eisenstein est génial. “ Ivan le Terrible ”, ce n’est pas génial, non ? Et la danse des gardes du Tsar avec leurs masques ? Et la scène dans la cathédrale ?

— Contorsions ! lance avec irritation X-123. (Et il en laisse sa cuiller immobile devant sa bouche.) Il y a tellement d'art que ce n'est plus de l'art. Du poivre et du pavot en guise du pain quotidien. Et, en plus, une idée politique absolument révoltante : la justification de la tyrannie d'un individu. C'est bafouer la mémoire de trois générations d'intellectuels russes ! (Il mange sa bouillie d'un palais indifférent. Sa portion ne lui fera pas de profit.)

— Mais quelle autre façon de traiter le sujet auraient-ils laissé passer ?

— Laissé passer ! Mais alors, ne me parlez pas de génie ! Dites que c'est un flagorneur qui a exécuté une vile commande ! Les génies n'adaptent pas leur conception au goût des tyrans ! "

Choukhov tousse, n'osant interrompre une conversation tellement savante. D'un autre côté, à quoi sert de rester là planté ?

César se retourne, tend la main pour prendre la *kacha*, et il ne regarde même pas Choukhov, comme si elle était venue toute seule à tire-d'aile, et il reprend :

" Mais voyons, en art, la question n'est pas " quoi ", mais" comment ".

X-123 saute en l'air et, du tranchant de la main, pan, pan sur la table.

" Ah, mais non ! que le diable emporte votre " comment " s'il n'éveille en moi aucun bon sentiment ! "

Choukhov s'attarde, après avoir donné la bouillie, juste autant qu'il est convenable. Il attend pour voir si César a complètement oublié qu'il est là, derrière son dos.

Alors Choukhov tourne sur ses talons et s'en va sans bruit.

Rien à dire, il ne fait pas trop froid dehors. Ça ira pour poser des parpaings aujourd'hui.

Choukhov suit le sentier, et voilà qu'il aperçoit sur la neige un bout d'égoïne, un fragment de ruban d'acier. Bien qu'il ne voie pas à quoi il pourrait bien lui servir, comme on ne connaît jamais à l'avance ses besoins, il le ramasse, le fourre dans la poche de son pantalon. Il faudra qu'il le cache à la Centrale. Prévoyance passe richesse.

Arrivé à la Centrale, il commence par sortir sa truelle de la cachette et l'introduit dans la ficelle qui lui serre la taille. Ensuite seulement, il se glisse dans la salle où l'on prépare le ciment.

Après le soleil, il lui semble qu'il y fait tout noir et pas plus chaud que dehors. Un peu plus humide, on dirait.

Tous les gars se sont entassés autour du petit poêle rond installé par Choukhov et autour de l'autre où le sable chauffe en dégageant une légère vapeur. Ceux qui n'y ont pas trouvé place sont assis sur l'arête de l'auge à

ciment. Le chef de brigade, tout contre le poêle, finit sa *kacha.* Pavlo la lui a réchauffée sur le poêle.

Chui-chui-chuich, font les gars entre eux. Le moral est meilleur. On dit aussi à Ivan Denissovitch, tout bas, que le chef de brigade s'est bien tiré d'affaire quant au travail fourni. Il est rentré avec le sourire.

Quant à savoir où il a vu du travail et quel, c'est son affaire à lui, chef de brigade. Aujourd'hui, tiens, qu'est-ce qu'on a fichu en une demi-journée ? Rien du tout. Ils ne vont pas nous compter l'installation du poêle, ni l'aménagement du coin chauffé ; ça c'est du travail pour nous, pas pour la production. Mais il faut bien marquer quelque chose dans le bordereau des tâches. Peut-être aussi que César se casse la tête pour trafiquer celui du chef de brigade – le chef le traite avec considération, ça n'est pas pour rien.

" Il s'est bien tiré d'affaire ", ça veut dire que maintenant on va avoir de bonnes rations pendant cinq jours. Cinq, en fait plutôt quatre. Les gradés font sauter un jour sur les cinq et ils mettent tout le camp sans distinction à la ration minimum, les bonnes brigades comme les mauvaises. Personne n'est volé à première vue puisque chacun en a autant, mais ces économies se font aux dépens de notre estomac. Oh, et puis ! l'estomac du détenu, ça supporte tout. Aujourd'hui, couci-couça, bon ; mais, demain, on mangera son content. C'est avec ce rêve-là que le camp ira se coucher le jour de la portion congrue.

Mais quand on y réfléchit, ça veut dire qu'on travaille cinq jours et qu'on mange quatre.

La brigade ne fait pas de bruit. Ceux qui ont de quoi fument en douce. Ils se sont groupés dans le noir et ils contemplent le feu. Comme une grande famille. Et c'est vraiment une famille, la brigade. Ils écoutent le chef de brigade, près du poêle, en train de raconter quelque chose à deux ou trois gars. Il ne parle jamais pour ne rien dire et, s'il s'est lancé dans une histoire, c'est qu'il est de belle humeur.

Lui non plus, il ne s'est jamais habitué à manger en *chapka*, Andréï Prokofievitch ; sans *chapka*, sa tête est déjà vieille. Il a les cheveux taillés court comme tout le monde, et on peut voir à la lueur du poêle tout ce qu'il a comme fils blancs parmi ses cheveux ternes.

" ... Moi qui avais déjà la tremblote devant le chef de bataillon, alors avec le chef du régiment ! " Soldat rouge, Tiourine, est à vos ordres... " et lui qui me dévisage par-dessous ses sourcils féroces : " Prénom, patronyme ? " J'y réponds. " Date de naissance ? " J'y réponds. A cette époque, en 30, eh oui ! j'avais dans les vingt-deux ans, un blanc-bec. " Et alors, ton service ? — Je suis au service du peuple travailleur ! " Cette rage alors qui l'a saisi : et vlan, des deux mains sur la table ! " Au service du peuple travailleur ? Et toi-même qui es-tu

donc, canaille ? ” Ça m’a retourné les tripes, mais je n’ai pas flanché : “ Premier servant de mitrailleuse. En tête pour la formation militaire et polit...
— Premier servant, hein, crapule ? Ton père est un koulak ! Tiens, ce papier arrive de Kamen. Ton père est un koulak et toi, tu as filé. Ça fait plus d’un an qu’on te recherche ! ” Je suis devenu pâle, je n’ai rien dit. J’étais resté un an sans écrire chez moi, pour qu’on ne retrouve pas ma trace. Je ne savais même pas s’ils étaient encore en vie et eux n’en savaient pas plus long sur mon compte. Il hurlait en secouant ses quatre ficelles : “ Tu n’as donc aucun scrupule ; comment oses-tu tromper le pouvoir ouvrier et paysan ? ” Je croyais qu’il allait me frapper. Mais non. Il a signé un ordre – six heures pour faire mon paquet et à la porte... Or, on était en novembre. On m’a retiré mon uniforme d’hiver et on m’en a filé un d’été usagé, des chaussettes qui n’en pouvaient mais, une méchante capote. J’étais tout couillon en ce temps-là... J’ignorais que je pouvais ne pas rendre mes affaires et les envoyer tous se faire... Et il m’a donné un certificat salé : “ Exclu des rangs de l’armée en tant que fils de koulak... ” On peut toujours chercher du travail, avec un certificat pareil ! J’avais quatre jours de train pour rentrer ; ils ne m’avaient délivré ni feuille de route ni vivres, pas même pour un jour. On m’a donné à manger une dernière fois et on m’a vidé du cantonnement... A propos, en 38, au camp de transit de Kotlas{13}, j’ai retrouvé mon ancien chef de section. Ils lui avaient aussi collé dix ans. J’ai su par lui que le commandant du régiment et le commissaire avaient été fusillés tous les deux en 37. Dans cette affaire-là, prolétaire ou koulak, scrupules ou pas... ça leur faisait une belle jambe... J’ai fait le signe de croix et j’ai dit : “ Tout de même, Seigneur, tu existes bel et bien. Ta patience est grande, mais ta droite est terrible. ”

Après les deux gamelles de *kacha*, Choukhov a une envie de fumer pire que la mort. Alors, comme il compte acheter deux verres de tabac de jardin au Letton de la baraque 7 et s’acquitter après, il dit tout bas à l’Estonien pêcheur :

“ Écoute, Eino, prête-moi jusqu’à demain de quoi en rouler une. Tu me connais, je te le rendrai. ”

Eino regarde Choukhov droit dans les yeux ; ensuite, sans hâte, il se retourne vers son frère d’adoption. Ils ont tout en commun. Un brin de tabac, ils ne le fumeraient pas l’un sans l’autre. Ils marmonnent quelque chose entre eux et Eino sort une blague à tabac décorée d’un, lacet rose. Il tire de la blague une pincée de tabac de manufacture, la verse sur la paume de Choukhov, évalue la quantité et rajoute quelques brins. Juste de quoi en rouler une. Pas plus.

Du papier journal, Choukhov en a. Il en déchire un bout, roule sa cigarette, ramasse un tison qui a dégringolé aux pieds du chef de la brigade – et je te tire, et je te tire. Ça le chavire dans tout le corps ; il se sent les jambes et la tête

comme s’il avait bu.

A peine a-t-il tiré la première bouffée qu’il voit deux yeux verts à l’autre bout de la salle qui s’allument : ceux de Fétioukov. Il aurait peut-être eu pitié et donné à fumer à ce crevard, mais il l’a déjà vu taper des copains aujourd’hui. Mieux vaut laisser le mégot à Senka Klevchine. Il reste assis devant le feu, le pauvre gars, la tête penchée de côté.

Le visage grêlé du chef de brigade est éclairé par le poêle. Il parle froidement, comme s’il s’agissait de quelqu’un d’autre.

“ Mes frusques, je les ai bazardées à un revendeur au quart de leur prix. J’ai acheté deux boules de pain au marché noir, il y avait déjà des tickets. Je voulais rentrer par des trains de marchandises, mais on venait aussi de prendre des lois sévères contre ça. Quant aux billets de voyageurs, ceux qui se souviennent vous le diront, ce n’était plus l’affaire d’avoir de l’argent ou de ne pas en avoir ; on ne vous en donnait qu’avec des livrets et des ordres de mission. On ne pouvait pas non plus passer sur le quai : la milice était devant la porte et, des deux côtés de la gare, des gardes rôdaient le long des voies. Le soleil froid baissait, les flaques commençaient à prendre – où passer la nuit ? Je me suis hissé par-dessus un mur de pierre tout lisse, j’ai fait le saut avec mes deux pains, je suis allé aux cabinets du quai, j’y suis resté un moment – personne ne me cavalait après. J’en suis sorti comme si j’étais un voyageur, un petit soldat. Sur le quai, il y avait justement le Vladivostok-Moscou. C’était la bagarre pour l’eau chaude ; les gens se tapaient dessus à coups de bouilloire. Une jeune fille en veste bleue était là à tourner autour du réservoir d’eau chaude avec sa bouilloire de deux lettres, elle osait pas s’approcher. Elle avait des pieds menus, menus ; elle allait se les faire ébouillanter ou écrabouiller. “ Tiens mes pains, que je lui ai dit, je t’apporte tout de suite ton eau chaude ! ” Pendant que je remplissais la bouilloire, voilà le train qui démarre. Elle tenait toujours mes pains et pleurait, elle savait pas quoi en faire, elle aurait volontiers plaqué sa bouilloire.

“ Cours, cours ! Je lui crie, j’arrive. ” Elle fonce et moi derrière. Je l’ai rattrapée d’une main, je l’ai aidée à monter, et le train qui prenait de la vitesse ! Je saute à mon tour sur le marchepied. Le chef de wagon ne m’a pas cogné sur les doigts, il ne m’a pas poussé dehors. Il y avait d’autres soldats dans le wagon, il m’a confondu avec. ”

Choukhov donne un coup de coude à Senka Klevchine comme pour dire : “ Tiens, fume-ça, toi qui n’es pas démerdard. ” Il lui passe le mégot dans son fume-cigarette en bois. Senka peut bien le sucer, tu parles d’une affaire. C’est un drôle, Senka, comme qui dirait un artiste : voilà qu’il porte la main à son cœur et qu’il hoche la tête. Bon, un sourd, que voulez-vous qu’on exige de lui ?

Le chef de brigade raconte :

“ Elles étaient six jeunes filles, qui occupaient un compartiment, des étudiantes de Leningrad revenant d’un stage. Elles avaient, sur leur tablette, du beurre et un tas de petites conneries, leurs imperméables se balançaient aux crochets, leurs mallettes couvertes de housses tremblotaient. Elles passaient à côté de la vie, pour elles c’était le feu vert... On a parlé, on a plaisanté, on a bu le thé ensemble. Elles me demandent :” Et vous, vous êtes de quel wagon ? ” J’ai poussé un soupir, j’y suis allé de mes confidences : “ Moi, fillettes, le wagon dont je viens... je vais vous dire que vous, vous avez à vivre, et moi j’ai à mourir. ”

Pas un bruit dans la salle. Le poêle flamboie.

“ Elles ont fait des” Oh ! ” et des” Ah ! ”. Elles ont discuté entre elles... En fin de compte, elles m’ont caché sous leurs imperméables tout en haut, sur l’étagère aux bagages. Elles m’ont planqué jusqu’à Novosibirsk, ma destination... Soit dit en passant, j’ai payé ma dette plus tard à une de ces filles, sur la Petchora : elle faisait partie de la fournée Kirov, en 35{14} ; au régime général, elle était sur le point de claquer, je l’ai casée à l’atelier de couture.

— Il faudrait peut-être faire le ciment, chuchote Pavlo au chef de brigade. ”

Celui-ci n’entend pas.

“ Je suis rentré à la maison la nuit, par les jardins, et j’en suis reparti pareil. J’ai pris avec moi mon petit frangin et je l’ai emmené dans les contrées chaudes, à Frounzé{15}. Rien à manger, pas plus pour lui que pour moi. A Frounzé, on faisait chauffer le bitume dans le chaudron et les petits voyous étaient assis en rond. Je me suis approché et je leur ai dit : “ Écoutez, messieurs les va-nu-pieds ! Prenez mon frangin en apprentissage, apprenez-lui la vie ! ” Et ils l’ont pris... Je regrette de ne pas être entré dans le milieu...

— Vous n’avez plus revu votre frère ? ” demande le capitaine.

Tiourine bâille :

“ Non, jamais. ”

Il bâille encore une fois. Il dit : “ allons, ne vous frappez pas, fistons ! A la Centrale aussi, on s’organisera sa petite existence. Ceux qui sont au ciment, allez-y ! n’attendez pas la sirène. ”

C’est ça, la brigade. Un gradé, même aux heures de travail, il ne ferait pas remuer le petit doigt à l’un de nous. Mais si c’est le chef de brigade qui dit de travailler même pendant la pause, eh bien, on travaille. Parce que le chef, c’est notre père nourricier. Il ne le ferait pas sans bonnes raisons.

Si on se mettait au ciment à la sirène, les maçons devraient rester les bras

croisés.

Choukhov soupire et se lève.

“ Faudrait ben que j’aille la casser, c’te glace... ”

Il prend une hachette et une balayette pour la glace, un marteau de maçon, une réglette, un cordeau de fil à plomb pour la pose des parpaings.

Kilgas, le rougeaud, regarde Choukhov et fait la moue : Qu’est-ce que tu as à foncer avant le chef de brigade ? Kilgas, lui, n’a pas à penser avec quoi nourrir la brigade. On lui supprimerait deux cents grammes de pain, à ce frisé, qu’il vivrait encore sur ses colis.

Il se lève quand même. Il se rend compte. Il ne peut pas bloquer la brigade à lui tout seul.

“ Attends, Vania, j’y vais aussi, qu’il fait.

— Va, sois tranquille, gros joufflu, si c’était pour toi que tu travaillais, tu te serais levé plus vite que ça ! ”

(Si Choukhov s’est dépêché, c’est aussi pour choper le fil à plomb avant Kilgas ; on n’en a pris qu’un au dépôt du matériel.)

Pavlo demande au chef de brigade :

“ On sera trois à monter le mur ? On n’en met pas encore un ? Il y aura du ciment ? ”

Le chef fronce les sourcils et réfléchit :

“ C’est moi qui serai le quatrième, Pavlo. Toi, tu t’occupes du ciment ! L’auge est grande, mets-y six gars ; comme ça, on prend le ciment prêt d’un côté et, de l’autre, on commence le nouveau mélange. Je ne veux pas une seule minute de battement !

— Hé ! ”

Pavlo bondit. C’est un jeune, au sang ardent, pas encore usé par les camps, avec une bonne bouille qu’il s’est faite en bâfrant les beignets ukrainiens à la crème.

“ Chef, puisque vous vous chargez du mur, moi, je vais m’occuper du ciment ! Et on verra bien qui abat le plus de besogne ! Mais où est passée la plus grande pelle ? ”

C’est ça, la brigade ! Pavlo a fait le coup de feu dans la forêt, la nuit, il descendait attaquer les centres de district, il n’est pas homme à se crever ici ! Mais pour le chef de brigade, ça change tout !

Choukhov et Kilgas montent et ils entendent derrière eux l’échelle grincer : Senka arrive lui aussi. Il a saisi, tout sourd qu’il est.

Au premier, les murs sont à peine commencés : trois rangées de posées tout

autour, ça monte un peu plus par-ci par-là. Là où ça avance le plus vite, c'est quand on pose les parpaings de la hauteur du genou à la poitrine, sans échafaudage.

Les tréteaux, qui étaient là avant, avaient tous été fauchés : ce qui n'avait pas été déménagé sur d'autres chantiers avait été pris pour brûler ; tout plutôt que de les laisser à d'autres brigades. Pour faire les choses comme il faut, on devra se taper d'en fabriquer dès demain, sinon on sera arrêtés.

Du haut de la Centrale, la vue porte loin : toute la zone alentour enneigée et déserte (les gars sont planqués au chaud en attendant la sirène), et les miradors noirs, et les poteaux pointus avec leurs barbelés. Les barbelés, à vrai dire, on ne les voit que dos au soleil, pas quand on l'a dans le nez. Il y a un soleil éclatant, impossible d'ouvrir grand les yeux.

Pas loin, on voit aussi le train des groupes électrogènes. Quelle fumée, il en noircit le ciel ! Le voilà qui se met à haleter. Il a toujours ce mauvais râle avant de donner le signal. Et ça y est, il siffle : on n'en a pas tellement fait en rabiot.

" Hé, le stakhanoviste ! Tu te magnes avec ton fil à plomb ! dit Kilgas pour l'activer.

— Regarde plutôt toute cette glace sur ton mur ! T'auras fini d'ici ce soir de la casser ? Tu ferais aussi bien de ne pas trimbaler ta truelle pour rien ", lance Choukhov, histoire de le taquiner un brin.

Ils voulaient déjà se mettre aux murs de la façon qu'on les avait répartis avant le déjeuner, mais voilà que, d'en bas, le chef de brigade leur crie :

" Hé, fistons ! Pour que le ciment ne gèle pas dans les auges, on s'y collera à deux. Choukhov, prends Klevchine à ton mur, moi, je vais m'y mettre avec Kilgas. Pour le moment, Goptchik va nettoyer le mur de Kilgas pour moi. "

Choukhov et Kilgas échangent un regard. C'est juste. Ça ira plus vite.

Et hop ! Ils empoignent leur hache.

Et Choukhov ne voit plus l'horizon lointain, ni l'éblouissement du soleil dans la neige, il ne voit plus les gars abandonner leur local chauffé et s'égailler sur la zone, qui pour creuser le trou pas fini ce matin, qui pour fixer des armatures, qui pour dresser les chevrons dans les ateliers. Choukhov ne voit que son mur, depuis l'arrêt, à gauche, où les parpaings lui arrivent en dégradé un peu plus haut que la ceinture et jusqu'à l'angle, à droite, où il se raccorde à celui de Kilgas. Il montre à Senka où il faut enlever la glace, et lui-même se met à la casser avec ardeur, tantôt du dos de sa hache, tantôt de sa lame, si bien que les éclats volent de tous côtés et dans sa margoulette itou. Il en met un coup, sans penser à ce boulot. Mais sa comprenette et ses yeux palpent sous la glace le mur extérieur de la façade, large de deux parpaings. A cet endroit, il a été monté par

un maçon inconnu de lui, mais il ne s'y entendait pas, le gars, ou bien il s'en foutait, et à présent Choukhov se fait à ce mur comme si c'était le sien. Ici, ça enfonce, on ne pourra pas le rattraper en une seule rangée, il en faudra trois, en forçant chaque fois un peu plus sur l'épaisseur du ciment. Là, le mur se renfle comme une panse, à l'extérieur ; il faudra à peu près deux rangées pour le réaligner. Et il partage le mur, avec des repères invisibles : jusque-là, depuis le dégradé à gauche, c'est pour lui ; depuis là, à droite jusqu'à Kilgas, c'est pour Senka. Là-bas, au coin, calcule-t-il, Kilgas ne saura pas se retenir de mettre un peu la main au mur de Senka et ça lui facilitera la tâche. Et pendant qu'ils cafouilleront à l'angle, lui, Choukhov, fera plus de la moitié du mur pour que son équipe ne soit pas à la bourre. Il repère combien de parpaings il devra poser à chaque endroit. Les porteurs de parpaings ne sont pas sitôt arrivés en haut qu'il agrippe Aliochka :

" C'est pour moi ! Pose-les ici ! Et ici ! "

Senka finit de casser la glace, mais déjà Choukhov attrape la balayette en fil de fer, il l'attrape à deux mains et la fait aller et venir, aller et venir sur le mur pour bien le racler, nettoyer le dessus des parpaings peut-être pas à fond, du moins, il n'y laisse qu'un peu de poudre blanche, surtout aux joints.

Le chef de brigade grimpe à son tour et tandis que Choukhov en est toujours à jouer de la balayette, le chef de brigade fixe sa réglette dans l'angle. Aux bouts du mur de Choukhov et de Kilgas, ça fait longtemps qu'elles y sont.

" Hé, crie Pavlo d'en bas, vous êtes encore en vie là-haut ? Le voilà, votre ciment. "

Choukhov est en nage ; son cordeau n'est pas encore tendu. Dans le feu de l'action, il n'y a pas pensé. Il décide de le tendre pas sur une rangée, pas sur deux, mais sur trois d'un coup, pour gagner du temps. Et pour soulager Senka, il va lui prendre encore un bout de la rangée extérieure, en lui laissant un brin de l'intérieure.

Tout en tendant son cordeau sur le rebord supérieur, il explique à Senka par la parole et par les gestes où il doit poser ses parpaings. Il comprend, tout sourd qu'il est. Il se mord les lèvres, regarde de côté, hoche la tête vers le mur du chef de brigade, comme pour dire, alors, on leur en met plein la vue ? On les aura ! Il rit.

Et voilà déjà qu'on apporte le ciment par l'échelle. Quatre équipes de deux en sont chargées. Le chef de brigade a décidé de ne pas mettre d'auges à côté des maçons : le ciment gèlerait si on le transvasait. On posera les bards à même le sol et les deux maçons n'auront qu'à puiser dedans et à étaler directement sur le mur. Pendant ce temps, histoire de ne pas geler là-haut pour rien, les porteurs de ciment leur feront passer les parpaings. Dès que les bards seront vides, la

deuxième paire arrivera d'en bas sans temps mort et la première y retournera en vitesse. On fera dégeler près du poêle le ciment resté au fond du bard et les porteurs se réchaufferont par la même occasion.

On apporte deux bards d'un coup, un pour Kilgas et l'autre pour Choukhov. Le ciment fume à l'air froid ; pourtant, c'est à peine s'il est tiède. Si on en envoie une truelle sur le mur, suffit qu'on lève le nez, ça y est, il est pris. Et pour le casser, il faut la pointe du marteau, à la truelle pas moyen. Et pour peu qu'on ait posé un parpaing de travers, il demeure soudé comme ça. Il ne reste plus qu'à l'arracher en cognant dessus avec la tête de la hachette et à casser le ciment.

Mais Choukhov ne se trompe pas. Les parpaings ne sont pas tous pareils. L'un a un coin cassé, l'autre une arête écrasée ou une renflure ; Choukhov s'en aperçoit du premier coup d'œil, il voit de quel côté ce parpaing peut être posé, il voit dans le mur la place qui l'attend, ce parpaing.

Choukhov attrape le ciment fumant dans sa truelle, il le lance juste où il faut, il retient bien l'emplacement du joint dans la rangée du bas (c'est ce joint qui devra ensuite recevoir le milieu du parpaing de la rangée supérieure). Il envoie juste ce qu'il faut de ciment pour mettre sous un parpaing. Il en prend un dans le tas (mais avec précaution, il ne faudrait pas qu'il déchire sa moufle, les parpaings, ça coupe dur). Il égalise ensuite le ciment à la truelle, et hop ! envoyez le parpaing. Et il faut aussitôt, mais aussitôt, le mettre droit, le pousser du bord de la truelle s'il n'est pas en place : le mur extérieur doit être bien d'aplomb, le parpaing doit être de niveau en longueur et bien de niveau aussi en largeur. Et le ciment est déjà pris, gelé.

Maintenant, s'il y a du ciment qui coule de sous le parpaing, il faut l'enlever en un tournemain avec le tranchant de la truelle et l'envoyer b aller loin du mur (l'été, il sert pour la brique suivante, mais à présent, pas question) et regarder une autre fois les joints d'en dessous – il arrive qu'au lieu d'un parpaing entier, on ait un tas de débris –, remettre du ciment, un peu plus épais vers la gauche et ne pas poser simplement le parpaing, mais le glisser de droite à gauche et il fera couler le ciment en trop entre lui et son voisin de gauche. Un coup d'œil pour l'aplomb. Un coup d'œil pour le niveau. Il est pris. Au suivant !

Et c'est parti ! Quand on aura posé deux rangées et rectifié les défauts, ça ira comme sur des roulettes, mais pour l'instant, il faut avoir l'œil !

Et elle avance, et elle avance, la rangée extérieure, à la rencontre de Senka. Senka s'est séparé du chef de brigade, à l'angle, et lui aussi s'approche de Choukhov.

Choukhov lance un coup d'œil aux porteurs : le ciment ! vite ! le ciment ! amenez-moi ça sous la main, que ça saute ! Ça va si vite qu'on n'a pas le temps de s'essuyer la roupie au nez.

Et voilà que Senka et lui font la jonction, ils se mettent à puiser dans le même bard, ils en sont déjà au fond.

“ Du ciment ! gueule Choukhov par-dessus le mur.

— Ça vient ! ” crie Pavlo.

On leur en apporte une auge. Ils y puisent tout ce qu’il y a de liquide, mais ça prend sur les parois ; eh bien, vous n’avez qu’à le gratter vous-même ! Si la croûte grossit, c’est vous qui vous la coltinerez. Enlevez-moi ça !

Au suivant !

Choukhov et les autres maçons ne sentent plus le froid. Le travail rapide et absorbant fait courir dans leur dos le premier coup de chaleur, celui qui vous mouille sous le caban, la veste matelassée, la chemise du dessus et celle du dessous. Mais ils ne s’arrêtent pas un instant et ils posent leurs parpaings de plus belle. Une heure plus tard, ils sont pris par le second coup de chaleur, celui qui fait sécher la sueur. Mais ils n’ont pas les pieds mordus par le froid, c’est l’essentiel, et tout le reste, même le léger petit vent, ne peut les faire penser à autre chose qu’aux murs qui montent. Seul Klevchine bat la semelle ; il chausse du 46, le malheureux, on lui a donné des bottes de feutre dépareillées et il y est un peu à l’étroit.

De temps en temps, le chef de brigade crie : “ Du ci-iment ! ” Choukhov crie lui aussi : “ Du ci-iment ! ” Celui qui mène son travail tambour battant devient comme qui dirait le chef de brigade de ses voisins. Faut pas que Choukhov se laisse distancer par les deux autres ; en ce moment, il ferait même courir son propre frère sur l’échelle de roulage, avec le bard.

Dès le début, aussitôt après le repas du midi, Bouïnovski a porté le ciment en équipe avec Fétioukov. L’échelle est raide, on trébuche comme un rien et il n’allait pas bien vite pour commencer. Choukhov le houspillait doucement : “ Dépêche, capitaine ! Des parpaings, capitaine ! ” Mais, à chaque voyage, le capitaine devenait plus dégourdi et Fétioukov plus flemmard ; tout en marchant, il penche le bard, le fils de pute, pour que le ciment tombe par terre et que ce soit plus léger.

Choukhov lui file un marron dans le dos :

“ Alors, saligaud ! Quand tu étais directeur, hein, je parie que tu étais exigeant avec les ouvriers ?

— Chef ! crie le capitaine. Mets-moi avec quelqu’un qui soit un homme ! Je vais pas continuer avec ce merdeux ! ”

Le chef de brigade change les postes : il envoie Fétioukov en bas lancer des parpaings sur l’échafaudage et de façon à pouvoir compter à part combien il va

pouvoir en envoyer, et il donne Aliochka au capitaine. Aliochka, c'est un agneau, pour ne pas lui donner des ordres, faut vraiment le vouloir.

" Branle-bas de combat, l'ablette ! lui dit le capitaine pour l'exciter. Tu vois comme ça avance ! "

Aliochka a un sourire accommodant.

" S'il faut aller plus vite, eh bien, allons plus-vite. Ça sera comme vous voudrez. "

Et les voilà qui vont en bas.

Un agneau, c'est un trésor pour la brigade.

Le chef de brigade crie après quelqu'un en bas. C'est qu'il y a un nouveau camion de parpaings d'arrivé. Ou bien il n'y en a pas un seul en six mois, ou bien il en pleut. Quand ils apportent les parpaings, c'est le moment de travailler. Aujourd'hui. Après, il y aura du battement, on n'arrivera plus à prendre la cadence.

Le chef de brigade envoie encore un coup de gueule en bas. Il est question de la grue. Choukhov voudrait bien en savoir davantage, mais le temps manque et il est en train d'égaliser son mur. Les porteurs s'amènent et lui racontent qu'un mécanicien est venu réparer le moteur de la grue, il y a le chef électricien, un travailleur du dehors. Le mécanicien farfouille dans sa mécanique et le chef regarde.

C'est réglo : il y en a un qui travaille et un qui regarde.

S'ils pouvaient réparer la grue tout de suite, on s'en servirait pour monter les parpaings et puis aussi le ciment.

Choukhov en est déjà à sa troisième rangée (Kilgas lui aussi la commence, sa troisième rangée) quand un surveillant de plus, un chef de plus, rapplique par l'échelle de roulage ; c'est Der, le chef des travaux de construction. Un type de Moscou. Il a travaillé dans un ministère, à ce qu'il paraît.

Choukhov se trouve à côté de Kilgas, il lui montre Der.

" Bah ! fait Kilgas avec indifférence. Je n'en ai rien à fiche des gradés. S'il dégringole de l'échelle, là, tu me feras signe. "

Maintenant, Der va aller se planter derrière les maçons et les regarder. Il n'y a rien qui horripile Choukhov plus que ces observateurs. Il fait son ingénieur, ce groin de porc ! Une fois, il a voulu montrer comment on pose les briques ; ce qu'il a pu rigoler, Choukhov ! Selon nous, on construit une maison de ses propres mains, et alors on sera un ingénieur.

A Temguénevo, on ne savait pas ce que c'était, des maisons en pierre ; il y avait seulement des isbas en bois. L'école aussi était en rondins ; on avait apporté des troncs longs de vingt mètres de la réserve. Mais au camp, on a eu besoin d'un maçon, et voilà Choukhov maçon ! Qui sait faire deux choses avec

ses mains peut bien en apprendre dix autres.

Mais non. Der n'est pas dégringolé. Il a seulement trébuché une fois. Il est monté presque en courant.

" Tiou-ourine ! qu'il crie, les yeux hors de la tête. Tiou-ourine ! "

Derrière lui, Pavlo monte à son tour, toujours la pelle à la main.

Der a un caban du camp, mais tout neuf, bien propre. Il a une très bonne *chapka* en cuir. Mais, dessus, il porte un numéro, comme tout le monde : B-731.

" Eh ben quoi ? " dit Tiourine en se dirigeant vers lui avec sa truelle. (Sa *chapka*, toute de travers, lui tombe sur un œil.)

Il va se passer des choses extraordinaires. On ne peut pas rater ça, d'un côté, mais de l'autre, le ciment gèle dans le bard. Choukhov travaille, travaille et il écoute.

" Qu'est-ce que tu crois ? crie Der en postillonnant. Tu ne t'en tireras pas avec du cachot ! C'est une affaire criminelle. Tiourine ! Tu vas récolter un troisième temps. "

Ce n'est qu'à ce moment que Choukhov comprend en un éclair de quoi il retourne. Il jette un coup d'œil vers Kilgas. Lui aussi, il a saisi. Le papier goudronné ! Der a vu le papier goudronné aux fenêtres.

Choukhov n'a pas du tout peur pour lui-même, le chef de brigade ne le trahira pas. Il craint pour le chef de brigade. Pour nous, le chef de brigade, c'est un père, et pour eux, c'est un pion. Pour ce genre d'affaires, dans le Nord, ils vous collaient un deuxième temps à un chef de brigade.

Le visage du chef de brigade est tout convulsé. Et vlan ! La truelle par terre ! Et il fait un pas en direction de Der ! Der regarde derrière lui : Pavlo lève sa pelle à bout de bras.

La pelle ! Pardi ! Il ne l'avait pas prise pour rien...

Et Senka, il a beau être sourd – il a compris : mains sur les hanches, lui aussi, il s'avance. Et c'est un drôle de costaud.

Der cligne des yeux, il commence à être inquiet, il cherche la sortie de secours.

Le chef de brigade se penche vers Der et lui dit, comme ça, tout doucement, mais d'en haut, on l'entend nettement :

" Le temps est passé, tas de crapules, où vous distribuiez les années de taule ! Si tu dis un seul mot, vampire, rappelle-toi que c'est ton dernier jour ! "

Il est secoué de rage, le chef de brigade. Secoué de rage et incapable de se calmer.

Et Pavlo aussi, avec son visage en lame de couteau, il poignarde Der des yeux, vraiment, il le poignarde.

" Mais qu'est-ce qui vous prend, qu'est-ce qui vous prend, les gars ? "

Der est devenu blême, et il cherche à s'éloigner de l'échelle.

Le chef de brigade n'ajoute plus rien, il redresse sa *chapka*, ramasse sa truelle tordue et retourne à son mur.

Et Pavlo, avec sa pelle, redescend lentement.

Len-len-te-ment...

Der a affreusement peur de rester là, et affreusement peur de descendre. Il se cache derrière Kilgas et reste là.

Kilgas pose ses parpaings comme le pharmacien pèse ses médicaments : vu du dehors, le pharmacien ne se presse pas. Il tourne le dos à Der, comme s'il ne l'avait pas remarqué.

Der s'approche furtivement du chef de brigade. Qu'est devenue toute sa morgue ?

" Qu'est-ce que je vais dire au chef de chantier, Tiourine ? "

Le chef de brigade pose ses parpaings et répond sans tourner la tête :

" Vous direz que c'était comme ça. On s'est amenés et ça y était déjà. "

Der reste encore un instant là. Il voit bien qu'on ne va pas le tuer tout de suite. Il avance bien doucement, met les mains dans ses poches.

" Eh ! M-854, grommelle-t-il, pourquoi est-ce que tu mets une couche de ciment si mince ? "

Il faut bien qu'il passe sa colère sur quelqu'un. Il n'y a rien à redire aux joints de Choukhov, ni à son alignement ; alors voilà, c'est son ciment qui est trop mince.

" Permettez-moi de vous faire remarquer, fait Choukhov en zézayant, que, si on met une couche épaisse maintenant, au printemps, l'eau va dégouliner dans toute la Centrale. (Et on sent une pointe de moquerie dans ses paroles.)

— Toi, le maçon, écoute ce que te dit le chef d'équipe ", lance Der d'un air renfrogné et en gonflant un peu les joues, c'est une habitude qu'il a.

Peut-être bien que c'est un peu mince par-ci par-là, on aurait pu faire plus épais, mais à condition de ne pas bâtir en hiver, mais comme tout le monde. Il faut tout de même avoir pitié des gens. On doit faire du rendement. Mais à quoi ça sert d'expliquer ça à un type qui n'y comprend rien !

Et Der s'en va doucement par l'échelle.

" Et faites-moi remettre en état la grue ! (Le chef de brigade lui crie ça de son mur.) Est-ce qu'on est des mulets ? On porte les parpaings au premier à la main !

— On te paie le transport, répond Der de son échelle, mais d'un ton conciliant.

— “ A la brouette ” ? Eh bien, prenez-en une, brouette, et essayez de la faire rouler sur l’échelle, payez-nous “ au bard ”.

— Si ce n’était que de moi. C’est la comptabilité qui refusera de vous payer “ au bard ”.

— La comptabilité ! Toute ma brigade est occupée à servir les quatre maçons. Combien est-ce que je vais gagner ? ”

Le chef de brigade crie, mais il ne s’arrête pas de travailler.

“ Du ci-iment ! crie-t-il aux gars d’en bas.

— Du ci-iment ! ” reprend Choukhov.

La troisième rangée est égalisée partout, et maintenant, à la quatrième, on va pouvoir y aller. Il faudrait tendre un cordeau à la rangée du dessus ; bon, ça ira comme ça, on fera un rang sans cordeau.

Der s’en va à travers la zone, tout recroquevillé. Il va au bureau se chauffer. Pas bien dans sa peau, pour sûr. Il faut y réfléchir à deux fois avant de s’en prendre à un gaillard comme Tiourine. Avec des chefs de brigade comme lui, il vivrait en bonne intelligence, il n’aurait aucun souci ; pas besoin de s’échiner. Une forte ration, une cabine individuelle, qu’est-ce qu’il lui faut de plus ? Mais non, il faut que monsieur fasse du zèle, qu’il se croie plus malin que les autres !

Les gars d’en bas montent pour dire que le chef électricien est parti, et le mécanicien aussi – pas moyen de réparer la grue.

Il n’y a plus qu’à faire le mulet !

Choukhov en avait vu des travaux de toute espèce, eh bien, quand la mécanique ne se détraquait pas d’elle-même, c’étaient les détenus qui la bousillaient. On démolissait le chemin de schlitte ; un bâton dans la chaîne et on appuie. Pour se reposer un peu. Parce qu’on était obligé de poser les troncs côte à côte, sans même pouvoir se redresser.

“ Des parpaings ! Des parpaings ! crie le chef de brigade complètement déchaîné. (Il envoie des bordées de jurons aux gars qui montent les parpaings, le ciment.)

— Pavlo demande où on en est avec le ciment ? crie-t-on d’en bas.

— Il en faut !

— Il y a encore une demi-auge de prête !

— Alors, une auge de plus ! ”

Ah ! quelle bagarre. On entame la cinquième rangée. Ça ne fait pas longtemps, à la première, on travaillait plié en deux, et voilà qu'à présent, on a le mur à hauteur de poitrine ! Pas étonnant qu'on fonce quand il n'y a ni fenêtres ni portes, juste deux murs pleins à raccorder, et des parpaings tant qu'on en veut. Il aurait fallu tendre un cordeau, mais c'est déjà trop tard...

" La 82e s'en va rendre ses outils ", annonce Goptchik.

Le chef de brigade le foudroie du regard.

" Occupe-toi de tes affaires, morveux. Charrie tes briques. "

Choukhov regarde derrière lui. Eh oui, le soleil se couche, rouge un brin, dans une brume grisonnante comme qui dirait. Et nous qui étions partis sur un rythme du tonnerre... Maintenant qu'on a entamé le cinquième rang, on le finit. Pour l'alignement.

Les porteurs de ciment ont l'air de chevaux en nage. Le capitaine en est gris cendré. C'est vrai que lui, le capitaine, s'il n'a pas quarante ans sonnés, c'est tout juste.

Le froid dégringole les degrés. Les mains sont en plein travail et, malgré ça, il pince les doigts à travers les mauvaises moufles. Et la botte gauche qui prend le gel. Choukhov tapote, tapote son pied par terre. Tap-tap.

A présent, plus besoin de se baisser pour le mur, oui, mais il faut courber le dos pour prendre chaque parpaing et chaque truelle de ciment.

" Eh ! les gars ! les gars ! (Choukhov tarabuste ses aides) vous devriez me monter les parpaings sur le mur ! Les monter sur le mur ! "

Le capitaine voudrait bien, mais il est à bout de forces. Le manque d'habitude. Quant à Aliochka :

" C'est bien, Ivan Denissytch ! Montrez-moi où. "

Cet Aliochka, il ne dit jamais non. On peut lui demander n'importe quoi. Si tout le monde était comme ça. Choukhov serait lui aussi comme ça. Si quelqu'un vous demande quelque chose, pourquoi ne pas lui rendre service ? C'est vrai ce qu'ils disent, ces Baptistes.

Un son parcourt toute la zone et arrive tout net jusqu'à la Centrale : on tape sur le rail. Fin du travail ! Pour le ciment, on a vu trop grand. Voilà ce que c'est de faire du zèle...

" Allez ! le ciment ! *Davaï ! Davaï !* " crie le chef de brigade.

Mais ils finissent juste d'en préparer une nouvelle auge ! Maintenant, il faut continuer le mur, rien d'autre à faire : si on ne vide pas la caisse, demain, il n'y aura plus qu'à la casser et à la ficher en l'air, le ciment sera comme de la pierre, on ne l'entamerait pas au pic.

" Allez, les copains, s'agit pas de flancher ! " crie Choukhov.

Kilgas est en rogne. Il n'aime pas les branle-bas de combat. Mais, lui aussi,

il force l’allure, comment faire autrement ?

Pavlo monte à toute vitesse, attelé à un bard, la truelle à la main. Il s’y met lui aussi. Ils sont cinq truelles maintenant.

Pourvu qu’on ait le temps de faire des raccordements ; Choukhov évalue d’avance la brique qu’il faudra poser au raccordement, et il passe le marteau à Aliochka :

“ Tiens, taille-moi celle-ci ! vas-y ! ”

Quand on se dépêche, on ne fait pas du bon travail. Maintenant que tout le monde ne pense qu’à faire vite, Choukhov cesse de foncer, il surveille le mur. Il envoie Senka à gauche et se met à droite, du côté de l’angle principal. Si maintenant on fait un ventre dans le mur ou si on rate l’angle, ce serait la fin de tout, il y aurait pour une demi-journée de travail demain.

“ Arrête ! ”

Il écarte Pavlo d’une brique et la redresse lui-même. Tiens, vu d’ici, du coin, le mur de Senka a tout l’air de se gondoler un peu. Il se précipite sur Senka et, avec deux briques, il corrige ça.

Le capitaine amène son bard, comme un bon canasson.

“ Ça fera encore deux voyages ”, qu’il crie.

Le capitaine ne tient plus sur ses jambes, mais il ne flanche pas. Choukhov avait eu un canasson dans le genre. Choukhov en prenait bien soin mais, entre d’autres mains, il n’a pas tenu. Il ne restait plus qu’à l’équarrir.

La dernière petite tranche de soleil a disparu derrière la terre. On n’a pas besoin de Goptchik pour se rendre compte que, non seulement toutes les brigades sont allées rendre leurs outils, mais que tous les gars se dirigent en foule vers le poste de garde. (Personne ne sort tout de suite après le signal, on n’est pas des imbéciles pour aller se geler là-bas. Tout le monde reste au chaud ; mais il vient un moment où les chefs de brigade se mettent d’accord et toutes les brigades sortent à la fois. Si on ne s’entendait pas, avec ces cabochards de détenus, on resterait bien à se chauffer jusqu’à minuit, à qui bougerait de sa place le dernier.)

Le chef de brigade revient à la réalité et voit qu’on est drôlement en retard. Le responsable au matériel doit déjà l’envoyer à tous les diables.

“ Hé ! crie-t-il. On ne va pas s’en faire pour cette saloperie ! Vous, les porteurs ! Descendez à toute vitesse ! Vous grattez la grande auge, et ce que vous récupérez, vous le fichez là-bas dans ce trou, vous le recouvrez avec de la neige, pour que ça ne se voie pas ! Toi, Pavlo, prends deux gars, ramasse les outils et va les rendre. Goptchik te rattrapera avec les trois truelles. Nous, on va liquider ces deux derniers bards. ”

Les gars se précipitent. Ils s’emparent du marteau de Choukhov et détachent

le cordeau. Les porteurs de ciment et les porteurs de parpaings cavalent tout en bas, dans la salle, ils n'ont plus rien à faire ici. En haut, il ne reste plus que les trois maçons : Kilgas, Klevchine et Choukhov. Le chef de brigade va et vient, il regarde combien on en a fait. Il est content.

" Du beau boulot, hein ? En une demi-journée. Et sans leur putain de grue. "

Choukhov voit qu'il ne reste pas grand-chose dans l'auge à Kilgas. Choukhov se fait de la bile : il ne faudrait pas qu'on engueule le chef de brigade au dépôt du matériel pour les truelles.

" Écoutez, les copains, dit Choukhov qui a son idée. Portez vos truelles à Goptchik, la mienne est en dehors du compte, pas besoin de la rendre, je vais finir avec. "

Le chef de brigade rit :

" Et tu voudrais qu'on te remette en liberté ? Mais qu'est-ce qu'elle deviendrait la taule sans toi ! "

Choukhov rit aussi. Il travaille.

Kilgas a emporté les truelles. Senka refile les parpaings à Choukhov ; le ciment de Kilgas, ils l'ont transvasé dans leur auge.

Goptchik traverse au pas de course la zone vers le dépôt du matériel pour rattraper Pavlo. La 104e la traverse elle aussi, sans le chef de brigade. Un chef de brigade, ça a du poids, mais l'escorte – son poids pèse plus lourd encore. Ils vous dressent la liste des retardataires – et, au mi-tard !

Près du poste de garde, la foule s'épaissit que c'en est inquiétant. Tout le monde est rassemblé. L'escorte est déjà sortie probable : on est en train de compter.

(Ils font deux fois le compte à la Sortie : une première fois, le portail fermé pour savoir si on peut ouvrir ; et la deuxième quand les hommes passent par le portail ouvert. Et, s'ils s'imaginent qu'il y a une erreur, ils recomptent encore après.)

" Y en a marre de ce ciment ! fait le chef de brigade avec un geste à l'appui. Balance-le par-dessus le mur !

— Vas-y donc, chef ! Vas-y ! Tu es plus utile là-bas ! " (Choukhov l'appelle Andréï Prokofievitch d'ordinaire, mais, en ce moment, son travail le met sur un pied d'égalité avec lui. Ce n'est pas qu'il pense : " Oui, je suis sur le même pied que lui " ; il sent simplement que c'est comme ça.)

Et il lance une plaisanterie au chef de brigade qui descend à grands pas l'échelle :

" Pourquoi cette saloperie de journée de travail est aussi courte ? On s'est à peine mis au boulot qu'elle est déjà finie ! "

Ils restent à deux, le sourd et lui. Avec celui-là, on ne peut pas parler beaucoup mais, avec lui, pas la peine de parler : c'est le plus intelligent de tous, il comprend tout sans paroles.

Et vlan, le ciment ! Et vlan, le parpaing ! Pressé. Vérifié. Ciment. Parpaing. Ciment. Parpaing...

Du moment que le chef de brigade lui-même a dit de ne pas se frapper pour le ciment, on pourrait croire qu'il n'y a plus qu'à le ficher par-dessus bord, et se filer ! Mais voilà, Choukhov, c'est idiot, mais il est fait comme ça, et on n'a rien pu y changer en huit ans de camp : toute chose et toute peine comptent pour lui, il ne peut pas admettre que ça se perde pour rien.

Ciment ! Parpaing ! Ciment ! Parpaing !

" Fini, sacré nom d'un chien ! qu'il crie Senka, on y va ! "

Il attrape le bard et descend. Mais Choukhov, l'escorte pourrait bien lui lâcher les chiens dessus, il faut quand même qu'il prenne du recul en vitesse pour jeter un coup d'œil. Ça peut aller. Ensuite, il se rapproche en courant et regarde par-dessus le mur, à gauche, à droite. Le compas dans l'œil ! Bien droit ! Le tour de main est toujours là.

Il descend l'échelle en courant.

Senka sort de la salle, traverse la butte au galop.

" Allons ! Allons, dit-il en se retournant.

— Cours, j'arrive ! " dit Choukhov avec un signe de la main.

Et il rentre dans la salle. On ne peut pas abandonner la truelle comme ça. Si ça se trouve, demain, Choukhov n'ira pas au travail, peut-être qu'on balancera la brigade à la " Cité socialiste " ; peut-être qu'il ne remettra plus les pieds ici de six mois – et la truelle, alors, elle serait fichue ? Il ne s'est pas donné la peine de la piquer pour rien, non ?

Dans la salle, tous les poêles sont éteints. Il fait sombre. Il a peur. Peur, pas parce qu'il fait sombre, mais parce que tout le monde est parti, et que, s'il est seul à manquer au poste de garde, l'escorte va cogner dur.

Malgré tout, il furète des yeux à gauche et à droite, il avise une grosse pierre dans un coin, la fait basculer, fourre la truelle dessous, ramène la pierre. Au poil !

A présent, il faut rattraper Senka à toute allure. Il a pris cent pas d'avance et il s'est arrêté. Jamais Klevchine n'abandonnerait quelqu'un dans le malheur. S'il faut payer, que ce soit ensemble.

Ils courent l'un à côté de l'autre, le petit et le grand. Senka dépasse Choukhov d'une tête et demie ; et sa tête, c'est pas le gabarit ordinaire !

Et dire qu'il existe de ces fainéants qui s'en vont, sans que personne les

oblige, courir dans les stades, à qui ira le plus vite. Faudrait les faire cavaler comme nous, ces cocos-là, après toute une journée de travail, les reins encore tout cassés, avec des moufles mouillées, des bottes de feutre usées, et au froid par-dessus le marché.

Ils tirent la langue comme des chiens enragés ; on entend juste pfh ! pfh !

Bon ! le chef de brigade saura bien leur expliquer au poste de garde.

Ils courent droit sur la foule, ils ont la trouille.

Des centaines de gosiers font, du coup, un drôle de concert où il est question et... de la mère ! et... du père, et... de la sœur et de la bouche ! et du blair... Quand t'as cinq cents gars furibonds sur le dos, le moyen de ne pas avoir la trouille !

Mais, surtout, comment va réagir l'escorte ?

Eh bien, non, l'escorte ne râle pas. Le chef de brigade est là, au premier rang. Donc, il a donné une explication, il a pris la faute sur lui.

Mais, les copains, ils braillent tout ce qu'ils savent, tout y passe. Tant et si bien que même Senka en entend une bonne partie ; du coup, il reprend son souffle et, de toute sa hauteur, qu'est-ce qu'il leur sort ! Toute la vie, il la ferme, mais quand il est lancé ! Il lève le poing, il va foncer. Les autres s'arrêtent. Il y en a qui rigolent.

" Hé ! la 104e ! qu'ils crient. Alors, votre copain, il n'est pas sourd ? On voulait vérifier. "

Tout le monde rigole. L'escorte aussi.

" En rangs par cinq ! "

Mais on n'ouvre pas le portail. Ils ne sont pas sûrs d'eux. Ils écartent la foule du portail (tous les gars s'y sont agglutinés, les idiots, comme si ça pouvait faire gagner du temps).

" En rangs par cinq ! Premier ! Deuxième ! Troisième ! "

Quand ils appellent un rang, il avance de quelques mètres.

Pendant ce temps, Choukhov reprend son souffle ; il regarde autour de lui. C'te bonne vieille lune, la voilà toute pourpre, ébréchée, déjà sortie en plein ciel. Et on dirait qu'elle décline déjà un brin. La veille, à la même heure, elle était bien plus haute.

Choukhov est bien content que tout se soit passé sans accroc. Il tape dans les côtes du capitaine et lui lance :

" Dis donc, capitaine, selon votre science, où donc c'est-il qu'elle disparaît, après, la vieille lune ?

— Comment : où ? Quelle ignorance ! On ne la voit plus, tout simplement. "

Choukhov secoue la tête et rit :

“ Alors, si on ne la voit plus, comment sais-tu qu’elle existe ?

— Mais alors, selon toi, dit le capitaine stupéfait, il y aurait une lune neuve tous les mois ?

— Et qu’est-ce que ça aurait d’étonnant ? Il y a bien des gens qui naissent tous les jours, alors la lune, pourquoi qu’il n’en naîtrait pas une fois toutes les quatre semaines ?

— Pffui ! (Le capitaine en crache par terre de dépit.) Je n’ai jamais encore vu un matelot aussi bête. Mais alors, où est-ce que passe la vieille ?

— C’est justement ce que je te demande, dit Choukhov. (Son sourire découvre ses dents.)

— Dis-le pour voir, où ? ”

Choukhov soupire et révèle en zézayant légèrement :

“ Chez nous, on disait comme ça : c’est Dieu qui émiette la vieille lime pour en faire des étoiles.

— Quels sauvages ! (Le capitaine rit.) Jamais entendu ça ! Alors quoi, tu crois en Dieu, Choukhov ?

— C’te question ? dit Choukhov tout étonné, quand ça tonne, essaye un peu de ne pas croire !

— Et pourquoi Dieu fait-il ça ?

— Quoi donc ?

— Émietter la lune pour en faire des étoiles ? Pourquoi ?

— Ça se comprend tout seul ! (Choukhov hausse les épaules.) Les étoiles, elles tombent avec le temps, il faut en remettre des neuves.

— Tournez-vous, tas de... hurle l’escorte. En rangs de cinq ! ”

C’est leur tour d’être comptés. Le deuxième rang de la cinquième centaine passe, et ils sont deux derrière : Bouïnovski et Choukhov.

L’escorte s’affole, se dispute autour des feuilles de contrôle. Le compte n’y est pas ! Une fois de plus, le compte n’y est pas. S’ils savaient seulement compter !

Ils en ont compté quatre cent soixante-deux, à ce qu'on leur dit, il leur en faut quatre cent soixante-trois.

On repousse de nouveau tout le monde du portail (les gars se sont une fois de plus serrés tout contre) et allez !

" En rangs par cinq ! Premier ! Deuxième ! "

Ce qu'il y a de vexant avec ces recomptages, c'est que le temps qu'on y passe n'est pas celui dû à l'administration, mais le nôtre. Il va falloir encore traverser toute la steppe jusqu'au camp et faire la queue à l'entrée du camp, pour la fouille ! Tous les chantiers arrivent au pas de course, ils essaient de se placer avant les autres pour se trouver plus tôt à la fouille, et donc se faufiler plus vite dans le camp. Le chantier qui arrive le premier au camp est le roi de la journée : le réfectoire l'attend ; il est le premier aux colis, et au dépôt des effets, et à la cuisine individuelle, et à la Section Culturelle pour y prendre ses lettres ou donner la sienne à la censure, et à l'infirmerie, et chez le coiffeur, et aux bains – il est le premier partout.

Et d'ailleurs, l'escorte est tout aussi pressée de nous transmettre et de filer dans son camp. Les soldats ne sont pas non plus à la noce : beaucoup à faire et peu de temps.

Mais voilà, ils ne trouvent pas leur compte.

Quand ils font avancer les derniers rangs, Choukhov a l'impression qu'ils vont finir par être trois au tout dernier. Mais non. Ils ne sont que deux.

Les gardes qui comptaient s'en vont trouver leur commandant avec leurs feuilles. Ils discutent. Le commandant crie :

" Chef de la 104e ! "

Tiourine fait un demi-pas en avant :

" Présent.

— Personne de chez toi n'est resté à la Centrale ? Réfléchis.

— Non.

— Réfléchis bien ! Sinon, je t'arrache la tête !

— Non, personne. C'est la vérité. "

Mais, en même temps, il louche sur Pavlo :

" Y aurait-il pas quelqu'un qui se serait endormi là-bas, dans la salle ?

— En rangs par brigade ! " crie le commandant de l'escorte.

Ils étaient en rangs par cinq avec n'importe qui, au petit bonheur la chance : Ils se bousculent en braillant. Quelqu'un crie : " La 76e, vers moi ! " Un autre :

“ La 13e, par ici ! ” Ailleurs : “ 32e ! ”

Mais la 104e, qui était derrière tout le monde, y reste. Et Choukhov voit que toute la brigade a les mains vides : ils étaient tellement pris par le travail, les ballots, qu’ils n’ont même pas ramassé de bouts de bois. Il y en a seulement deux qui ont un petit fagot.

C’est le même jeu tous les jours : avant la fin du travail, les gars ramassent des éclats de bois, des brindilles, des bouts de lattes ; ils les attachent avec un petit cordon de chiffon ou un vieux bout de ficelle et les embarquent. La première rafle, c’est au poste de garde, le chef de chantier ou un chef d’équipe qui la fait. S’il se trouve là, il ordonne de tout jeter sur-le-champ. (Des millions sont déjà partis en fumée, alors ils espèrent peut-être les récupérer avec des copeaux.) Mais les gars ont leur idée de derrière le crâne : si chaque membre de la brigade rapporte ne serait-ce que quelques baguettes, on aura plus chaud dans le baraquement. Parce qu’on donne aux types de corvée cinq kilos de poussière de charbon par poêle, c’est pas avec ça qu’on aurait chaud. Voilà pourquoi ils cassent des baguettes, les scient en petits bouts et les glissent sous leur caban. De cette façon, le chef de chantier n’y voit que du bleu.

Les soldats de l’escorte, eux, ne font jamais jeter le bois ici, sur le chantier. Eux aussi ont besoin de bois, mais ils n’ont pas le droit d’en emporter. D’abord, parce que l’uniforme l’interdit, ensuite parce qu’ils ont les mains prises par les mitraillettes pour nous tirer dessus. Mais, une fois qu’ils nous ont ramenés au camp, ils donnent l’ordre : “ De tel à tel rang, venez jeter votre bois ici ! ” Mais ils n’exagèrent pas : faut en laisser pour les gardiens du camp, mais aussi pour les détenus eux-mêmes, sinon ils cesseraient d’en rapporter.

Alors, voilà le résultat : chaque jour, chaque détenu porte son bois. Il ignore s’il le gardera ou si on le lui confisquera.

Le temps que Choukhov furète partout pour voir s’il n’y aurait pas sous ses pieds quelque copeau à glaner, le chef de brigade a compté tout son monde et fait son rapport au commandant de l’escorte :

“ La 104e, au complet ! ”

César aussi a quitté ses collègues des bureaux pour rejoindre les siens. Sa pipe jette sur lui des lueurs de braise rouge. Ses moustaches noires sont couvertes de givre. Il demande :

“ Alors, capitaine, comment ça va ? ” Celui qui est au chaud ne peut pas se mettre dans la peau de celui qui se gèle. En voilà une question en l’air.

“ Comment voulez-vous que ça aille ? dit le capitaine en haussant les épaules. J’ai tellement travaillé que j’en ai encore les reins cassés. ”

Un peu comme pour dire : tu pourrais avoir l’idée de me donner à fumer.

César lui donne à fumer. Dans la brigade, il n’y a que le capitaine qu’il

fréquente. Il n'a personne d'autre pour s'épancher.

" Il en manque un à la 32e ! A la 32e ! " crie tout le monde.

Le sous-chef de brigade de la 32e file par-là avec un jeune gars chercher le défaillant à l'atelier de réparations. Des questions dans la foule : Qui donc ? Quoi donc ? Choukhov entend à son tour : il manque ce petit moricaud de Moldave. Mais lequel de Moldave ? Ce serait-il pas celui qui a été un espion roumain, à ce qu'on disait, un espion pour de vrai ?

Des espions, il y en a cinq par brigade, mais ce sont des espions pour la frime, des espions fabriqués. Dans leur dossier, ils figurent comme espions, mais ce sont de simples prisonniers de guerre. Choukhov lui aussi en est un espion.

Tandis que ce Moldave-là, lui, c'est un vrai.

Le commandant n'a pas sitôt jeté un coup d'œil sur sa liste, qu'il en devient tout bleu. Si c'est l'espion qui s'est sauvé, qu'est-ce qu'il va prendre, lui, commandant !

Tous les gars enragent et Choukhov avec. Qu'est-ce que c'est que ce salaud, cette charogne, cette vermine, ce fumier, cet enculé ? Le ciel est déjà sombre, regardez, la lumière vient de la lune, voilà les étoiles, le froid qui reprend avec la nuit — et ce couillon qui n'est toujours pas là ! Tu n'as peut-être pas assez travaillé, fumier ? La journée de l'administration, onze heures de l'aube à la nuit, ça ne te suffit pas ? Le procureur va te filer du rab, attends un peu !

Choukhov tout le premier trouve incroyable que quelqu'un puisse travailler comme ça, sans faire attention au signal.

Choukhov a complètement oublié qu'il vient lui-même de travailler comme ça et qu'il était tout contrarié qu'on se soit rassemblé si tôt au poste de garde. Maintenant, il grelotte avec les autres, il est furibard comme les autres, et si ce Moldave les fait encore attendre une demi-heure et que la garde le donne à la foule, on va le mettre en pièces comme des loups qui sont tombés sur un veau !

C'est maintenant qu'on subit, avec le froid ! Personne ne reste sans bouger : ou bien on bat la semelle, ou on fait deux pas en avant, deux pas en arrière.

Les gars discutent pour savoir si le Moldave a pu mettre les bouts ? Ma foi, s'il s'est taillé pendant la journée, c'est une autre affaire, mais s'il s'est planqué pour attendre qu'on retire les gaffes des miradors, il peut toujours attendre. S'il n'y a pas de traces sous les barbelés montrant par où il a rampé, on ne cessera pas de trois jours de chercher dans la zone, les gaffes vont rester trois jours dans leurs miradors. Une semaine s'il le faut. C'est leur règlement, les vieux du camp le savent. Et, de toute façon, quand quelqu'un se sauve, pour la garde, c'est la fin de tout, on les fait cavaler sans dormir, sans manger. Alors, il y a des fois où ils sont tellement déchaînés qu'ils ne reprennent pas l'évadé vivant.

César essaie de convaincre le capitaine :

“ Par exemple, le pince-nez qui se prend dans des cordages du bateau, vous vous rappelez ?

— Oui... (Le capitaine tire une bouffée.)

— Ou la voiture d’enfant qui dévale, dévale l’escalier.

— Oui... mais la vie des marins, c’est un peu le théâtre de marionnettes dans ce film.

— Voyez-vous, nous avons été gâtés par les techniques modernes de prises de vues...

— Et les vers qui grouillent sur la viande comme des vers de terre. Est-ce qu’ils étaient vraiment comme ça ?

— Mais on ne peut pas en montrer de plus petits avec les moyens du cinéma !

— Je crois bien que si on nous amenait cette viande au camp, à la place de nos petits poissons, qu’on la fiche dans la marmite pas lavée, pas grattée, eh bien, nous...

— Ah, ah, ah ! hurlent les détenus. — Hou ! hou ! hou ! ”

Ils ont vu trois silhouettes sortir des ateliers de réparations ; donc ils ramènent le Moldave.

“ Hou ! hou ! hou ! ” hurle la foule depuis le portail.

Et quand les autres approchent :

“ Pourri ! Sale merdeux ! Gouape ! Pute ! Dégueulasse ! Carne ! ”

Choukhov crie aussi :

“ Pourri ! ”

Faire perdre plus d’une demi-heure à cinq cents gars, une paille !

La tête rentrée dans les épaules, il trotte comme un souriceau.

“ Halte ! ” crie un garde.

Et il inscrit :

“ K-460. Où étais-tu ? ”

Le garde approche et lève la crosse de sa carabine.

Les cris continuent de fuser :

“ Saligaud ! Petite merde ! Ordure ! ”

Mais dès que le sergent a levé la crosse de sa carabine, il y en a qui se taisent.

Le Moldave ne dit rien, il baisse le nez et recule devant la garde. Le sous-chef de la 32e s'avance :

" Ce fumier-là, il a grimpé sur les échafaudages pour que je ne le voie pas. Une fois bien au chaud, il s'est endormi. "

Et un coup de poing dans le dos ! Et un sur la nuque !

En cognant, il s'éloigne du garde.

Le Moldave recule en vacillant et, à ce moment, un Magyar bondit des rangs de la 32e et pan dans le derrière et pan dans le derrière !

C'est autre chose que l'espionnage, ça ! N'importe quel imbécile peut faire de l'espionnage. La vie, pour un espion, c'est confortable, c'est amusant. Mais essaye donc de tirer dix ans au régime commun dans un Camp Spécial !

L'homme de garde abaisse son fusil. Le commandant hurle :

" Écartez-vous du portail ! En rangs par cinq ! "

Ah, les abrutis, ils vont remettre ça à compter ! Pour quoi faire puisque tout est déjà clair ? Les détenus commencent à gronder. Toute leur colère se reporte du Moldave sur la garde. Ils grondent et ne veulent pas reculer.

" De quoi ? vocifère le commandant de la garde. Vous voulez peut-être qu'on vous fasse asseoir dans la neige ? Je vous y fais asseoir tout de suite, moi ! Et jusqu'à demain matin ! "

C'est qu'il en est bien capable ! Ils l'ont fait combien de fois ! Ils ont même fait faire de la pelote aux gars : " Couchez-vous ! Les armes en position de tir ! " C'est déjà arrivé, les gars du camp le savent bien et ils commencent tout doucement à s'écarter du portail.

" En arrière ! En arrière ! font les gardes.

— C'est vrai quoi. Qu'est-ce que vous avez à vous tasser contre la porte, tas de crétins ! crient les gars de derrière, en rogne contre ceux de devant. "

Et ils reculent sous la poussée.

" En rangs par cinq ! Premier ! Deuxième ! Troisième ! "

La lune brille déjà à plein. Elle s'est éclaircie. Elle n'a plus son pourpre. Elle a déjà fait un bon quart de sa course. La soirée est fichue !... Saloperie de Moldave !... Saloperie de gardes ! Saloperie de vie !

Ceux de devant, qu'on a déjà comptés, se retournent et se hissent sur la pointe des pieds pour voir combien il va en rester au dernier rang, deux ou trois ? C'est de cela que dépend toute leur existence pour l'instant.

Choukhov a vaguement l'impression qu'il va en rester quatre. Il est paralysé de peur : mince, un de trop ! Encore tout recommencer ! Mais ce n'est que Fétioukov, le crevard, qui finit de tirer sur le mégot du capitaine ; il était dans la

lune et n’a pas rejoint à temps son rang, et c’est ça qui a fait croire à un gars en trop.

Le sous-chef de la garde, de colère, lui envoie une beigne, à Fétioukov.

Et il n’a que ce qu’il mérite !

Au dernier rang, ils sont trois. Le compte y est. Le Seigneur en soit loué !

“ Écartez-vous du portail ”, ordonne de nouveau la garde.

Mais cette fois, les détenus ne grognent pas. Ils voient les soldats sortir du poste de garde et faire la chaîne autour de la place, de l’autre côté du portail.

Donc, on va sortir.

Il n’y a pas de surveillant civil en vue, pas de chef de chantier ; les copains emportent leur bois.

Le portail s’ouvre tout grand. Et déjà, de l’autre côté, près des balustrades en bois, le commandant de la garde et le contrôleur crient :

“ Premier ! Deuxième ! Troisième !... ”

Si cette fois ils retrouvent leur compte, ils vont enlever les sentinelles des miradors.

Mais pour revenir des miradors éloignés, il faut en faire du chemin tout le long de la zone ! Ce n’est que lorsqu’ils ont fait sortir le dernier détenu et que leurs comptes sont justes qu’ils téléphonent à tous les miradors de descendre ! Si le commandant de la garde est intelligent, il donne le départ tout de suite, il sait qu’un détenu ne peut pas se sauver bien loin, et que les gardes des miradors rattraperont la colonne. Mais si c’est un imbécile, alors il a peur de ne pas avoir assez de troupes contre les détenus et il attend.

Celui d’aujourd’hui, c’est une de ces andouilles-là. Il attend.

Toute la journée dans le froid, les détenus sont transis, à crever. Et encore toute une heure à se geler, debout, après le travail. Mais ce qui les ronge, c’est moins le froid que la colère : la soirée est fichue ! On n’aura le temps de rien faire au camp.

“ Mais d’où connaissez-vous si bien la vie de la marine anglaise ? demande-t-on dans le rang voisin.

— Voyez-vous, j’ai passé près d’un mois sur un croiseur anglais, j’y avais une cabine personnelle. J’étais attaché à l’escorte d’un convoi de navires. J’étais officier de liaison auprès d’eux. Et, rendez-vous compte, après la guerre, un amiral anglais a eu la fichue idée de m’envoyer un cadeau en guise de souvenir. “ En signe de reconnaissance. ” Surprise et malédiction !... Et voilà : tout le monde dans le même sac... Être emprisonné ici avec des hommes de Bender, le plaisir est mince. ”

Étrange. C’est étrange à regarder : la steppe nue, la zone désertée, la neige

qui brille sous la lune. Les hommes de l'escorte sont déjà en place, à dix pas les uns des autres, l'arme braquée. Le troupeau noir des détenus, et dans son caban tout pareil aux autres – le M-311 – un homme qui ne savait pas ce que c'est que vivre sans épaulettes dorées, qui était au mieux avec un amiral anglais, et qui maintenant porte des bards avec Fétioukov.

Un homme, on peut faire tourner sa vie dans un sens ou dans un autre...

Enfin, la garde est prête. Alors, vite " sans prière " :

" En avant marche ! Et que ça saute ! "

Ah ! mais non, pour que ça saute, vous pouvez vous brosser. On est derrière tous les autres chantiers, ça ne sert plus à rien de se presser. Sans s'être mis d'accord, tous les gars ont compris : vous nous avez fait perdre du temps – alors à notre tour. Vous aussi, vous avez sûrement envie de vous réchauffer...

" Allongez le pas ! crie le commandant de la garde. Allongez le pas ! Les hommes de tête ! "

" Allongez le pas ", mon cul ! Les détenus marchent d'un pas mesuré, la tête basse, comme à un enterrement. On n'a plus rien à perdre, de toute façon, on sera au camp les derniers. Tu n'as pas voulu te montrer humain avec nous, alors tu peux toujours t'égosiller.

Le commandant de la garde crie, crie de toutes ses forces : " Allongez le pas ! " — et il comprend que les détenus n'iront pas plus vite. Pas question non plus de tirer : ils vont par rangs de cinq, bien en colonne, réglementairement. Le commandant de la garde n'a pas le pouvoir de les faire aller plus vite. (Le matin, si les détenus s'en tirent, c'est justement parce qu'ils vont au travail en tramant le pas. Ceux qui sont pressés, ils ne tiennent pas le coup au camp ; avant la fin de leur temps, ils sont à bout de souffle, ils s'écroulent.)

Les détenus s'en vont donc, tout doucettement, bien en rangs. La neige crisse sous leurs pas. Certains font la causette à voix basse, d'autres se taisent. Choukhov essaie de se rappeler ce qu'il n'a pas eu le temps de faire ce matin, au camp. Et ça lui revient : l'infirmerie ! C'est drôle, mais, en travaillant, il l'avait complètement oubliée, cette infirmerie.

A cette heure-ci, justement, c'est la consultation " Il aurait peut-être le temps d'y aller, à condition de ne pas dîner. Mais on dirait que les courbatures sont passées. Et sûr qu'on ne lui trouvera pas assez de température... Du temps gâché, quoi ! Il s'en est tiré sans docteurs. En fait de guérison, ces docteurs, c'est le costume en sapin, oui, qu'ils vous feraient mettre.

Ce n'est pas de l'infirmerie qu'il rêve pour l'instant. Mais de trouver un petit quelque chose en plus pour le dîner. Le seul espoir, c'est que César touche un colis, ça fait longtemps qu'il devrait en recevoir un.

Soudain, on dirait qu'on nous a transformé notre colonne ; ça s'agite ; les

gars ne sont plus au pas, ils se précipitent, il y a un brouhaha – et déjà les rangs de derrière, Choukhov dedans, ne joignent plus ceux de devant, ils leur courent après. Ils marchent quelques pas et recommencent à courir.

Quand la queue de la colonne arrive en haut de la butte, Choukhov aperçoit lui aussi, loin dans la steppe, sur la droite, une tache noire : une autre colonne avance obliquement sur nous ; ils ont dû nous voir, eux aussi, et ils hâtent le pas.

Ça ne peut être que la colonne des ateliers mécaniques, trois cents hommes. Alors, eux non plus, ils n'ont pas eu de veine, on les a aussi retenus. Mais pour quelle raison ? Ça arrive qu'on les retienne à cause du travail, parce qu'ils n'ont pas fini de réparer une machine quelconque, mais eux, ils ne se frappent pas, ils sont au chaud toute la journée.

Maintenant, c'est à qui aura les autres ! Les gars cavalent, cavalent pour de vrai. La garde aussi s'est mise au trot. Le commandant se contente de crier :

" Ne vous étirez pas ! Recollez, derrière ! Recollez ! "

Espèce d'enculé, qu'est-ce que t'as à glapir ! On ne recolle pas, peut-être ? Qu'est-ce qu'il te faut ?

Tout ce qu'on pouvait dire ou penser est bien oublié ; il n'y a plus qu'une chose qui compte :

" Les dépasser ! Les doubler ! "

C'est tellement mêlé, le doux et l'aigre, que la garde n'est plus l'ennemie, mais l'amie des détenus. L'ennemie, c'est l'autre colonne.

Du coup, le moral est meilleur, et la colère passe.

" Allez-y ! *Davaï ! davaï !* " crie-t-on derrière à ceux de devant.

Notre colonne s'engouffre dans une rue et ceux des ateliers de mécanique ont disparu derrière un bloc d'habitations. La course se poursuit à l'aveuglette.

Au milieu de la rue, le chemin est meilleur pour notre colonne. Et les hommes de l'escorte, sur les côtés, trébuchent moins eux aussi. Là, on devrait pouvoir les dépasser !

On a encore une raison de vouloir doubler ceux de l'usine : au poste de garde du camp, on les fouille particulièrement longtemps. Depuis qu'on a commencé à supprimer les mouchards, les gradés considèrent que c'est aux ateliers de mécanique qu'on fabrique les couteaux et que c'est de là qu'ils pénètrent dans le camp. C'est pour cela qu'on fouille tout particulièrement ceux de la mécanique à l'entrée. A la fin de l'automne, quand la terre était déjà glacée, on continuait à leur crier :

" Enlevez vos souliers, ceux de l'usine ! Prenez vos souliers à la main ! "

On les fouillait comme ça, pieds nus. Et maintenant, gel ou pas gel, ils en désignent un du doigt :

" Allez ! Enlève ta botte droite ! Toi, enlève ta botte gauche ! "

Le gars retire sa botte de feutre et, sautant à cloche-pied, doit la retourner et secouer ses “ chaussettes ” pour bien montrer qu’il n’a pas de couteau.

Choukhov a entendu dire – sans savoir si c’est vrai ou pas – que ceux de l’usine ont apporté au camp deux poteaux pour le volley-ball cet été, et que tous les couteaux étaient justement cachés dedans. Dix longs couteaux dans chaque. Maintenant, on en retrouve un ici ou là, dans le camp, de temps à autre.

Ils dépassent, au petit trot, le nouveau club, le bloc d’habitations, les ateliers de menuiserie et, après un tournant à angle droit, ils débouchent devant le poste de garde.

“ Hou-ou-ou ! ” s’écrie la colonne d’une seule voix.

C’est précisément sur cette jonction de routes qu’ils comptaient ! Les gars de l’usine, ils sont bien à cent cinquante mètres à droite, derrière.

Enfin, maintenant, on avance tranquillement. Tout le monde est content dans la colonne. Joie de lièvre : les grenouilles ont peur de nous.

Et voilà – c’est le camp. Il est bien comme on l’a laissé ce matin : la nuit, les feux de la zone sur l’enceinte, les lanternes bien plus nombreuses devant le poste de garde ; toute la place pour la fouille est comme inondée de soleil.

Mais avant qu’on soit arrivé au poste...

“ Halte ! ” crie le sous-chef de la garde.

Il passe sa mitraillette à un soldat et s’approche de la colonne en courant (il n’a pas le droit d’approcher les détenus avec son arme).

“ Tous ceux de droite qui ont du bois, jetez-le sur votre droite ! ”

De l’extérieur, il voit tout le monde, on porte son bois sans se cacher. Un petit fagot tombe, puis un autre, un troisième. Certains veulent planquer leurs bouts de bois à l’intérieur de la colonne, mais leurs voisins s’en prennent à eux :

“ A cause de toi, ils vont le piquer aux copains ! Jette-le sans faire d’histoires ! ”

Pour le détenu, quel est l’ennemi n° 1 ? C’est l’autre détenu. Ah ! si les détenus ne se bouffaient pas le nez entre eux !...

“ En avant... marche ! ” crie le sous-chef de la garde.

On avance vers le poste.

Cinq routes se rejoignent devant le poste de garde ; une heure plus tôt, tous les chantiers étaient rassemblés là. Si on construisait le long de ces routes, et qu’elles fassent des rues dans la ville future, la grand-place serait certainement à l’endroit du poste et de la fouille. De même que les chantiers maintenant affluent de partout, ce seraient les défilés populaires qui convergeraient là.

Les gardiens se chauffent déjà au poste. Ils sortent pour se placer en travers de la route :

“ Déboutonnez vos cabans ! Déboutonnez vos vestes. ”

Et ils écartent les mains. Ils se préparent à nous prendre dans leurs bras pour nous fouiller. Ils vont nous tapoter les flancs ; bref, comme au matin.

Maintenant, on n'a pas peur de se déboutonner, on rentre chez soi.

C'est comme ça qu'on dit tous : " Chez soi ". Pendant la journée, on n'a pas le temps de penser à un autre chez-nous.

Ils fouillent déjà la tête de la colonne quand Choukhov s'approche de César et lui dit :

" César Markovitch ! En sortant du poste, je vais courir tout de suite au guichet des colis et je me mettrai dans la queue. "

César tourne vers Choukhov sa moustache noire et drue, mais blanche maintenant par en dessous :

" Mais pourquoi, Ivan Denissytch ? Il n'y aura peut-être pas de colis ?

— Eh bien ! S'il n'y en a pas, qu'est-ce que ça me fait ? J'attendrai dix minutes et, si vous ne venez pas, je rentre à la baraque. "

(Choukhov se dit au fond de lui-même : Si César ne vient pas, il y aura peut-être quelqu'un d'autre à qui vendre sa place dans la queue.)

On voit bien que César attend son colis avec impatience :

" Bon, d'accord, Ivan Denissytch. Cours te mettre dans la queue. Ne m'attends pas plus de dix minutes. "

Mais, déjà, la fouille se rapproche, elle est pour tout de suite. Aujourd'hui, Choukhov n'a rien à cacher à la fouille, il avance tranquillement. Il déboutonne son caban, sans se dépêcher, ouvre aussi sa veste matelassée sous sa ceinture de grosse toile.

Il ne voit sur lui rien de défendu aujourd'hui, mais, cependant, la méfiance que donnent huit années de camp lui est devenue une seconde nature et il enfonce la main dans la poche de son pantalon, au genou – histoire de vérifier qu'il n'y a vraiment rien, bien qu'il en soit parfaitement certain.

Et voilà que, dedans, il trouve le petit bout de lame, le morceau d'égoïne ! La lame qu'il a ramassée aujourd'hui, au milieu de la zone du chantier, par prévoyance et qu'il n'a pas songé un instant à entrer dans le camp.

Il n'en avait pas l'intention, mais maintenant qu'il l'a apportée, il en a gros sur le cœur de la ficher en l'air ! C'est qu'on peut l'aiguiser et en fabriquer un petit canif – pour faire de la cordonnerie, ou même de la couture !

S'il avait eu l'intention de le passer, ce bout de lame, il lui aurait trouvé une bonne cachette. Mais, maintenant, il ne reste que deux rangs devant lui, et le premier des deux avance déjà vers la fouille.

Il faut se décider plus vite que le vent : ou bien jeter discrètement la lame dans la neige en se cachant derrière le rang précédent (ils la retrouveront après,

mais ils ne sauront pas à qui elle était), ou bien la passer !

Pour une lame comme ça, ils peuvent vous ficher dix jours de cachot, s'ils considèrent que c'est un couteau.

Mais un petit couteau de cordonnier, ça veut dire du gain, ça veut dire du pain !

Jeter la lame, ça lui fait de la peine.

Et Choukhov la fourre dans sa moufle ouatée.

C'est à ce moment que le dernier rang reçoit l'ordre de passer à la fouille. Sous la lumière crue, ils ne restent que trois : Senka, Choukhov et le gars de la 32e qui avait couru chercher le Moldave.

Étant donné qu'ils sont trois et qu'ils ont cinq gardiens en face d'eux, on peut se débrouiller : choisir entre les deux de droite par exemple. Choukhov ne prend pas le jeune rougeaud, mais le vieux à moustaches grises. Évidemment, il a de l'expérience, le vieux, et il trouverait facilement s'il voulait, mais comme il est vieux, il doit lui sortir par les yeux, son service.

Pendant ce temps, Choukhov retire ses deux moufles, la vide et l'autre, les serre dans une main (en mettant en avant la moufle vide), prend dans la même main sa ceinture de ficelle, déboutonne complètement sa veste matelassée, soulève complaisamment les pans de son caban et de sa veste (il n'a jamais été aussi arrangeant à la fouille, mais il veut montrer qu'il n'a rien à cacher : vas-y, je suis tout à toi !). Et, au commandement, il avance vers le vieux aux moustaches grises.

Le gardien aux moustaches grises tapote Choukhov sur les côtés et dans le dos, donne une tape sur la poche du genou : rien du tout ; il froisse dans ses mains les pans de la veste matelassée et du caban, toujours rien, alors, le relâchant déjà, il tâte dans sa main, par acquit de conscience, la moufle que Choukhov lui tend – la vide.

Le gardien serre la moufle et Choukhov a le cœur comme dans un étau. Si le gardien empoigne de cette façon la deuxième moufle, il va en baver au mitard avec trois cents grammes de pain par jour et du manger chaud seulement tous les trois jours. Du coup, il se voit en train de dépérir et de crever la faim dans ce trou, et s'imagine à quel point il sera difficile de retrouver la forme présente, du muscle et pas de graisse, pas repu mais pas affamé non plus.

Et, à ce moment, il se met à prier très fort, avec la ferveur au-dedans de lui-même : " Seigneur ! Sauvez-moi ! Ne me collez pas au cachot ! "

Toutes ces idées défilent dans sa tête durant l'instant où le gardien a serré la première moufle et a avancé la main pour en faire autant avec la seconde, un peu décalée (il les aurait serrées en même temps des deux mains, si Choukhov avait tenu ses moufles séparément et non dans la même main). Mais, à ce moment, le

chef de la fouille, pressé d'en finir, crie à ses hommes :

" Allez ! Amenez l'usine ! "

Et le gardien aux moustaches grises, au lieu de pincer la deuxième moufle, fait un geste vague de la main, comme pour dire : tu peux passer. Et il le laisse.

Choukhov court rattraper ceux de son groupe. Ils sont déjà alignés par cinq entre les deux longues balustrades en rondins qui ressemblent aux barres d'attache des marchés aux chevaux et qui forment une sorte d'enclos pour la colonne. Il court tout léger, il ne sent plus la terre, et s'il ne fait pas une seconde prière de reconnaissance, c'est parce qu'il n'a pas le temps ; et, d'ailleurs, ce n'est plus la peine.

L'escorte de leur colonne s'est maintenant éloignée, laissant la place aux gardiens des détenus de l'usine, et elle n'attend plus que le chef de la garde. Les soldats de l'escorte se sont gardé tout le bois que la colonne a jeté avant la fouille, tandis que le bois pris par les gardiens pendant la fouille elle-même est en tas près du poste de garde.

La lune monte de plus en plus haut, le froid s'installe dans la nuit claire et blanche.

Le chef de la garde, en allant chercher au poste son reçu pour 463 têtes, engage la conversation avec Priakha, l'adjoint de Volkovoï, qui crie : " K-460 ! "

Le Moldave, qui s'était dissimulé au milieu de la colonne, sort en soupirant vers la balustrade de droite. Il a toujours la tête penchée, enfoncée dans les épaules.

" Viens ici ! " lui dit Priakha, en lui faisant signe de faire le tour de la barre aux chevaux.

Le Moldave fait le tour. On lui ordonne de mettre les mains derrière le dos et de rester là.

Ça veut dire qu'on va lui coller une tentative d'évasion. On va le mettre en prison.

En avant du portail, à droite comme à gauche de l'enclos, deux hommes de garde se mettent en place, ils ouvrent lentement le portail, haut trois fois comme un homme, et on entend le commandement :

" En rangs par cinq ! (Ici, ils n'ont pas besoin de dire : " Écartez-vous de la porte. " Les portes s'ouvrent toujours vers l'intérieur de la zone de surveillance, de façon que, même si les détenus appuyaient dessus tous ensemble, ils ne puissent pas les enfoncer.) Premier ! Deuxième ! Troisième ! "

C'est là, à l'appel du soir, quand ils rentrent par le portail du camp, que les détenus sont le plus battus par le vent, gelés, affamés de toute la journée ; et pour eux, la louche de soupe aux légumes, brûlante, du soir, c'est comme la pluie dans le désert. Ils l'avalent d'une goulée. Pour eux, cette louche est plus

précieuse que la liberté, plus précieuse que toute leur vie passée et que toute leur vie à venir.

Quand ils franchissent les portes du camp à leur retour, les détenus sont comme des guerriers rentrant d'une campagne ; ils donnent de la voix, ont la démarche ferme, le geste large. Écartez-vous tous. C'est nous !

L'embusqué de la baraque de l'état-major, à regarder le flot des détenus qui rentrent, a une peur bleue.

C'est après cet appel que, pour la première fois depuis le signal du rassemblement, à six heures et demie du matin, le détenu redevient un homme libre. On franchit le grand portail de la zone, on franchit le petit portail de la zone d'enceinte, on parcourt encore la place entre les deux haies et, enfin, on s'en va chacun de son côté.

Chacun de son côté, mais le *nariadchitk* rattrape les chefs de brigade :

" Les chefs de brigade au S.P.P. ! "

Choukhov s'élance en courant, il dépasse la prison, file entre les baraquements et... au dépôt des colis. César, lui, sans perdre sa dignité, s'en va à pas comptés de l'autre côté, là où la foule grouille déjà autour d'un poteau ; un bout de contre-plaqué est cloué au poteau et tous ceux qui ont des colis ce jour-là ont leur nom inscrit dessus au crayon encre.

Au camp, on écrit davantage sur du contre-plaqué que sur du papier. Sur une planche, c'est comme qui dirait, plus solide, plus sûr. C'est sur ce contre-plaqué que les gradés et les *nariadtchitki* comptent leurs têtes de pipe. On gratte pour le lendemain, et on récrit dessus. Ça fait une économie.

Ceux qui restent dans la zone ont encore un moyen d'améliorer l'ordinaire : ils lisent sur le bout de contre-plaqué les noms de ceux qui ont des colis, vont à leur rencontre sur la place et leur font savoir tout de suite leur numéro. On ne leur file pas grand-chose, mais ça leur rapporte au moins une cigarette.

Choukhov court jusqu'au dépôt des colis : une annexe d'un baraquement à quoi on avait collé une entrée à double porte. Il manque la porte extérieure, le froid pénètre sans obstacle, mais, malgré tout, on se sent un peu plus dans un lieu habité, il y a au moins un toit.

Dans l'entrée, la queue se tient le long du mur. Choukhov prend sa place. Il y a bien une quinzaine de gars avant lui, ça fait plus d'une heure à attendre, c'est-à-dire jusqu'au coucher. Et ceux de la colonne de la Centrale qui étaient allés regarder la liste, ils seront derrière Choukhov. Et tous ceux de l'usine de mécanique, aussi. Il se pourrait bien qu'ils aient à revenir chercher leur colis demain matin.

Les gars font la queue avec de petits sacs, de petites besaces. Derrière la porte (Choukhov, il est vrai, n'a jamais rien reçu dans ce camp, mais il le sait par

ouï-dire), on ouvre la caisse du colis à la hachette, le gardien en sort tout avec ses mains, examine tout. Il coupe ça, casse là, palpe ailleurs, déverse. S'il y a du liquide, dans des boîtes de fer-blanc ou des bocaux de verre, on les ouvre et on les vide, tu n'as plus qu'à mettre les mains dessous ou un torchon roulé en cornet. Ils ne délivrent pas les boîtes, ils ont peur. S'il y a des gâteaux ou des sucreries qui sortent de l'ordinaire, ou du saucisson, ou du poisson, le gardien mord dedans. (Essayez un peu de râler : du coup, le gardien trouve à redire à tout, et ça c'est défendu, et ça n'est pas permis, et il ne te le donnera pas. Celui qui reçoit un colis doit donner, donner, donner, en commençant par le gardien.) Et quand ils ont fini de fouiller le colis, ils ne te donnent même pas la caisse, on n'a qu'à tout fourrer dans son petit sac, ou même dans le pan de son caban — et hop ! dégagez ! Au suivant ! Il y a des fois où ils te pressent tellement que tu oublies quelque chose sur le comptoir. Pas la peine de revenir le chercher. Ça n'y est plus.

Autrefois, à Oust-Ijma, Choukhov avait reçu des colis, deux ou trois fois. Mais il avait lui-même écrit à sa femme : ça ne sert à rien, n'en envoie plus, n'enlève pas ça aux gosses.

Choukhov avait moins de difficulté pour nourrir toute sa famille quand il était dehors qu'à se nourrir tout seul ici, mais il savait ce que ces colis coûtaient et il savait qu'on ne pouvait pas en demander à sa famille pendant dix ans. Alors, il valait mieux s'en passer.

Mais, bien qu'il ait pris cette décision, toutes les fois que quelqu'un, dans la brigade, ou quelqu'un de ses voisins de baraquement, reçoit un colis (et ça veut dire à peu près tous les jours), Choukhov a le cœur serré que ça ne soit pas pour lui. Il avait bien fermement défendu à sa femme d'en envoyer, même pour Pâques, et il n'allait jamais regarder la liste sur le poteau, sauf pour le compte d'un des types riches de la brigade – et pourtant, certaines fois, il s'attendait que quelqu'un arrive en courant et lui dise :

" Choukhov ! Pourquoi n'y vas-tu pas ? Il y a un colis pour toi ! "

Mais personne ne venait le lui dire...

Et il a de moins en moins d'occasions de se souvenir de son village de Temguénevo et de son isba d'autrefois... Ici, la vie le bouscule du lever au coucher, sans lui laisser le temps pour les vaines ressouvenances.

Maintenant, parmi ces gars qui se flattent les tripes de l'espoir de planter prochainement leurs dents dans le lard, d'étendre du beurre sur leur pain, de mettre du sucre dans leur quart, un seul désir donne courage à Choukhov : arriver à temps au réfectoire avec sa brigade et manger sa lavasse chaude, et non pas froide. Froide, elle ne vaut pas la moitié de la chaude.

Il calcule que, si César n'a pas vu son nom sur la liste, il est depuis

longtemps au baraquement en train de se laver. Mais, s'il a vu son nom, alors il prépare ses sacs, ses quarts en plastique, ses emballages. C'est pour ça que Choukhov a promis d'attendre dix minutes.

Dans la queue, Choukhov apprend une nouvelle : Une fois de plus, on n'aura pas de dimanche cette semaine, ils escamotent encore un dimanche. Il s'y attendait, comme tout le monde : quand il y a cinq dimanches dans le mois, ils en respectent trois et, les deux autres, ils vous envoient au travail. Il avait donc beau s'y attendre, quand il l'a entendu dire, ça lui a fait un coup à l'estomac : on en a gros sur la patate quand on se fait barboter un dimanche auquel on avait droit, nom de Dieu ! Mais ils ont bien raison après tout, dans la queue, ceux qui disent que, de toute façon, ils s'y entendent à vous gâcher un jour de congé au camp, qu'on invente toujours quelque chose : les bains à agrandir, un mur à bâtir pour boucher un passage ou la cour à nettoyer. Ou alors, les matelas à changer et à secouer, les punaises des couchettes à exterminer. Ou ça les prend de contrôler l'identité des détenus d'après les fiches. Ou bien, inventaire : il faut sortir dans la cour avec tout son barda, on en a pour une demi-journée à rester là.

Ce qui les embête le plus, bien sûr, c'est quand les détenus dorment après le petit déjeuner.

La queue avance lentement, mais elle avance. Un coiffeur, un comptable et un employé de la Section Culturelle entrent sans faire la queue, sans rien demander à personne, en écartant le gars qui était en tête. Ils ne font pas partie de la masse des détenus, ils ont de bonnes planques, ce sont les pires canailles parmi ceux qui ne sortent pas travailler. Pour les gars des chantiers, ces types, c'est moins que de la merde (les autres le leur rendent bien, d'ailleurs). Mais pas la peine de se disputer avec eux : les planqués se soutiennent tous, et c'est pareil avec les gardiens.

Il reste encore une dizaine de gars avant Choukhov et sept autres sont arrivés après lui ; c'est alors que César passe en se courbant par l'encadrement de la porte ; il a sa nouvelle *chapka* fourrée, envoyée du dehors. (Tenez, par exemple : César a graissé la patte à quelqu'un et on lui a permis de porter cette *chapka* de ville, bien propre, toute neuve ; mais, les autres, on leur a confisqué même leurs vieux bonnets militaires, tout râpés, pour leur en donner du camp, en peau de zébie.)

César sourit à Choukhov et, tout de suite, il s'adresse à un drôle de type à lunettes qui n'arrêtait pas de lire son journal au milieu de la foule :

" Tiens ! Piotr Mikhaïlovitch ! "

Et d'échanger de grands sourires et de s'épanouir comme des coquelicots ! L'original à lunettes dit :

" J'ai un numéro tout frais de " Moscou-Soir ", regardez ! On me l'a envoyé

sous bande.

— Pas possible ? ”

Et César se plonge dans le même journal. Avec une ampoule au plafond mourante, mais mourante, qu’est-ce qu’on peut bien y voir à des lettres aussi minuscules ?

“ Il y a une critique très intéressante de la première du spectacle de Zavadski !... ”

Ces Moscovites, ils se flairent de loin, de vrais chiens de chasse. Et quand ils se rencontrent, ils se reniflent aussi, ils se reniflent à leur façon. Ils jacassent à toute vitesse, c’est à qui dira le plus de mots. Et quand ils jacassent comme ça, on entend si peu de mots russes que c’est quasiment comme écouter des Lettons ou des Roumains.

Tous les petits sacs sont bien prêts, en ordre, dans la main de César.

“ Bon... eh bien, alors... César Markovitch... zézaie Choukhov, je vais peut-être m’en aller ?

— Mais bien sûr, mais bien sûr. (César lève ses moustaches de dessus le journal.) Qui est donc devant moi ? Qui derrière ? ”

Choukhov lui explique et, sans attendre que César pense de lui-même au dîner, il lui demande :

“ Il faut vous apporter votre dîner ? ” (Ça veut dire : lui apporter le dîner du réfectoire au baraquement, dans une gamelle. C’est absolument interdit ; il y a eu des tas de décisions là-dessus. On fait la chasse aux gars, on vide la gamelle par terre, on les fiche au cachot, mais ils continuent tout de même, et ça continuera parce que, quand on a quelque chose à faire, on n’a jamais le temps d’aller au réfectoire de sa brigade.)

Il a demandé s’il fallait apporter le dîner, tout en pensant au fond de lui-même : “ Est-ce que tu vas être radin au point de ne pas me laisser ta part ? Tu sais bien qu’on n’a pas de semoule pour le dîner, rien que de la flotte, sans rien dedans !...

“ Mais non, mais non, dit César en souriant. Mange-le toi-même, mon dîner, Ivan Denissytch ! ” Choukhov n’attendait que ça ! A présent, libre comme l’oiseau, il quitte d’un trait l’abri de l’entrée et file, à tire-d’aile, à travers le camp.

Les détenus vont et viennent dans toutes les directions. A un certain moment, le chef du camp a interdit aux détenus de circuler seuls dans la zone. Là où c’est possible, il faut conduire toute la brigade en rangs. Là où on ne peut absolument pas – à l’infirmerie par exemple ou aux cabinets – alors, il faut

former des groupes de quatre ou cinq hommes et désigner un chef de groupe qui doit emmener les hommes en rangs, attendre et les ramener, également en rangs.

Le chef de camp y tenait beaucoup, à sa décision. Personne n'a osé le contredire. Les gardiens piquaient les gars isolés, inscrivaient leur numéro, les amenaient au Quartier Disciplinaire – mais l'ordre est tombé de lui-même. Mine de rien, comme beaucoup d'autres décisions tapageuses. Par exemple, ils faisaient eux-mêmes appeler un gars chez le chef du service de sécurité : on ne pouvait tout de même pas envoyer une équipe avec lui ! Ou encore si quelqu'un voulait aller chercher ses provisions au magasin, un autre n'avait pas de raison d'y aller. Et s'il prenait à quelqu'un l'idée d'aller à la Section Culturelle pour lire les journaux, qui donc l'accompagnerait ? L'un portait ses bottes de feutre à réparer, l'autre, des choses à sécher, un troisième allait simplement d'un baraquement à l'autre (aller d'une baraque à l'autre, c'était justement ça le plus défendu), comment les en empêcher ?

Avec cet ordre, le chef voulait encore retirer aux détenus leur dernière liberté ; mais il n'y est pas arrivé, cette grosse bedaine.

Comme il rencontre sur le chemin du baraquement un gardien, Choukhov soulève sa *chapka*, à tout hasard, et fait un saut dans sa baraque. Là-dedans, c'est un chahut de tous les diables : pendant le travail, quelqu'un a fauché une ration, alors on engueule les hommes de corvée, et les hommes de corvée braillent eux aussi. Mais le coin de la 104e est vide.

Choukhov considère qu'une soirée s'annonce bien, quand, rentré du travail, on ne trouve pas les matelas retournés, et qu'il n'y a pas eu de fouille dans les baraquements durant la journée.

Choukhov fonce vers sa couchette, tout en retirant son caban. Il balance son caban en haut, ses moufles avec le bout d'égoïne itou ; il palpe l'intérieur du matelas : le morceau de pain du matin est toujours à sa place ! Il est bien content d'avoir recousu le matelas.

Et il ressort au pas de course ! Au réfectoire !

Il file jusqu'au réfectoire, l'œil aux aguets, sans se faire repérer par un gardien. Il n'a rencontré en chemin que des détenus, en train de discuter des rations.

Dehors, il fait de plus en plus clair sous l'éclat de la lune. Les lanternes ont pâli partout et les baraquements projettent des ombres noires. On entre dans le réfectoire par un large perron à quatre marches et maintenant ce perron est aussi dans l'ombre. Mais, au-dessus d'elle, il y a une petite lanterne qui ballotte, en grinçant dans le froid. Les ampoules, elles font comme un arc-en-ciel, à cause du froid, peut-être, ou de la saleté.

Il y a un autre ordre strict du chef de camp : les brigades doivent aller au

réfectoire par rangs de deux. Ensuite, l'ordre dit : les brigades ne doivent pas monter sur le perron, mais se mettre par rangs de cinq et rester là jusqu'à ce que l'auxiliaire du réfectoire les fasse entrer.

Le Boiteux se cramponne à ce poste. Il a fait reconnaître comme invalidité sa patte folle, mais il est costaud, la sale vache. Il s'est équipé d'un long bâton en bouleau et, du haut de son perron, il cogne avec sur ceux qui grimpent sans qu'il l'ait dit. Mais pas sur n'importe qui. Le Boiteux a le coup d'œil : même dans le noir, il reconnaît le dos et se garde de cogner sur ceux qui pourraient lui casser la gueule. Il ne bat que les chiens battus. Une fois, il a tapé Choukhov.

Un " auxiliaire " qu'on l'appelle. Mais, quand on y réfléchit, c'est le roi : les cuisiniers sont ses copains !

Aujourd'hui, soit que toutes les brigades aient rappliqué d'un coup, ou que mettre de l'ordre ait pris beaucoup de temps, toujours est-il que ça s'agglutine autour du perron ; en haut se tiennent le Boiteux, le sous-fifre du Boiteux et le responsable du réfectoire en personne. Ils se débrouillent sans gardiens, ces sales cabots.

Le responsable du réfectoire, c'est une vermine bien nourrie, la tête comme une courge et des épaules comme ça ! Il a tellement de force à dépenser que, lorsqu'il marche, on dirait qu'il bondit comme si ses jambes étaient à ressort et ses bras aussi. Il a une *chapka* de fourrure blanche sans numéro, personne n'en a une pareille, même dehors. Il a un gilet de peau de mouton, avec un petit numéro, gros comme un timbre-poste, sur la poitrine : une concession qu'il fait à Volkovoï ; il n'en a même pas du tout sur le dos. Le responsable du réfectoire ne salue personne au camp, mais les détenus, eux, en ont tous une peur bleue. Il tient dans sa main des milliers de vies. Une fois, on a voulu le tabasser, alors, tous les cuisiniers sont venus à la rescousse, un bel assortiment de gueules patibulaires.

Ce serait une catastrophe à présent si la 104e brigade était déjà passée : le Boiteux connaît chaque tête ici, et, devant le responsable, pour rien au monde il ne laissera entrer un gars avec une autre brigade que la sienne, il le fera exprès pour le plaisir de le bafouer.

Parfois, on grimpe par-dessus la balustrade, dans le dos du Boiteux. Choukhov l'a fait quelquefois. Mais aujourd'hui qu'il y a le responsable, ce n'est pas possible, on en prendrait un coup dans les gencives, de quoi aller faire un tour à l'infirmerie.

Vite, vite au perron pour s'assurer dans l'obscurité au milieu de tous ces cabans noirs, pareils, si la 104e est encore là.

Et c'est juste le moment où les brigades se ruent de tous les côtés (pas mèche, c'est bientôt le coucher !). Elles montent à l'assaut, on dirait, d'une

forteresse, une marche, deux, trois, quatre marches... ça y est, elles prennent pied sur le perron !

“ Arrêtez, fils de pute ! braille le Boiteux en levant son bâton sur les premiers. En arrière ! Je vais vous arranger le portrait, moi !

— On n’y est pour rien ! qu’ils crient les gars devant, on nous pousse par-derrière ! ”

On pousse par-derrière, ça c’est vrai, mais ceux de devant, ils ne résistent pas trop, ils espèrent être catapultés dans le réfectoire.

Alors, le Boiteux prend son bâton à deux mains, et le met en travers des poitrines comme une barrière fermée et il fonce à toute vapeur sur ceux du devant. Le sous-fifre du Boiteux a aussi empoigné le bâton, et le responsable du réfectoire lui-même n’a pas eu peur de se salir les mains.

Ils ont donné une rude poussée, ils ont de la force à revendre, eux, ils bouffent de la viande – ils refoulent les gars ! D’en haut, ils culbutent ceux de devant sur ceux de derrière, ils les font basculer comme des gerbes de blé.

“ Espèce d’enfoiré de Boiteux, Va te faire !... ” qu’on lui crie dans la foule, mais Sans se montrer.

Les autres sont tombés sans rien dire, ils se relèvent sans rien dire, et vite avant d’être piétinés.

Ils dégagent les marches. Le responsable du réfectoire revient en arrière sur le perron, tandis que le Boiteux, debout sur la plus haute marche, leur fait la leçon :

“ En rangs par cinq, troupeau de moutons, combien de fois faut-il vous le répéter ? Je vous laisserai entrer quand il le faudra ! ”

Juste devant le perron, Choukhov croit voir la tête de Senka Klevchine ; fou de joie, il y fonce tant qu’il peut, à coups de coudes. Les dos sont serrés, non, pas moyen de forcer cette muraille.

“ La 27e, crie le Boiteux. Avancez ! ”

La 27e bondit sur les marches et se précipite vers la porte. Et, à la suite, tout le monde ré-envahit les marches, derrière aussi, c’est la ruée. Choukhov, de même, y va à l’énergie. Le perron, vibre et la lanterne grince.

“ Vous remettez ça, fumiers ! ” gueule le Boiteux, furieux.

Et d’assener un coup de bâton sur une épaule, sur un dos, et de repousser les gars les uns sur les autres.

Le terrain est de nouveau déblayé.

D’en bas, Choukhov a vu monter Pavlo qui s’arrête à côté du Boiteux : c’est lui qui amène la brigade. Tiourine ne vient pas se frotter dans cette cohue.

“ En rangs par cinq, la 104e, crie Pavlo de là-haut. Écartez-vous un peu, les

copains ! ”

S’écarter, mon cul, copains ou pas !

“ Eh ! laisse-moi passer, toi, le dos ! Je suis dans cette brigade ! ” fait Choukhov en secouant le gars qui est devant lui.

L’autre voudrait bien, mais on l’écrase de toutes parts.

La foule est ballottée, on s’étouffe pour avoir sa part de soupe. La part à laquelle on a droit.

Alors, Choukhov s’y prend autrement : il attrape la rampe de gauche, se hisse à la force du poignet au poteau, le voilà suspendu dans le vide. Des pieds, il cogne les genoux de quelqu’un, il écope d’une bourrade dans les côtes, on lui envoie quelques jurons bien sentis, mais il a déjà réussi sa percée : il a posé le pied sur le rebord du perron au niveau de la dernière marche, et il attend. Ceux de sa brigade l’aperçoivent et lui tendent la main.

Le responsable du réfectoire qui rentre se retourne dans l’encadrement de la porte.

“ Allez, le Boiteux ! Encore deux brigades !

— La 104e ! crie le Boiteux. Hé ! fumier, où vas-tu te fourrer, toi ? ”

Et le gars, qui est d’une autre brigade, hérite d’un coup de bâton.

“ La 104e, crie Pavlo en les faisant entrer.

— Ouf ! ” fait Choukhov qui a fini par être projeté dans le réfectoire.

Et, sans attendre que Pavlo le lui dise, il se met à la chasse aux plateaux.

Comme toujours au réfectoire, la vapeur s’engouffre en gros tourbillons par les portes, les hommes sont assis côte à côte, serrés comme les graines sur le tournesol ; ils circulent entre les tables, se bousculent ; ils se fraient un chemin, le plateau chargé entre les mains. Mais, après tant d’années, Choukhov a l’habitude, un coup d’œil lui suffit pourvoir que M-208 ne porte que cinq gamelles sur son plateau, c’est donc le dernier plateau pour sa brigade, sinon, pourquoi ne serait-il pas complet ?

Il le rejoint et lui chuchote par-derrière :

“ Dis, mon vieux ! Quand tu auras fini avec ton plateau, tu me le passes.

— Mais il y a un gars qui attend au guichet, je le lui ai promis !...

— Il attend ? Eh bien, ça sera bon pour ses oignons, il n’a qu’à avoir l’œil. ” Accord conclu.

L’autre porte le plateau jusqu’à sa table et le décharge. Choukhov agrippe le plateau, mais voilà que s’amène celui à qui on l’avait promis et il le tire par l’autre bout. Il est plus malingre que Choukhov. Et Choukhov le repousse avec

le plateau dans le sens où il tirait ; résultat, il roule contre un des piliers, ses mains lâchent prise. Choukhov glisse le plateau sous son bras et court à la distribution.

Pavlo fait la queue au guichet, bien emmerdé de ne pas avoir de plateaux. Du coup, le voilà tout content :

“ Ivan Denissovitch ! (Il écarte le sous-chef de la 27e devant lui.) Laisse passer ! Qu’est-ce que tu fais dans la queue ? Moi, j’ai des plateaux. ”

Tiens ! ce petit fripon de Goptchik qui amène lui aussi un plateau.

“ Ils étaient dans la lime, alors moi, je le leur ai fauché ! ”

Il dit ça en riant.

Ça fera un bon détenu, ce Goptchik. Encore trois ans d’apprentissage, un peu plus d’âge et ça sera quelqu’un, pour le moins, employé au service du pain, de l’avis général.

Pavlo passe le second plateau à Ermolaïev, un Sibérien costaud (lui aussi, il a écopé dix ans comme prisonnier de guerre). Il envoie Goptchik chercher une table où les gars en sont à la fin de leur “ souper ”. Quant à Choukhov, il a posé son plateau de travers sur le guichet et il attend.

“ 104e ”, annonce Pavlo au guichet.

Il y a cinq guichets en tout : trois pour la distribution générale, un pour ceux qui sont sur la liste (une dizaine de gars qui ont des ulcères et aussi tous les comptables, par piston) et un autre où l’on rend les gamelles (c’est devant ce guichet-là que les lèche-gamelles se bagarrent). Les guichets ne sont pas hauts, à peine au-dessus de la ceinture. A travers, on ne voit pas les cuisiniers eux-mêmes, on ne voit que leurs mains blanches, soignées, mais poilues : des battoirs. Un vrai boxeur, en fait de cuisinier. Il prend un crayon et fait une marque sur la liste qui est accrochée au mur : “ 104e - 24 ! ”

C’est que Pantéleïev s’est amené au réfectoire. Il n’est pas malade pour un sou, la pute !

Le cuisinier prend une énorme louche, une de trois litres au moins, et je te touille, et je te retouille le bouteillon (il a devant lui un bouteillon qu’on vient de remplir, presque jusqu’au bord et la vapeur monte en gros tourbillons). Il prend ensuite sa louche de 750 grammes et il se met à puiser dans le bouteillon sans trop enfoncer la louche.

“ Une, deux, trois, quatre... ”

Choukhov note dans quelles gamelles on a versé la soupe avant que l’épais ne dépose et celles qui n’ont eu que du liquide. Il place sur son plateau dix gamelles et les emporte. Du deuxième rang de piliers, Goptchik lui fait signe :

“ Par ici, Ivan Denissovitch, par ici ! ”

Porter des gamelles n’est pas une bagatelle. Choukhov pose ses pieds en

souplesse pour qu'aucune secousse ne vienne ébranler le plateau mais, en revanche, le gosier ne chôme pas :

" Eh ! toi, K-920 !... Fais gaffe à toi, papa ! Dégage un peu, mon gars ! "

Il faut déjà ne pas être né de la dernière pluie pour porter une seule gamelle dans cette cohue, mais, là, il en porte dix. Et, pourtant, lorsqu'il pose en douceur son plateau sur le petit bout de table déblayé par Goptchik, il n'y a pas une seule éclaboussure fraîche. Il a même calculé comment le tourner en le posant de façon que les deux gamelles où la soupe a le plus de consistance se trouvent dans le coin là où il va s'asseoir.

Ermolaïev a apporté dix autres gamelles. Goptchik repart au trot et Pavlo et lui amènent les quatre dernières à la main.

Kilgas, lui, apporte le pain sur un plateau. Aujourd'hui, ils sont nourris au travail fourni : les uns touchent deux cents grammes, les autres trois cents ; Choukhov, lui, a droit à quatre cents. Il prend ses quatre cents grammes, côté croûton, et deux cents grammes pour César, dans le milieu.

A ce moment, les gars de la brigade rappliquent de tous les coins de la salle pour prendre leur part, et la manger où ils trouvent à s'asseoir. Choukhov distribue les gamelles en notant qui est servi, sans quitter de l'œil son coin de plateau. Il a mis sa cuiller dans une des gamelles les plus consistantes : façon de dire : " C'est retenu. " Fétioukov a pris sa gamelle un des premiers et il est parti : il a estimé qu'il n'y a rien à gratter en ce moment dans la brigade et qu'il vaut mieux se promener un peu partout dans la salle. Peut-être bien que quelqu'un ne finira pas sa portion (s'il y en a un qui écarte sa gamelle avant d'avoir fini, ils sont tout de suite un tas à fondre dessus comme des vautours).

On recompte les parts avec Pavlo, ça a l'air de coller. Choukhov glisse une des gamelles de soupe consistante pour Andréï Prokofievitch, et Pavlo la transvase dans une gamelle allemande, mince, à couvercle : on peut la passer sous son caban en la serrant contre sa poitrine.

Ils rapportent les plateaux. Pavlo s'installe devant sa double portion et Choukhov devant les deux siennes. Il n'est plus question de causer : voici venu le moment sacré.

Choukhov retire sa *chapka* et la pose sur ses genoux. Il fait un sondage avec sa cuiller dans une gamelle, puis dans l'autre. Ça peut aller, il y a même du poisson. D'habitude, la soupe est toujours bien plus claire le soir que le matin. Le matin, il faut nourrir le détenu pour qu'il travaille, mais le soir, il s'endormira de toute manière.

Il se met à manger. Au début, il ne prend que le liquide, il boit, il boit. La chaleur se répand, lui envahit tout le corps ; la tripe lui frétille pour cette soupe, elle l'espère. C'que c'est bon ! C'est pour ce court instant qu'il vit le détenu !

En ce moment, rien n’atteint plus Choukhov, ni la longueur de sa peine, ni la longueur de cette journée, ni le dimanche qui saute une fois de plus. En ce moment, il pense : on va tenir le coup ! On va tenir le coup, avec la grâce de Dieu, on en verra la fin !

Quand il a bu quelques gorgées du liquide bien chaud des deux gamelles, il verse le tout dans la première, secoue bien la seconde, la racle encore à la cuiller. On est tout de même plus tranquille comme ça ; plus besoin de penser à l’autre gamelle, de la surveiller des yeux ou de la main.

Son regard libéré, il se met à loucher sur les gamelles des voisins. Dans celle de son voisin de gauche, il n’y a rien que du liquide. Les salauds, faire ça à des détenus comme eux !

Et Choukhov se met à manger le chou avec ce qui lui reste de bouillon. Il pêche une petite patate, une seule sur les deux gamelles – elle vient de celle de César. Une patate pas bien grosse, gelée, bien sûr, dure au milieu et un peu sucrée. Quant au poisson, il n'y en a pour ainsi dire pas, juste une arête sans rien dessus qui surnage de temps à autre. Mais il faut mastiquer la moindre arête et la moindre nageoire, on en suce le jus, c'est bon pour la santé. Tout ça prend du temps, bien sûr ; mais Choukhov n'a plus à se dépêcher. Pour lui, c'est fête aujourd'hui : il a décroché une deuxième portion au déjeuner, une deuxième portion au dîner. Ça vaut bien qu'on laisse tomber tout le reste.

Sauf qu'il faudrait peut-être aller chercher le tabac chez le Letton. D'ici à demain matin, il pourrait bien ne plus lui en rester.

Choukhov dîne sans pain : deux rations de soupe avec le pain en plus, ça serait exagéré ; le pain sera pour demain. C'est crapule, le ventre, ça ne se rappelle jamais le bien qu'on lui a fait, ça en redemande le lendemain.

Choukhov finit sa soupe et ne s'occupe pas beaucoup de savoir qui est autour de lui, parce qu'il n'en a aucun besoin ; il ne convoite rien d'autre, il mange ce qui lui revient de droit. Il remarque tout de même qu'à la place qui vient d'être libérée, juste en face de lui, s'assied un grand vieillard, l'Y-81. Il est de la 64e, Choukhov le sait et il a entendu dire dans la queue des colis que c'est justement cette brigade-là qu'on a envoyée à la " Cité socialiste " à la place de la 104e ; ils ont tendu des barbelés toute la journée, sans feu, pour se faire une " zone " contre eux-mêmes.

Choukhov a entendu dire que ce vieillard est dans les prisons et les camps depuis toute une éternité, qu'aucune amnistie ne l'a jamais touché et que, dès qu'il finit une peine de dix ans, on lui en recolle une autre.

Maintenant, Choukhov le regarde de près. Parmi tous ces dos courbés du camp, son dos remarquablement droit ressort, que c'est frappant ; quand il est à table, on a l'impression qu'il a mis quelque chose sur le banc pour être assis plus haut. Ça fait beau temps que son crâne dénudé se passe du coiffeur : tous les cheveux lui sont tombés avec cette belle vie qu'on a. Les regards du vieillard ne vagabondent pas à travers la salle, ils fixent sans rien voir au-dessus de la tête de Choukhov quelque chose qui n'existe que pour eux. Il mange sereinement sa soupe claire avec une cuiller en bois ébréchée ; il ne plonge pas le nez dans sa gamelle comme tout le monde, il lève sa cuiller bien haut jusqu'à sa bouche. Il n'a plus de dents, ni en haut ni en bas ; c'est ses gencives durcies qui mâchent le pain à la place. Son visage exténué n'a pas la débilité de ceux des invalides au bout du rouleau, mais la dure et sombre apparence de la pierre taillée. On voit aux craquelures et aux sillons noirs de ses grandes mains que, pendant toutes ces années, il n'a pas eu souvent l'occasion de se planquer. Pourtant, une chose en

lui est enracinée, il n'y renoncera jamais : il ne pose pas comme tout le monde ses trois cents grammes sur la table sale, maculée, mais sur un chiffon lavé et relavé.

Choukhov n'a pas le temps de l'observer davantage. Ayant fini de manger, il lèche sa cuiller et la glisse dans sa botte de feutre, remet sa *chapka* fourrée sur sa tête, se lève, prend les rations de pain, la sienne et celle de César, et sort. La sortie du réfectoire donne sur un autre perron, et il y a là deux auxiliaires dont toute la besogne revient à soulever le loquet, à laisser sortir les gens et à remettre le loquet.

Choukhov sort le ventre bien plein, tout content de lui, et décide que, même si le coucher est pour bientôt, il doit tout de même faire un saut jusque chez le Letton. Et sans perdre de temps à ramener son pain au baraquement, il cavale à grandes enjambées vers la 7e.

La lune est très haut, comme découpée sur le ciel, bien propre et blanche. Le ciel est bien net lui aussi. De-ci, de-là, des étoiles, les plus brillantes. Mais Choukhov a encore moins le temps d'observer le ciel. Il ne voit qu'une chose, c'est que le froid ne cède pas. Il paraît, à ce que racontent les gens du dehors, qu'il faut s'attendre à -30 ce soir, et jusqu'à -40 le lendemain matin.

Ainsi, les bruits parviennent de très, très loin : un tracteur qui ronfle quelque part dans le bourg, du côté de la grand-route, un excavateur qui grince. Et le crissement de chaque paire de bottes de feutre marchant ou courant à l'intérieur du camp.

Mais pas de vent.

Choukhov doit payer son tabac au prix habituel : un rouble le verre, et cela bien que, dehors, ce même verre coûte trois roubles et davantage suivant la qualité. Au camp de travaux forcés, on a pour tout des prix à soi, qui ne ressemblent à rien, parce qu'on n'a pas le droit de garder de l'argent. Peu de gens en possèdent, alors l'argent est très cher (ici, on ne touche pas un radis pour le boulot ; à Oust-Ijma, Choukhov gagnait tout de même 30 roubles par mois). Et si la famille vous en envoie par la poste, on ne vous le donne pas, on l'inscrit à votre compte individuel. Avec ce compte, on peut acheter une fois par mois à la boutique du camp du savon de toilette, du pain d'épices moisi, des cigarettes " Prima ". Que la marchandise plaise ou pas, il faut en acheter pour le montant déclaré dans la demande au chef de camp. Si on n'achète pas, de toute façon, l'argent est fichu, on vous le débite.

Choukhov, tout son argent ne vient que du travail à gauche : pour faire des pantoufles avec les chiffons du client, il prend deux roubles ; pour rapiécer une veste matelassée, le prix est à débattre.

Le baraquement 7 n'est pas comme le 9, à deux grandes salles. Dix portes y

donnent sur un long couloir ; il y a une chambrée par brigade, sept châlits sont entassés dans chacune. Et, en plus, un réduit pour la tinette et une cabine pour le responsable du baraquement. Les artistes peintres, eux aussi, ont droit à une cabine.

Choukhov entre dans la pièce où est son Letton. Il est étendu sur une couchette du bas, les pieds relevés, posés sur la barre d'appui et il baragouine en letton avec son voisin.

Choukhov s'assied près de lui. Façon de dire : bonjour. Bonjour, que fait l'autre, sans bouger les jambes. La pièce est petite ; et aussitôt, tout le monde tend l'oreille pour savoir qui vient et pourquoi c'est faire. Ils s'en rendent bien compte tous les deux, et c'est pour ça que Choukhov reste assis et n'en vient pas au fait. Et alors, comment ça va-t-il ? Ça peut aller ? Il fait froid aujourd'hui ? Oui.

Choukhov attend que les autres reprennent leur conversation (ils discutent de la guerre de Corée : avec les Chinois qui s'y mettent, est-ce qu'il va y avoir la guerre mondiale ou pas ?). Il se penche vers le Letton :

" Il y a du tabac ?

— Oui.

— Fais voir. "

Le Letton retire ses pieds de la barre d'appui, les-pose dans le passage et se soulève. Quel radin, ce Letton ! Quand il remplit un verre, il a la tremblote toujours rien qu'à l'idée de vous en mettre une pincée de trop.

Il montre sa blague à Choukhov et écarte les fronces.

Choukhov prend une pincée de tabac dans sa paume ; c'est le même que la dernière fois, un peu brun, de la même coupe. Il le porte à son nez, le hume, c'est bien ça. Mais il dit au Letton :

" Ça n'a pas l'air d'être le même.

— Même, même ! dit le Letton fâché. D'autre qualité, j'ai pas jamais, toujours la même, j'ai.

— Bon, ça va. (Choukhov est d'accord.) Mets m'en un verre bien tassé, je vais y goûter et peut-être bien que j'en prendrai un deuxième. "

Il a dit un verre *bien tassé*, parce que l'autre y va plutôt mou.

Le Letton sort une autre blague de dessous son oreiller, mieux remplie que la première, et tire son petit verre de son casier. Il est en plastique, mais Choukhov l'avait jaugé, il tient autant qu'un verre en verre ordinaire.

Le Letton le remplit.

“ Presse-le, presse donc ! (Choukhov y met le pouce.)

— J’y sais tout seul ! ” fait le Letton en colère.

Il écarte le verre et presse lui-même le tabac, mais pas trop fort. Il continue de remplir.

Pendant ce temps, Choukhov a déboutonné sa veste matelassée et repère à tâtons, dans la ouate de la doublure, un bout de papier dont il est seul à pouvoir sentir la présence. En le faisant cheminer des deux mains dans la ouate, il le pousse jusqu’à un petit trou, percé dans un tout autre endroit et refermé tout juste avec deux fils. Quand le papier est tout près du petit trou, il arrache les fils avec ses ongles, replie le papier dans le sens de la longueur (il était déjà plié en long avant ça) et il le fait sortir par le trou. Deux roubles. Des billets tout fripés, qui ne craquent pas. Dans la chambrée, on braille : “ Vous croyez qu’il aura pitié de vous, le petit père à moustaches ! il ne ferait pas confiance à son propre frère, alors, à vous, bande d’andouilles ! ” Ce qu’il y a de bien dans un camp de travaux forcés, c’est qu’on est libre à gogo. Si on avait seulement murmuré tout bas à Oust-Ijma qu’on manquait d’allumettes au-dehors, on vous aurait fichu en taule et donné dix ans de mieux. Ici, on peut gueuler tout ce qu’on veut du haut des couchettes, les mouchards ne caftent pas ces trucs-là et les types de la sécurité se sont fait une raison. Mais ici, on n’a guère le temps de causer...

“ Oh, tu saupoudres, se plaint Choukhov.

— Tiens, va, tiens ! ” dit l’autre en rajoutant une pincée par-dessus.

Choukhov tire sa blague de sa poche intérieure et y transvase le verre de tabac de jardin.

“ C’est bon, se décide Choukhov. (Il ne veut pas gâcher sa première cigarette, la meilleure.) Va pour le second. ”

Après avoir encore un peu chipoté, il met le contenu du second verre de tabac dans sa blague, donne les deux roubles, salue le Letton d’un signe de tête et s’en va.

A peine dehors, il fonce dare-dare vers son baraquement. Pour ne pas rater César, quand il va rentrer avec son colis.

Mais César est déjà assis sur sa couchette du bas et il s’est déjà attaqué à son colis. Ce qu’il a ramené est étalé sur le lit et le casier ; la lumière n’arrive pas droit de l’ampoule ; elle est arrêtée par le bord supérieur de la couchette de Choukhov et il fait plutôt sombre.

Choukhov se penche, se faufile entre la couchette du capitaine et celle de César et il lui tend la portion de pain du soir :

“ Voilà votre pain, César Markovitch. ”

Il n’a pas dit : “ Alors, vous l’avez touché ? ” parce que ce serait rappeler qu’il a fait la queue pour lui et qu’il a droit à un dédommagement. Il sait bien qu’il y a droit, mais il n’est pas un crevard, même après huit ans de travaux forcés, et plus le temps passe, plus il se renforce dans cette manière d’être.

Pourtant, il ne peut pas commander à ses yeux. Ses yeux d’épervier, comme ceux de tous les détenus, ont parcouru, en l’espace d’un éclair, tout l’étalage du colis de César sur la couchette et le casier ; les papiers ne sont pas complètement dépliés et certains petits sacs sont encore fermés, mais ce coup d’œil rapide, confirmé par l’odorat, suffit à Choukhov pour découvrir sans même le vouloir que César a reçu du saucisson, du lait concentré, du gros poisson fumé, du lard, des biscottes aromatisées, des gâteaux secs avec un autre parfum encore, dans les deux kilos de sucre en morceaux, et aussi du beurre, on dirait ; puis des cigarettes, du tabac pour la pipe, et ce n’est pas tout.

Et il ne lui a fallu, pour saisir tout ça, que le temps de dire :

“ Voilà votre pain, César Markovitch. ”

Mais César excité, hirsute, comme ivre (n’importe qui est comme lui quand il reçoit un colis de nourriture), dit en montrant le pain :

“ Garde-le pour toi, Ivan Denissytch. ”

Une ration de soupe et deux cents grammes de pain par-dessus le marché, ça fait un dîner complet ; et, certes, sur le colis de César, il ne pouvait obtenir meilleure part.

Et aussitôt, coupant court, Choukhov cesse d’espérer pour lui quoi que ce soit des bonnes choses étalées par César. Il n’y a rien de pire que de s’exciter l’estomac pour rien.

Bon, quatre cents grammes de pain, plus deux cents grammes, plus deux cents autres au moins restés dans le matelas, c’est pas si mal. Il peut s’en envoyer deux cents maintenant, s’en taper cinq cent cinquante demain matin, en emporter quatre cents au boulot, la vie est belle ! Celui du matelas, il n’a qu’à y rester. Une veine qu’il ait eu le temps de le recoudre : dans les casiers, il y a eu de la fauche, tiens, à la 75e par exemple, et va donc te plaindre !

Il y en a qui se disent : colis touché – sac bien bourré – bon à taper ! Mais à bien y réfléchir, un colis, c’est aussi vite parti qu’arrivé. Quelquefois, avant même que leur colis vienne, ceux qui en touchent sont bien contents de se gagner une portion de bouillie en rab. Et ils tapent les fumeurs. C’est qu’il faut donner quelque chose au gardien, au chef de brigade ; pas moyen non plus d’éviter le planqué du service des colis. Il serait capable une autre fois de t’enterrer un colis si bien qu’il resterait une semaine sans passer sur la liste. Et le préposé au magasin à qui on donne à garder tous les vivres ? C’est à lui que demain, avant la Sortie, César va porter son colis dans un sac (à cause des

voleurs, à cause des fouilles, et parce que c'est l'ordre du chef du camp). A ce préposé, si on ne lui donne pas une jolie part, il t'en grappille encore plus, miette par miette. Cette face de rat, enfermé qu'il est toute la journée avec les provisions des autres, va donc vérifier ce qu'il fait ! Et il faut donner à ceux qui rendent des services, à Choukhov, par exemple ! Et à l'employé des bains pour qu'il te mette de côté du linge convenable et réservé à ton usage, à lui aussi il faut donner un petit quelque chose, si peu que ce soit ? Et au coiffeur, pour qu'il te rase avec un papier (c'est-à- dire qu'il essuie le rasoir sur un bout de papier et pas sur ton genou nu), il faut bien lui donner, oh, pas beaucoup, mais trois ou quatre cigarettes tout de même ? Et à la Section Culturelle, pour qu'ils mettent tes lettres de côté et qu'elles ne se perdent pas ? Et si tu veux tirer au flanc une journée, rester pieuté au camp, il faut offrir quelque chose au docteur. Et c'est pas possible de ne rien donner à son voisin de couchette avec qui on casse la croûte comme, par exemple, le capitaine pour César. Il compte chacune de tes bouchées, et même un dur des durs n'y tiendrait pas, il finirait par partager.

Alors, que ceux pour qui le meilleur morceau est toujours dans l'assiette d'autrui se laissent aller à l'envie ; Choukhov, lui, comprend la vie, il n'ouvre pas tout grand l'estomac à la vue du bien des autres.

Cependant, il s'est déchaussé, a grimpé sur sa couchette et il a sorti le bout d'égoïne de sa moufle ; il l'examine et décide de se mettre dès demain en quête d'une bonne pierre, et d'affûter l'égoïne pour en faire un couteau de cordonnier. En quatre jours à peu près, s'il s'y met un peu le matin et un peu le soir, il pourra en tirer un fameux petit couteau, avec une lame acérée, un peu recourbée.

Mais pour le moment, même jusqu'au matin, il faut cacher l'égoïne. La glisser sous la traverse, dans le panneau de la couchette, en profitant que le capitaine n'est pas dessous (comme ça, il ne recevra pas de petites saletés sur la figure). Choukhov écarte donc de la tête de son lit le lourd matelas bourré de sciure et non de copeaux et il entreprend de cacher son ruban d'acier.

Ses voisins d'en haut le voient faire : Aliochka-le-Baptiste et, de l'autre côté du passage, sur le châlit voisin, les deux Estoniens. Mais Choukhov est tranquille de ce côté-là.

Fétioukov traverse la baraque en chignant. Il marche voûté. Il y a du sang au bord d'une lèvre. Donc, on lui a encore fichu une raclée, à cause des gamelles. Sans regarder personne et sans cacher ses larmes, il passe devant toute la brigade, grimpe sur sa couchette et se fourre le nez dans son matelas.

A bien y regarder, il fait pitié. Il ne tiendra pas jusqu'à la fin de son temps, Il ne sait pas se faire respecter.

Le capitaine arrive : Il est gai, il apporte dans une gamelle du vrai thé. Il y a bien deux tonneaux de thé dans la baraque, mais est-ce que c'est du thé, ça ?

Tout ce qu'il a pour lui, c'est d'être tiède et coloré, mais, en réalité, c'est de la lavasse qui sent le tonneau : le bois travaillé par la vapeur et le croupi. C'est le thé des simples détenus, mais Bouïnovski, lui, a pris à César une pincée de vrai thé, l'a jetée dans sa gamelle et il a fait un saut jusqu'au réservoir d'eau bouillante. Ce qu'il est content ! Il s'installe en bas, près du casier.

" J'ai failli me brûler les doigts au jet ! " dit-il tout fier.

En bas, César étend une feuille de papier, il y pose une chose et puis une autre. Choukhov a remis son matelas en place, pour ne rien voir et ne pas se démoraliser. Mais une fois de plus, sans Choukhov, rien ne va : César se met debout dans le passage, les yeux juste à hauteur de Choukhov et, avec un clin d'œil :

" Denissytch ! Dis donc... donne-moi *dix-jours- de-mitard ! "*

Il veut dire par-là le petit canif pliant. Choukhov en a aussi un comme ça qu'il cache dans son panneau de couchette. Ce petit canif, repliez le doigt au milieu, et il est encore moins grand, mais il vous coupe du lard de cinq doigts d'épaisseur, la canaille. Choukhov l'a fabriqué tout seul : il l'a fignolé et l'affûte lui-même.

Il fouille, sort le canif et le passe. César remercie d'un signe de tête et disparaît en bas.

Ce couteau, eh bien, c'est aussi un gagne-pain. A le garder, on risque le mitard. Mais il faudrait vraiment n'avoir aucun sentiment humain pour dire : file ton petit couteau, que je coupe mon sifflard, et toi, tu peux te mettre la tringle.

Comme ça, César doit de nouveau à Choukhov.

Quand il en a fini avec son pain et ses couteaux, Choukhov entreprend de sortir sa blague à tabac. Il en tire sur-le-champ une pincée égale à celle qu'il a empruntée et la tend, par-dessus le passage, à l'Estonien, l'air de dire : merci bien.

L'Estonien écarte les lèvres, façon de sourire, marmotte quelque chose à son frère de voisin et, avec cette pincée, ils en roulent une, histoire de voir ce que vaut le tabac de Choukhov.

Vous pouvez y aller, il n'est pas plus mauvais que le vôtre ! Choukhov y goûterait bien lui aussi, mais une espèce d'horloge qu'il a dans le ventre lui dit qu'il ne reste presque plus de temps avant l'appel. Maintenant, c'est juste le moment où les gardiens fouinent dans les baraques. Pour fumer, à cette heure, il faudrait aller dans le couloir, mais Choukhov se sent plus au chaud ici, sur son pieu. Il ne fait pas chaud du tout dans le baraquement, et le plafond est toujours saupoudré de givre. La nuit, on grelottera mais, pour l'instant, ça paraît supportable.

Tout en s'occupant de ses affaires, tout en chipotant ses deux cents

grammes, Choukhov écoute sans le faire exprès, au-dessous de lui, la discussion dans laquelle le capitaine et César se sont lancés en buvant leur thé :

“ Mangez, capitaine, mangez, ne vous gênez pas ! Du poisson fumé, du saucisson...

— Merci bien, je me sers.

— Mettez du beurre sur votre pain, un vrai pain fantaisie de Moscou !

— Dire qu’il y a encore des endroits où on fait du pain fantaisie... C’est à n’y pas croire ! A propos, cette soudaine abondance me rappelle une histoire. Un jour, je débarque à Arkhangelsk... ”

Deux cents gosiers font du raffut dans cette moitié de la baraque, ce qui n’empêche pas Choukhov d’avoir l’impression qu’on a tapé sur le rail. Personne n’a entendu. Choukhov a aussi remarqué que Pif-en-l’air, le gardien, est entré dans la baraque. C’est un tout petit gars aux pommettes roses. Il tient un papier à la main et on voit à ça et à son allure qu’il n’est pas venu faire la chasse aux fumeurs ou envoyer les gars à l’appel, mais chercher quelqu’un.

Pif-en-l’air vérifie sur son papier et demande :

“ Où est la 104e ?

— Ici ”, qu’on répond.

Les Estoniens planquent leur cigarette et chassent la fumée.

“ Et où est le chef de brigade ?

— De quoi ? demande Tiourine, de sa couchette (il fait tout juste mine d’abaisser les pieds).

— Alors, ces notes explicatives, ils les ont faites ceux qui devaient les faire ?

— On est en train, répond Tiourine avec assurance.

— Elles devraient déjà être remises.

— Mes hommes ont pas beaucoup d’instruction ; pour eux c’est toute une affaire (c’est de César et du capitaine de frégate qu’il parle. Vraiment, il est épatant, le chef de brigade ; il trouve toujours les mots qu’il faut). On n’a ni porte-plumes ni encre.

— Vous n’avez qu’à en avoir.

— On les confisque !

— Fais attention, chef de brigade, si tu as la langue trop bien pendue, je vais te mettre à l'ombre toi aussi ! (Pif-en-l'air promet ça sans méchanceté.) Il faut que demain matin, avant la Sortie, les notes explicatives soient au poste des gardiens ! Il faut spécifier que tous les objets non autorisés ont été déposés au magasin des effets personnels. Compris ?

— Compris. "

(Le capitaine l'a échappé belle, se dit Choukhov. Le capitaine, lui, n'entend rien, il discourt en dégustant le saucisson.)

" Et maintenant, qu'il dit le gardien, M-311, il est de chez toi ?

— Faudrait regarder sur la liste, dit le chef de brigade pour essayer d'embrouiller les choses. Tu crois qu'on peut s'en souvenir, de ces fichus numéros ? (Il gagne du temps, le chef de brigade, il veut sauver Bouïnovski pour cette nuit au moins, en tirant jusqu'à l'appel.)

— Bouïnovski, il est là ?

— Hein ? C'est moi ! " répond le capitaine qu'on ne voit pas sous la couchette de Choukhov.

Petit pou trop pressé, le premier par le peigne est ramassé.

" C'est toi ? Exact. M-311, suis-moi.

— Où ça ?

— Tu le sais bien. "

Le capitaine ne fait que pousser un soupir et se racler la gorge. Pour sûr, ce devrait être moins dur pour lui de faire prendre la mer à une escadre de destroyers par une nuit noire, dans les flots déchaînés, que d'abandonner à présent cette conversation amicale pour le mitard glacial.

" Combien de jours ? demande-t-il d'une voix brisée.

— Dix. Allez, et plus vite que ça ! " A ce moment, les hommes de corvée crient : " A l'appel ! A l'appel ! Dehors pour l'appel ! " C'est donc que le gardien envoyé pour faire l'appel est déjà dans la baraque.

Le capitaine jette un coup d'œil en arrière : va-t-il prendre son caban ? Mais son caban, on va le lui retirer là-bas : on ne lui laissera que sa veste matelassée. Il n'a qu'à partir comme il est. Le capitaine espérait bien un peu que Volkovoï

oublierait (mais Volkovoï n'oublie jamais rien ni personne), et il ne s'est pas préparé, il n'a même pas caché de tabac dans sa veste. En prendre dans la main, ça ne sert absolument à rien, on le lui piquerait en moins de deux à la fouille.

Et quand même, pendant qu'il met sa *chapka*, César lui glisse quelques cigarettes.

" Allez, adieu, les copains ", dit le capitaine désemparé, saluant d'un signe de tête la 104e brigade. Et il suit le gardien.

Quelques voix lui crient, les uns : courage ! les autres : ne te laisse pas aller ! Que lui dire d'autre ?

C'est nous-mêmes qui avons construit la prison, la 104e brigade sait que les murs sont en pierre, le sol en ciment, qu'il n'y a pas la moindre fenêtre, qu'on chauffe le poêle juste assez pour que la glace fonde sur les murs et fasse des flaques sur le sol. Pour dormir, des planches nues – dormir, si on ne claque pas trop fort des dents ; trois cents grammes de pain par jour, et de la soupe, rien que le troisième, le sixième et le neuvième jour.

Dix jours ! Dix jours de cachot ici. Si on les fait strictement et jusqu'au bout, on y laisse sa santé pour le restant de sa vie. On est condamné à la tuberculose, à l'hôpital jusqu'à la fin.

Et ceux qui ont tiré quinze jours stricts, ils sont déjà dans la terre glaise.

Tant que tu vis dans le baraquement, tu n'as qu'à remercier Dieu dans ta joie et ne pas te faire piquer.

" Allez, sortez ! Je compte jusqu'à trois ! crie le chef du baraquement. Ceux qui ne seront pas sortis à trois, j'inscris leurs numéros et je les transmettrai au gardien. "

Le chef du baraquement, en voilà encore une ordure-en-chef ! Voyez plutôt ! On l'enferme avec nous pour la nuit dans le baraquement, mais il prend des airs de gardien ; il n'a peur de personne. Au contraire, ce sont les autres qui ont peur de lui.

Les uns, il les dénonce aux gardiens, aux autres, il casse lui-même la gueule. Il est inscrit comme invalide parce qu'il a eu un doigt arraché dans une bagarre, mais il a une vraie gueule de truand. D'ailleurs, c'en est un de truand : c'est un droit commun mais, entre autres, on lui a collé l'article 58-14, c'est pour ça qu'il s'est retrouvé dans ce camp.

Il est bien capable de faire comme il a dit : t'inscrire sur un bout de papier, le remettre au gardien et tu en auras pour deux jours de cachot sans arrêt de travail. Alors, du coup, les gars qui se traînaient tout doucement vers les portes, voilà qu'ils vont s'y entasser, d'autres se laissent tomber comme des ours patauds des couchettes du haut, et tout le monde se bouscule par les portes étroites.

Choukhov, tenant à la main la cigarette déjà roulée dont il avait envie depuis longtemps, saute lestement, fourre ses pieds dans les bottes de feutre ; il va s'en aller, mais il a pitié de César. Ce n'est pas qu'il veuille encore tirer quelque chose de lui, ça vient du cœur. Pour sûr, il se prend pour quelqu'un, César, mais la vie, il n'y pige rien : après avoir reçu ce colis, il fallait l'embarquer le plus vite possible au dépôt avant l'appel. Manger, on peut toujours faire ça plus tard. Et maintenant, comment va-t-il se débrouiller avec son colis, César ? Emmener avec lui tout son gros sac à l'appel ? Cette rigolade ? Ils seraient cinq cents à rire à gorge déployée ! Le laisser ici ? Il y a du risque. Les premiers à rentrer dans le baraquement après l'appel pourraient bien faucher. (A Oust-Ijma, la loi du camp était encore plus dure : là-bas, au retour du travail, c'étaient les truands qui arrivaient les premiers et quand c'était au tour des autres, les casiers se trouvaient déjà nettoyés...)

César court en tous sens, affolé : une planque ! une planque ! mais trop tard. Il fourre le saucisson et le lard sous ses vêtements, pour au moins prendre ça à l'appel, sauver au moins ça.

Choukhov a pitié de lui et lui dit comment s'en tirer.

" Reste assis le dernier, César Markovitch, fais-toi tout petit, là, dans l'ombre et ne bouge pas. Quand le gardien viendra faire le tour des couchettes avec les auxiliaires pour fouiner dans tous les trous, alors tu sors. Tu dis que tu es malade ! Moi, je sors le premier et je rentre pareil. Vu ? "

Et il se sauve.

Au début, il faut que Choukhov joue des coudes pour avancer (il protège soigneusement sa cigarette dans son poing fermé. Mais, dans le couloir commun aux deux moitiés du baraquement et dans l'entrée, il n'y a plus personne pour avancer, c'est rusé comme les bêtes, cette engeance ; ils se collent aux parois, deux rangs à droite, deux rangs à gauche, avec entre eux juste le passage pour un homme : s'il y a un con pour aller se ficher dans le froid, qu'il y aille, nous autres, on reste là. On est déjà au froid toute la journée, et il faudrait encore se geler dix minutes en plus ? Pas idiots ! Claque aujourd'hui si ça te chante, moi, je préfère demain !

Les autres fois, Choukhov lui aussi se serrait contre la paroi. Mais, à présent, il sort à grands pas, il va même jusqu'à se payer la tête des autres :

" De quoi avez-vous peur, imbéciles ? Vous ne savez pas ce que c'est, le froid sibérien ? Sortez un peu vous chauffer au soleil des loups ! Passe-moi donc du feu, pépère ! "

Il allume sa cigarette dans l'entrée et sort sur le perron.

" Le soleil des loups ", c'est le nom qu'on donne parfois à la lune, dans le pays de Choukhov, histoire de rigoler.

La lune a bien grimpé ! Encore autant, et elle sera juste au plus haut ! Le ciel est blanc avec un rien de vert, les étoiles sont clairsemées, mais leur éclat est vif. La neige blanche luit, les parois des baraquements sont blanches elles aussi et la lumière des lanternes n'y change pas grand-chose.

Là-bas, près de l'autre baraquement, il y a une foule noire qui s'épaissit : ils sortent pour se mettre en rangs. Plus loin, pareil. Et ce qu'on entend d'un baraquement à celui d'à côté, ce n'est pas tant le brouhaha des voix que la neige qui crisse.

Descendus des marches, cinq gars se sont rangés face à la porte, et trois autres derrière. Choukhov se met avec ces trois-là, dans le deuxième rang de cinq. Quand on a bouffé un peu de pain et qu'on a une sèche à la bouche, c'est pas terrible. Le tabac est bon, le Letton n'a pas menti. Il gratte la gorge, il sent bon.

Peu à peu, les gars sortent sans se presser : il y a déjà deux ou trois rangs derrière Choukhov. A présent, ceux qui sont dehors se fichent en rogne : pourquoi ces salauds restent-ils tassés dans le couloir au lieu de sortir ? Il faut que nous on se gèle à cause d'eux !

Au camp, pas un détenu ne voit jamais une montre de ses yeux, et à quoi ça lui servirait ? Au camp, on a seulement besoin de savoir si le réveil est pour bientôt : combien de temps jusqu'à la Sortie ? Jusqu'au déjeuner ? Jusqu'au coucher ?

On dit cependant que l'appel du soir a lieu à neuf heures. Mais ce qui est sûr, c'est que jamais il n'est fini à neuf heures. Ils vous refichent l'appel des deux et des trois fois. Pas moyen de s'endormir avant dix heures. Et, à ce qu'il paraît, le réveil est à cinq heures. Pas étonnant que le Moldave se soit endormi avant la fin du travail. Quand un gars du camp est au chaud quelque part, il s'endort sur-le-champ. C'est qu'il s'en accumule, en une semaine, du sommeil en retard : alors le dimanche, si on ne les fait pas cavaler, les gars dorment comme des souches, par pleines baraques.

Ah ! les voilà qui rappliquent ! Ils dégringolent du perron ! C'est le chef de baraquement et le gardien qui les poussent au cul. Ils ne l'ont pas volé, les sales bêtes... !

" Alors, qu'ils crient les gars des premiers rangs, qu'est-ce que c'est ces manigances, espèce de salauds ! Vous vouliez écrémer la merde ? Vous seriez sortis, on nous aurait comptés depuis longtemps ! "

On a fini par vider tout le monde. Quatre cents gars dans un baraquement, ça fait quatre-vingts rangs de cinq. Tous se mettent en rangs, par cinq, bien comme il faut en tête : mais derrière, c'est la pagaïe.

" En rangs, là, derrière ! " hurle le chef du haut des marches.

Rien à faire avec ces fumiers, ils ne veulent pas se mettre en rangs, triples couillons !

César franchit la porte, il fait des manières avec sa maladie bidon. Derrière lui, il y a les deux auxiliaires de l'autre moitié du baraquement, les deux de cette moitié, et puis aussi un boiteux. Eux, ils se mettent au premier rang ; Choukhov se trouve donc au troisième. César, on l'expédie au bout de la queue.

Et le gardien sort sur le perron.

" En rangs par cinq ! qu'il crie aux derniers rangs (et pour gueuler, il est un peu là) !

— En rangs par cinq ! " beugle le chef du baraquement (et il a encore une plus grande gueule !)

Ah ! ils ne veulent pas se mettre en rangs, ces triples couillons !

Le chef du baraquement fonce du haut du perron et allez donc ! Et de les traiter de tous les noms ! Et de leur ficher sur la gueule !

Mais il fait attention sur qui il cogne. Il ne tape que sur les gars qui ne se rebiffent pas.

Enfin, tout le monde est en rangs. Le chef fait demi-tour. Puis, ensemble, le gardien et lui commencent :

" Premier ! Deuxième ! Troisième ! "

Dès qu'un rang est appelé, il rentre à toutes jambes dans le baraquement. On est en règle avec les gradés pour aujourd'hui.

Ou plutôt, on aurait été en règle sans le deuxième appel. Ces fainéants, ces têtes de buses, ils ne sont même pas fichus de compter comme un bouvier ; il a beau ne pas avoir d'instruction, un bouvier s'y connaît pour faire avancer son troupeau et il n'a pas besoin de s'arrêter pour savoir si tous les veaux sont là. Tandis que ceux-là, on peut les entraîner tant qu'on veut, c'est peine perdue.

L'hiver passé, dans le camp, il n'y avait pas de séchoir, tout le monde, la nuit, gardait ses bottes dans le baraquement ; alors, ils expédiaient les gars dehors pour le deuxième, le troisième, le quatrième appel. On ne s'habillait pas, on sortait comme ça, enroulé dans sa couverture. Depuis cette année, on a construit des séchoirs pas assez grands pour tout le monde, mais un jour sur trois, c'est le tour de chaque brigade de faire sécher ses bottes de feutre. Alors, maintenant, ils se sont mis à faire le contre-appel dans les baraquements : ils font passer les gars d'une moitié dans l'autre.

Choukhov n'est pas rentré le premier lui-même, mais il n'a pas quitté celui-ci des yeux. Il court jusqu'à la couchette de César et s'assied. Il arrache ses bottes, grimpe sur un châlit près du poêle et, de là, il installe bien ses bottes au-dessus du poêle. Parce que là, la place est à celui qui la prend le premier. Puis, il

revient à la couchette de César. Il reste assis, jambes repliées, surveillant d'un œil qu'on ne fauche pas le sac de César à la tête du lit, et de l'autre que ceux qui montent à l'assaut du poêle ne fichent pas ses bottes par terre.

" Hé là-bas, le Rouquin ! se voit-il obligé de crier. Ma botte sur la gueule, c'est ça que tu veux ? Pose les tiennes et touche pas à celles des autres. "

Les gars envahissent le baraquement. Dans la 20e brigade, il y en a qui crient :

" Passez vos bottes ! "

Maintenant, on va laisser sortir ceux-là avec les bottes et puis boucler le baraquement. Et puis, il leur va falloir courir après un gardien.

" Chef ! Faites-nous rentrer ! "

Car les gardiens se réunissent à l'administration faire leur comptabilité sur leurs bouts de contre-plaqué pour voir si quelqu'un s'est sauvé ou si tout le monde y est.

Ma foi, aujourd'hui, Choukhov ça le laisse froid. Et voilà César qui se faufile entre les châlits pour regagner sa place.

" Merci, Ivan Denissytch ! "

Choukhov hoche la tête et, leste comme un écureuil, il grimpe à sa place. Il peut finir ses deux cents grammes de pain, il peut fumer une deuxième sèche ou dormir.

Mais Choukhov est de bonne humeur après cette bonne journée, et il n'a même pas sommeil, on dirait.

Pour Choukhov, ça n'est pas compliqué de faire son lit : il suffit d'enlever la petite couverture noirâtre de son matelas, de se coucher sur le matelas (Choukhov n'a pas dormi dans des draps depuis 1941, probable, depuis qu'il est parti de chez lui ; il trouve même bizarre que les femmes se donnent de la peine pour ces draps, ça ne fait que de la lessive en plus), après il pose sa tête sur l'oreiller de copeaux, il enfile ses pieds dans la veste matelassée, il étend son caban par-dessus la couverture, et voilà : Dieu soit loué, encore une journée de passée.

Heureusement encore qu'il n'a pas à dormir au cachot, ici, tout de même, on peut.

Choukhov se couche, la tête vers la fenêtre, et Aliochka, sur le même châlit, séparé de Choukhov par une planche, se tourne dans l'autre sens pour recevoir la lumière de l'ampoule. Il lit encore son Évangile.

L'ampoule n'est pas tellement loin d'eux ; on peut lire et même coudre.

Aliochka a entendu Choukhov louer Dieu à haute voix, alors il se retourne :

" Vous voyez bien, Ivan Denissovitch, votre âme aspire à prier Dieu. Pourquoi ne pas lui donner libre cours ? "

Choukhov regarde en coin Aliochka. Dans ses yeux, un feu couve, on dirait deux bougies. Il soupire :

“ Parce que, Aliochka, les prières sont comme les requêtes : ou bien elles ne parviennent pas à destination, ou alors c’est “ demande non accordée ”.

Devant le baraquement de l’administration, il y a quatre boîtes sous scellés ; une fois par mois un délégué les vide. Il y en a beaucoup qui déposent des requêtes dans ces boîtes. Ils attendent, comptant les jours ; dans deux mois, dans un mois, la réponse va venir.

Mais elle ne vient jamais. Ou alors, c’est : “ Non accordée. ”

“ Mais, Ivan Denissovitch, c’est parce que vous avez prié peu et mal, sans persévérance, que vos prières ne sont pas exaucées. On doit prier sans relâche. Et si vous avez la foi, vous direz à cette montagne : Marche ! et elle marchera. ”

Choukhov a un sourire, il roule une autre cigarette. Il demande du feu à l’Estonien.

“ Aliochka, ne me raconte pas d’histoires. Je n’ai jamais vu marcher les montagnes. Mais vous, au Caucase, où vous étiez tout un club baptiste à prier, est-ce qu’il y en a une qui a marché ? ”

Eux aussi, ils ont du malheur ; ils prient Dieu, mais qui ça gêne-t-il ? On leur a collé vingt-cinq ans, à tous, en bloc. Maintenant, c’est la période : vingt-cinq, tarif unique.

— Mais nous ne le demandions pas, Denissovitch, insiste Aliochka (il a changé de place avec son Évangile pour s’approcher de Choukhov, être tout près de son visage). Parmi toutes les choses périssables de cette terre, Dieu nous a instruits à ne demander dans nos prières que notre pain quotidien. “ Donnez-nous aujourd’hui notre pain quotidien. ”

“ La ration, c’est-à-dire ? ” demande Choukhov.

Mais Aliochka poursuit, ses yeux sont encore plus persuasifs que ses paroles, et il prend la main d’Ivan Denissovitch, la tapote, la caresse :

“ Ivan Denissovitch ! il ne faut pas demander dans ses prières un colis ou une portion supplémentaire de soupe. Ce que les hommes placent très haut n’est qu’abjection aux yeux du Seigneur.

“ Il faut prier pour son âme, que le Seigneur retire de notre cœur l’écume du mal...

— Mais écoute voir plutôt, chez nous, le pope de l’église de Polomna...

— Ne me parle pas de ton pope, demande Aliochka, et son front se crispe de douleur.

— Écoute quand même (Choukhov s'appuie sur son coude). A Polomna, dans notre paroisse, il n'y a pas plus riche que le pope. Par exemple, quand on nous demande de couvrir un toit, nous prenons trente-cinq roubles la journée, mais quand c'est le pope, ça fait cent. Et il les aligne recta. Le pope de Polomna, il paye une pension alimentaire à trois femmes dans trois villes différentes, et il vit avec la quatrième. Et l'évêque de la région, il le tient, notre pope, il lui graisse la patte, à l'évêque. Et il fait débarrasser le terrain à tous les popes qu'on envoie chez nous ; il ne veut partager avec personne...

— Pourquoi me parler du pope ? L'Église orthodoxe s'est écartée de l'Évangile. Les orthodoxes, on ne les met pas en prison parce qu'ils ne sont pas fermes dans la foi. "

Choukhov observe tranquillement, tout en fumant, l'émotion d'Aliochka :

" Aliochka (il écarte la main du Baptiste, la fumée de sa cigarette enveloppe le visage de l'autre), tu comprends, je ne suis pas contre Dieu. J'y crois bien volontiers. Mais je ne crois ni au Paradis ni à l'Enfer. Pourquoi nous prenez-vous pour des imbéciles, et nous promettez-vous le Paradis et l'Enfer ? Voilà ce qui ne me plaît pas. "

Choukhov s'est recouché sur le dos ; il jette la cendre avec précaution derrière sa tête, entre la couchette et la fenêtre, afin de ne pas brûler les affaires du capitaine. Il songe. Il n'entend pas ce qu'Aliochka est en train de marmonner dans son coin.

" De toute manière, conclut-il, on peut prier tant qu'on veut. Ça n'est pas ça qui te raccourcira ton temps. Tu le feras jusqu'au bout.

— Malheureux, mais il ne faut pas en parler dans tes prières ! lance Aliochka, horrifié. Qu'est-ce que ça peut te faire, la liberté ? En liberté, le peu de foi qui te reste serait étouffé sous les épines ! Réjouis-toi d'être en prison ! Ici, tu as le temps de penser à ton âme ! Voici ce qui disait l'apôtre Paul : " Pourquoi pleurez-vous et affligez-vous mon cœur ? Non seulement je veux être prisonnier, mais je suis prêt à mourir pour le nom de Notre-Seigneur Jésus ! "

Choukhov regarde le plafond en silence. Il ne sait plus bien lui-même s'il désire être libre. Au début, il le voulait très fort et il comptait, chaque soir, combien de jours de son temps étaient passés, et combien il en restait. Mais ensuite, il en a eu assez. Plus tard, les choses sont devenues claires : on ne laisse pas rentrer chez eux les gens de son espèce, on les envoie en résidence forcée. Et on ne peut pas savoir où on aura la vie meilleure, ici ou bien là-bas.

Or, la seule chose pour laquelle il a envie d'être libre : c'est retourner chez lui.

Mais chez lui, on ne le laissera pas. Aliochka ne ment pas, ça se voit bien à ses yeux, et il n'y a qu'à entendre sa voix pour savoir qu'il est content d'être en prison.

" Tu vois, Aliochka, explique Choukhov. Pour toi, les choses s'arrangent bien au fond ; Jésus-Christ t'a ordonné d'aller en prison, et tu es en prison au nom du Christ. Mais moi, pourquoi ? Parce qu'on ne s'était pas préparé à la guerre, en 41 ? Pour ça ? Et moi, est-ce que j'y suis pour quelque chose ?

— Bizarre, il n'y a toujours pas de contre-appel... bougonne Kilgas sur sa couchette.

— Ouais ! lance Choukhov, il faudra le marquer au charbon sur du noir de fumée qu'il n'y a pas eu de deuxième appel. (Il bâille.) Je crois qu'on peut dormir. "

Et juste à cet instant, dans le baraquement qui s'apaise et se plonge dans le silence, retentit le fracas de la barre de verrouillage. Deux gars qui avaient porté les bottes au séchoir arrivent en cornant du couloir et crient :

" Deuxième appel ! "

Le gardien dit, derrière eux :

" Rangez-vous dans l'autre moitié ! "

Et il y en avait qui dormaient ! Ils grognent, se remuent, enfilent leurs pieds dans leurs bottes de feutre (personne n'enlève son pantalon matelassé, on ne pourrait pas résister sans, sous la mince couverture, on serait transi de froid).

" Ah ! les brutes ! " grogne Choukhov, mais il n'est pas trop en colère, parce qu'il ne dormait pas encore.

César avance la main sur la couchette du haut et dépose devant Choukhov deux gâteaux secs, deux morceaux de sucre et une rondelle de saucisson.

" Merci, César Markovitch, dit Choukhov en se penchant dans le passage. Allez, donnez-moi votre sac, je vais le mettre sous la tête de mon lit, ce sera plus sûr. " (Faucher quelque chose en haut, c'est moins vite fait, et qui diable irait chercher quoi que ce soit chez Choukhov ?)

César remet à Choukhov son sac blanc noué. Choukhov le fourre sous son matelas, il attend encore qu'on ait fait sortir un peu plus de gars, afin de rester moins longtemps pieds nus dans le couloir. Mais le gardien montre les dents :

" Hé ! vous là-bas, dans le coin ! "

Et Choukhov saute en souplesse, pieds nus, sur le plancher. (Ses bottes sont si bien sur le poêle avec ses " chaussettes " que ce serait dommage de les enlever !) Toutes les pantoufles qu'il avait cousues, elles étaient pour les autres, il n'en avait pas gardé. D'ailleurs, il a l'habitude. Ça n'est pas bien long.

Les pantoufles, on les confisque aussi aux gars, quand on les trouve pendant la journée.

Les gars des brigades qui ont porté leurs bottes à sécher, les voilà frais maintenant ! En savates, en chaussettes russes ou nu-pieds...

“ Allez, allez, rugit le gardien.

— C’est un coup de trique que vous voulez, fumiers ? ” reprend le chef de baraquement.

On pousse tout le monde dans l’autre moitié du baraquement et les derniers dans le couloir. Choukhov se met contre la paroi, près des chiottes. Sous ses pieds, le sol est humide, et de l’entrée il souffle un air glacé au ras du plancher.

On chasse tout le monde et, une nouvelle fois, le gardien et le chef de baraquement vont regarder si personne ne s’est caché, si quelqu’un ne s’est pas terré dans un coin pour dormir. Parce que, si on n’en compte pas assez, c’est la catastrophe ; et si on en compte trop, c’est la catastrophe aussi : on recommence l’appel. Ils font leur tour et puis s’en reviennent à la porte.

“ Un, deux, trois, quatre... ”

Maintenant, ils laissent entrer les gars rapidement, un par un. Choukhov réussit, en se faufilant, à passer le dix-huitième. Il fonce au pas de course vers sa couchette, pose un pied sur la barre d’appui, et hop ! — le voilà déjà en haut.

Bon, ça va. Il remet les pieds dans la manche de sa veste matelassée, la couverture par-dessus, le caban sur le tout et c’est paré, on dort ! Maintenant, ils vont envoyer toute l’autre moitié du baraquement dans le nôtre, mais nous, qu’est-ce que çà peut nous faire ?

César revient. Choukhov lui passe son sac. Aliochka revient. Il ne sait pas se débrouiller, lui : il rend service à tout le monde, mais il n’en tire aucun profit.

“ Prends, Aliochka ! ” dit Choukhov, en lui tendant un gâteau sec.

Aliochka sourit :

“ Merci ! Mais il ne faut pas vous priver !

— Mange, va ! Ça ne me prive guère, je trouverai toujours à me refaire. ”

Et de s’envoyer le petit rond de saucisson dans la bouche. Un coup de dent ! A pleines dents ! Cette bonne odeur de viande ! Le jus de la viande, du vrai, ça descend, c’est descendu, c’est dans le ventre.

C’est fini, plus de saucisson.

Le reste, raisonne Choukhov, c’est pour le matin, avant le rassemblement.

Et il se couvre la tête de sa petite couverture mince, pas trop bien lavée, la pauvre, sans prêter la moindre attention, désormais, au bruit que font les détenus

de l’autre moitié qui s’entassent entre les couchettes, en attendant l’appel.

Choukhov s’endort, pleinement contenté. Il a eu bien de la chance aujourd’hui : on ne l’a pas flanqué au cachot ; on n’a pas collé la brigade à la “ Cité socialiste ”, il s’est organisé une portion de de *kacha* supplémentaire au déjeuner, le chef de brigade s’est bien débrouillé pour le décompte du travail, Choukhov a monté son mur avec entrain, il ne s’est pas fait piquer avec son égoïne à la fouille, il s’est fait des suppléments avec César et il a acheté du tabac. Et, finalement, il a été le plus fort, il a résisté à la maladie.

Une journée a passé, sur quoi rien n’est venu jeter une ombre, une journée presque heureuse.

De ces journées, durant son temps, de bout en bout, il y en eut trois mille six cent cinquante-trois. Les trois en plus, à cause des années bissextiles.

{1} On sait que la taïga, la grande forêt des régions froides, est difficilement pénétrable et sauvage. (N. d. T.)
{2} Bonnet traditionnel russe à pans qui se rabattent comme le bord de nos passe-montagnes. (N. d. T.)
{3} Usine de tracteurs de Tchéliabinsk.
{4} Rivière à l'ouest de la Russie qui se jette dans le lac. La Lovât passe à Vélikié Louki. (N. d. T.)
{5} Gradé qui fixe et répartit les tâches et contrôle le travail des détenus
{6} Quelque chose comme Duloup en français. (N. d. T.)
{7} Houppelande en peau de mouton, couvrant jusqu'au sol. (N. d. T.)
{8} Administration centrale des camps.
{9} Diminutif d'Ivan. (N. d. T.)
{10} Ed. 2011 : Civière à bras utilisée sur les chantiers pour le transport des matériaux
{11} Bender était le chef d'une bande armée de nationalistes ukrainiens. D'abord aidés par les Allemands, ses hommes se maintinrent un certain temps dans la clandestinité, vivant de coups de main et d'exactions. (N. d. T.)
{12} Ed. 2011 : Transport du bois par schlitte [Sorte de traîneau à l'armature légère en bois].
{13} Ville du nord de la R.S.F.S.R. au confluent de la Vytchegda et de la Soukhoma.
{14} L'assassinat de Kirov, secrétaire du Comité Central, en novembre 1934, fut le prétexte à l'emploi des procédures sommaires de répression. (N. d. T.)
{15} Capitale de la Kirghizie. (N. d. T.)